



HAL
open science

Faire le mur : São Paulo, Ginga dans une métropole fragmentée au 21e siècle

Hugo Dubois

► **To cite this version:**

Hugo Dubois. Faire le mur : São Paulo, Ginga dans une métropole fragmentée au 21e siècle. Architecture, aménagement de l'espace. 2022. dumas-03676585

HAL Id: dumas-03676585

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03676585>

Submitted on 24 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

FAIRE LE MUR



Photo : Hugo Dubois

SÃO PAULO :
Ginga dans une mégapole
fragmentée au 21^{ème} siècle

“[...] **un espace liquide dans lequel les fragments pleins de l'espace où rester flottent dans le vide où aller**, dans lequel des parcours restent marqués jusqu'à ce qu'ils soient effacés par le vent. [...] avec lequel on peut construire **une carte mentale faite de points (les lieux particuliers), de lignes (les parcours) et de surfaces (les territoires homogènes)** qui se transforment dans le temps.” (*Walkscapes*, Francesco Careri, p. 45)

REMERCIEMENT.S

Je remercie tout d'abord ma famille qui m'a fait confiance dans mon choix de partir de l'autre côté de l'Atlantique pour plusieurs mois sans aucune certitude et d'être rester au Brésil lors de la pandémie mondiale du Covid-19.

Je remercie également mes amis proches en France et au Brésil à la suite de mon expérience humaine sur place. Une expérience inoubliable, à tout jamais gravée en moi. Ils m'ont donné conseil et motivation pour mener à bien ce travail.

Je remercie spécialement Paul Bustany et Mozart Lacerda, deux amis à São Paulo, pour leur étroite collaboration photographique sur place.

Je remercie Silmara Grivol, ma responsable de stage à São Paulo mais aussi ma "maman" du Brésil, sans qui cette aventure Brésilienne se serait terminée bien plutôt. Elle m'a guidé tout au long des "murs" Paulistes.

Entre autres, je salue Tuca Vieira, photographe Pauliste, et Hervé Théry, géographe Français ayant vécu quelques années au Brésil, pour m'avoir partagé leur savoir au sujet de la capitale Pauliste.

Je tiens aussi à remercier Stéphane Guedon, architecte/dessinateur à Nantes, pour son accueil lors de ma rédaction de mémoire en septembre et octobre 2021.

Enfin, je remercie l'ensa Nantes et la FAU-USP (Université de São Paulo) qui permettent cette mobilité étudiante, une "occasion unique" dans notre vie.

SOMMAIRE

1) Avant propos du mur	p. 1
a - São Paulo, le 17 février 2020	1
b - São Paulo, <i>ginga</i> * ou dérive urbaine	3
c - São Paulo, une mégapole fragmentée	9
d - São Paulo, "faire le mur"	12
2) Récit fragmentaire : 11 situations face au mur	20
01 / 11 - Arrivée en bus	21
02 / 11 - <i>Butantã</i>	27
03 / 11 - <i>Morumbi</i>	37
04 / 11 - <i>Paraisópolis</i>	49
05 / 11 - <i>Vila Madalena</i>	65
06 / 11 - <i>Itaquera</i>	77
07 / 11 - <i>República</i>	85
08 / 11 - <i>Aldeia da Serra</i>	93
09 / 11 - <i>Brasilândia</i>	101
10 / 11 - <i>Santana</i>	109
11 / 11 - <i>Jabaquara</i>	113
3) Ouverture du mur	126
a - Quel est l'héritage du mur pauliste ?	131
b - A Nantes, quelle est sa place ?	132
c - Que penser de ce mémoire ?	135
4) Glossaire	145
5) Matières à penser	153
6) Atlas photographique	158



São Paulo, le 17 février 2020
Photo : Hugo Dubois

AVANT PROPOS

Dans l'ordre temporel des choses qui structurent ce mémoire, je distingue 3 temps :

- le temps des actes (vivre le terrain),
- le temps des mots (écrire l'expérience),
- le temps des paroles (échanger autour).

Si je peux résumer ainsi : mon premier temps est São Paulo, le second est la dérive littéraire ou le récit fragmentaire, et le troisième est l'échange.

L'introduction se compose en 4 temps : dans un premier temps, j'explique la situation de São Paulo au Brésil (l'expérience du terrain) ; en second temps, j'explique ma démarche littéraire (l'expérience des mots) ; en troisième temps, je définis la mégapole et sa fragmentation urbaine ; en quatrième temps, je "fais le mur" entre l'introduction et le récit fragmentaire des 11 situations face au mur.

a) São Paulo, le 17 février 2020

Lorsque j'arrive à São Paulo le 17 février 2020, je ressens une autre ville - une autre ambiance, une autre manière de vivre - radicalement différente de sa "rivale carioca" (Rio de Janeiro). Ici, la ville court au rythme des aiguilles d'une montre : "il s'accélère !"

São Paulo, c'est le "poumon économique" du Brésil, une "jungle artificielle" de béton et de verre, "la ville grise" comme la surnomme les paulistes. On y vient pour travailler, non pour flâner dans les rues ou dans les parcs qui manquent cruellement. Il y a plusieurs villes

dans São Paulo, ultra cosmopolite, où “se mélangent” des cultures différentes à la suite des grandes vagues d’immigration du 20^{ème} siècle.

Patrice Montagu-Williams la définit ainsi dans “Brésil - Les colères d’un géant” (2019) :

“São Paulo avale tout. La laideur et la splendeur, la violence et la bonhomie, le pire et le meilleur. Ce sont des gratte-ciels à perte de vue, mais aussi des petites maisons [...] C’est un centre-ville déserté dès la tombée de la nuit, pour cause d’insécurité, mais aussi des jardins luxuriants où se cachent, derrière des murs hérissés de barbelés, les nouvelles fortunes.

Sampa, comme l’appellent ses habitants et comme le chante Caetano Veloso en un vibrant hommage à cette ville-univers, véritable mégapole du 21^{ème} siècle, est un monstre tentaculaire où tout se décide. Fondée en 1554 par des jésuites portugais, l’aire urbaine de São Paulo est aujourd’hui la 3^{ème} du monde - la région métropolitaine compte 20 millions d’habitants et 29 millions avec l’agglomération de Campinas - soit 12 % de la population brésilienne. Sa population a doublé tous les 10 ans. Centre financier du pays, son profil économique est à présent beaucoup plus orienté vers les services que vers l’industrie.

Au premier abord, la ville apparaît peu séduisante : urbanisation anarchique et incontrôlée, embouteillages inextricables conduisant les plus fortunés à se déplacer en hélicoptère - 1^{ère} du monde pour le nombre d’appareils privés - réseau de transport en commun déficient et pollution très élevée. Pourtant, c’est à São Paulo que se concentre l’incroyable créativité du pays. Sa Biennale d’art contemporain est la première de l’hémisphère

Sud. Le *street art* est devenu par ailleurs l'une des faces les plus visibles et les plus originales de l'identité de la ville. [...] Le centre économique et culturel du Brésil se trouve à São Paulo. C'est là que se concentrent l'énergie, la folie créative, le bouillonnement des idées, d'après les artistes qui y vivent. Ici, les fortunes sont immenses. A la mesure de la démesure de ce pays."

b) São Paulo, *ginga* ou dérive urbaine

Pourquoi la dérive pauliste est-elle avant la fragmentation urbaine ?

Je pars volontairement au Brésil sans protocole prédéfini pour éviter tout schéma à suivre une fois sur place. Avant d'arriver à São Paulo, je n'ai pas l'idée en tête du "mur". Je ne "cherche" pas le mur d'ailleurs, bien au contraire. C'est le mur qui "vient à moi" au fur et à mesure de ma dérive pauliste. Je remarque alors son omniprésence dans la ville en marchant ou en circulant en voiture. Il commence sérieusement à m'interroger, arrive alors après la question de la "fragmentation urbaine".

Mais que veut dire "*ginga*" ?

Oscillation(s) ou "jeu de jambes" (en portugais), c'est le mouvement de base de la capoeira. Les origines de la capoeira restent un peu mystérieuses et plusieurs versions existent quant à son apparition. Elle est un art martial afro-brésilien qui puise ses racines dans les méthodes de combat et les danses des peuples béninois du temps de l'esclavage au Brésil. On situe l'origine de ces techniques en Angola, une ancienne colonie portugaise. La capoeira, de par ses origines multiculturelles, est un art unique qui ne peut être

assimilé à aucune autre forme d'art martial ou de danse. La capoeira est l'art de lutter à l'intérieur de la danse et de danser dans la lutte. À São Paulo, je lutte inconsciemment contre quelque chose qui m'encercle au quotidien comme une "roda infernale". La *roda* est un cercle que forment les capoeiristes lors d'un combat entre deux personnes qui s'affrontent au milieu de celui-ci. Des instruments traditionnels de la musique brésilienne rythme le combat.

"La *roda* me bloque, m'enferme, me bouscule. J'esquive les coups donnés. Aïe aïe aïe ça tranche, ça pique, ça enchaîne..., ça dérive entre les murs de la ville." Je dérive avec la *ginga*. La *ginga* devient ma dérive pauliste. A mes yeux, elle est comme la "dérivée" de la dérive en ville par rapport au Brésil. Elle est sa variation brésilienne, d'où le sous-titre :

São Paulo : *Ginga* dans une mégapole fragmentée au 21^{ème} siècle

- *Walkscapes*, Francesco Careri, 2002
- *Dériville - Les situationnistes et la question urbaine*, Bruce Bégout, 2017

Ces 2 livres me guident dans la dérive littéraire que je décide de mener tout au long de ce mémoire. J'appréhende "ma première fois" malgré mon envie d'écrire. Je suis fasciné par cette manière de "décortiquer l'espace/temps" dans une situation donnée de la ville. Je lis quelques situationnistes pour m'éclairer, dont voici quelques extraits :

"*Les routes ne conduisent plus seulement à des lieux, écrivait-il, elles sont des lieux.* Tels sont aussi les chemins qu'emprunte *Stalker* lors de ses marches

dans les combles de la ville à l'écart des grands axes de communication. [...] l'espace vécu où se situe un individu dans son environnement." (*Walkscapes*, p. 11)

"En fait, nous sommes pris entre deux désirs : nous implanter quelque part, appartenir à un lieu, et trouver ailleurs un nouveau champ d'action." (*Walkscapes*, p. 12)

"Les marches étaient traditionnellement le nom donné aux régions situées aux confins d'un territoire, aux bords de ses frontières. De même, la marche désigne une limite en mouvement, qui n'est autre chose en fait que ce l'on appelle une frontière. Celle-ci va toujours de pair avec les franges, les espaces intermédiaires, aux contours indécidables et qu'on ne peut vraiment voir qu'en les parcourant. C'est aussi la marche qui manifeste les limites intérieures de la ville, qui révèle la zone en l'identifiant." (*Walkscapes*, p. 14)

"La marche est un art qui porte en sein le menhir, la sculpture, l'architecture et le paysage. C'est à partir de cette action simple que se sont développées les relations les plus importantes que l'homme entretient avec le territoire." (*Walkscapes*, p. 26)

"Il s'agit du passage du dadaïsme au surréalisme (1921-1924), du passage de l'Internationale Lettriste à l'Internationale Situationniste (1956-1957) et du passage du minimalisme au Land Art (1966-1967). En analysant ces épisodes, on obtient une histoire de la ville parcourue qui va de la *ville banale* de Dada à la ville [...] *ludique* et *nomade* des situationnistes. Ce que permettent de découvrir les errances des artistes, c'est une *ville liquide*, un liquide amniotique dans lequel les espaces de l'*ailleurs* se forment spontanément,

un archipel urbain où naviguer en allant à la dérive. Une ville dans laquelle les *espaces où rester* sont des îles dans la grande mer formée par l'*espace où aller*." (*Walkscapes*, p. 27)

"[...] une excursion aux racines des rapports entre le parcours et l'architecture, et donc entre l'errance et le menhir (en égyptien, *benben*, le rocher qui émergea le premier du chaos ou le premier objet situé dans le paysage à partir duquel l'architecture s'est développée). [...] Par le terme *parcours*, on désigne en même temps l'acte de traverser (le parcours comme action de marcher), la ligne qui traverse l'espace (le parcours comme objet architectural) et le récit de l'espace traversé (le parcours comme structure narrative)." (*Walkscapes*, p. 31)

"L'espace sédentaire est strié, par des murs, des clôtures et des chemins entre les clôtures, tandis que l'espace nomade est lisse, seulement marqué par des *traits qui s'effacent et se déplacent avec le trajet*. [...] L'espace nomade est un vide infini, inhabité, et souvent impraticable : un désert dans lequel il est difficile de s'orienter, telle une mer immense où la seule trace reconnaissable est celle laissée par la marche, une trace mouvante et évanescence." (*Walkscapes*, p. 44)

"La ville est l'endroit où convergent les routes, une sorte d'expansion de la grande route comme un lac l'est d'une rivière." (*Walkscapes*, p. 49)

"Se perdre signifie [...] la possibilité que ce soit l'espace qui nous domine." (*Walkscapes*, p. 51)

"[...] la marche, une action qui est simultanément un acte perceptif et un acte créatif, qui est en même temps

lecture et écriture du territoire.” (*Walkscapes*, p. 57)

“[...] le point (le menhir isolé), la ligne (l’alignement rythmique de plusieurs menhirs), la surface (la portion de l’espace encerclée par des menhirs).” (*Walkscapes*, p. 60)

“Le *ka*, l’esprit de l’errance éternelle.” (*Walkscapes*, p. 71)

“La pratique esthétique de la marche s’est libérée au 20^{ème} siècle de tous les rituels de type religieux pour assumer les formes toujours plus évidentes d’un art autonome. [...] Pour qu’une laïcisation de la pratique de la marche ait lieu et qu’elle revienne dans le champ purement esthétique, il aura fallu attendre les avant-gardes du 20^{ème} siècle, quand Dada fit son premier pèlerinage laïc dans une église chrétienne.” (*Walkscapes*, p. 77)

...

“Un jour on construira des villes pour dériver.” (G. Debord, *Dériville*, préface)

“A l’origine se trouve un écœurement. Les jeunes lettristes sont affligés par l’état des villes qu’ils découvrent autour d’eux. Tout pat de là, de cette révolte épidermique contre les édifices, les lieux et les cités qui se construisent au mitan du siècle. La critique naît toujours de la déception, c’est le dégoût qui l’engendre et la nourrit. De leur point de vue, tout va mal sur terre, et les villes représentent les abattoirs des désirs et des rêves. De cette aversion originelle découle la volonté de bouleverser la ville qu’ils voient et vivent.” (*Dériville*, p. 9)

“La mécanisation de la vie, que Baudelaire et Nietzsche avaient déjà dénoncée un siècle plus tôt en l’associant à l’américanisation des modes d’existence, touche à présent, après s’être fait les dents sur les objets manufacturés, au plus grand de tous les objets : le bâtiment. [...] La ville elle-même devient une immense machine à résider, à circuler, à travailler, à consommer.” (Dériville, p. 10)

“[...] une religion économique du moindre coût qui sacrifie toute qualité architecturale sur l’autel lisse et froid de la quantification du monde.” (Dériville, p. 11)

“Un nom incarne cette funeste modernisation bureaucratique : Le Corbusier [...] Une maquette du Corbusier est la seule image qui m’évoque l’idée de suicide immédiat.” (Dériville, p. 12)

“La géométrie est la base. Elle nous apporte les satisfactions élevées de la mathématique. La machine procède de la géométrie. Toute l’époque contemporaine donc est de géométrie.” (Dériville, p. 13)

“A l’homme standard répondent les bâtiments standards.” (Dériville, p. 14)

“De fait l’urbanisme moderne est une technique de séparation.” (Dériville, p. 17)

“Tout, selon nous, dérive de la dérive. [...] Elle est le fil directeur qui guide l’exploration des villes. [...] Dès 1952, les jeunes lettristes se lancent dans de longues virées urbaines qui peuvent durer plusieurs jours et les conduisent à se déplacer sans but ni projet, à *dériver*, comme un bateau ivre, c’est-à-dire à quitter les rives des parcours normaux et à se laisser porter par le courant

insouciant des influences passagères et captivantes du milieu urbain.” (Dériville, p. 24)

“Car tout dérive : les êtres, les plaques tectoniques, les planètes. [...] Le sentiment de la dérive se rattache naturellement à une façon plus générale de prendre la vie.” (Dériville, p. 26)

...

“La dérive est une hyper-flânerie qui dépasse la chasse aux papillons urbains pour mener une opération révolutionnaire.” (Dériville, p. 84)

Au final, la dérive situationniste résonne en moi où je “me retrouve” en osmose avec ces fragments littéraires. Je prends un crayon, je “me lance dans le vide” et les premières lignes apparaissent tout naturellement...

c) São Paulo, une mégapole fragmentée

Pourquoi est-elle une mégapole fragmentée ?

“Construite à l’origine sur une terrasse en forme d’éperon pointant vers le nord, au confluent de deux petites rivières...” (Tristes Tropiques, 1955, p. 108)

Les deux rivières qu’énonce Claude Lévi-Strauss, celle *Tietê* (est-ouest) et celle *Pinheiros* (nord-sud), ont “donné naissance” au “*Pátio do Colégio*” (cour du collège) qui marque l’endroit où les prêtres jésuites ont fondé la ville en 1554. Après la bourgade qu’elle était encore jusqu’à la fin du 19^{ème} siècle, São Paulo va grandir très vite, “trop vite !”

João Sette Whitaker, architecte et professeur à la

Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'Université de São Paulo (FAU-USP), explique cette remarquable croissance urbaine : "On a un phénomène d'urbanisation assez rapide. São Paulo qui était une ville pas très grande au début du 20^{ème} siècle et avec une explosion urbaine assez importante jusque dans les années 70 qui se stabilise un peu - c'est-à-dire que le grand, très grand moment de croissance urbaine est plutôt derrière la ville contrairement aux villes chinoises - on est plutôt 20 ans avant." (São Paulo : Enquêtes mégapolitaines, 2017)

Tuca Vieira, photographe pauliste, m'éclaire dans un entretien mené en portugais (traduit en français) :

- Tuca : São Paulo est ainsi depuis ma naissance, elle a toujours été très grande. São Paulo est une ville qui a beaucoup grandi au siècle dernier - des années 50 à 70 - c'est là que la ville est devenue ce qu'elle est aujourd'hui, gigantesque ! Quand je suis né, elle était déjà très grande et aujourd'hui, elle n'a pas grandi autant. Elle a toujours été grande ! [...]

- Moi : C'est-à-dire une "explosion" en un siècle ?

- Tuca : Tout à fait ! Dans les années 50, São Paulo était fier de dire que c'est la ville qui croît le plus dans le monde. São Paulo ne peut pas s'arrêter ! São Paulo existait, plus vraiment aujourd'hui, par cette fierté de la machine - la ville comme une *machine* - comme la *locomotive qui va recharger le pays*. Alors aujourd'hui, elle a trop grandi, elle a déjà 22 millions d'habitants.

- Moi : Mais il y a une limite à cette croissance ?

- Tuca : Oui, mais non ! Le nord et le sud ont des limites claires ! Le nord, les montagnes et le sud, la *Serra do Mar*. Mais à l'est et à l'ouest, elle peut croître beaucoup plus ! La limite est aujourd'hui le temps qu'il faut pour arriver au centre-ville (3 heures pour ceux les plus loin).

- Moi : Même avec le métro ?
- Tuca : Le métro ne suffit pas ! C'est la même chose en métro ou en bus, il faut 2 heures en moyenne pour atteindre le centre-ville. Donc, la limite de la ville aujourd'hui est donnée par le temps de déplacement.

“Au Brésil, le premier à faire un usage explicite du terme fragmentation est Milton Santos (1990) à propos de la métropole de São Paulo. Il l'envisage comme le résultat de la faible mobilité des populations pauvres qui résident dans la périphérie et qui se trouvent prisonnières de leur lieu de résidence : *L'immobilité d'un si grand nombre de personnes amène la ville à devenir un ensemble de ghettos et transforme sa fragmentation en désintégration.* (Santos, 1990, p. 89-90)

Si d'autres auteurs envisagent la fragmentation de l'espace urbain dans une dimension technique (Sposati, 2000) ou encore culturelle (Fantin, 2000), ce sont surtout les analyses sur les nouvelles formes d'urbanisation qui s'empareront de la notion de fragmentation et participeront à sa vaste diffusion. En leur cœur se trouvent les études sur les ensembles résidentiels fermés et sécurisés, les *condomínios fechados* (condominiums fermés), dont le développement spectaculaire est perçu comme un symptôme évident de la fragmentation des métropoles brésiliennes. L'émergence de ce type d'habitat est alors interprétée comme une forme exacerbée de ségrégation socio-spatiale avec l'édification de murs et de barrières dans la ville, derrière lesquels se retranche une partie des élites et des classes moyennes. Ce phénomène est avant tout abordé comme une conséquence du climat d'insécurité et de peur résultant de la montée de la violence et de la criminalité dans les grandes villes dans les années 1980.

C'est en ce sens que Caldeira (2000) dans son ouvrage *Cidade de muros* (Ville de murs), analyse le processus à travers lequel une partie de la population se retranche sur des territoires fermés et sécurisés dans la métropole de São Paulo. Elle voit dans ces enclaves fortifiées le principal instrument d'un nouveau modèle de ségrégation justifié par la peur du crime et la violence. Se focalisant avant tout sur les stratégies de mise à distance des élites, elle analyse en contrepoint de ce processus de fragmentation les zones de pauvreté situées dans la périphérie de la ville." (La fragmentation - un nouveau regard sur la ville brésilienne, Michaël Chétry, 2013)

La fragmentation pauliste est donc le résultat de sa croissance anarchique au cours du dernier siècle. Une croissance sans règles où "chacun fait comme bon lui semble" à l'image des grands condominiums construits "à deux pas" des petites maisons ou alors de ceux édifiés au pied des *favelas*. Ces forts contrastes socio-spatiaux génèrent des "fractures" dans le territoire. La mosaïque pauliste se fissure où certains fragments s'isolent de ceux voisins, d'autres s'éloignent du centre où un vide se crée dont certains s'en approchent... "Rien n'est figé !" Une mosaïque toujours en mouvement, jamais fixe, dont chaque fragment est unique.

d) São Paulo, "faire le mur"

"Faire le mur", est-ce à double sens ? Oui, le titre signifie deux choses :

- Au sens propre : "faire le mur" comme le construire.
Je m'informe sur la raison de ces murs paulistes : les politiques urbaines, les acteurs responsables, les conséquences dans le temps.

- Au sens figuré : “faire le mur” comme le franchir. Malgré ces murs, j’essaie de les enjamber afin de continuer ma dérive dans la ville. C’est une tentative de se mouvoir entre ces obstacles dans ce “labyrinthe géant” que forme São Paulo.

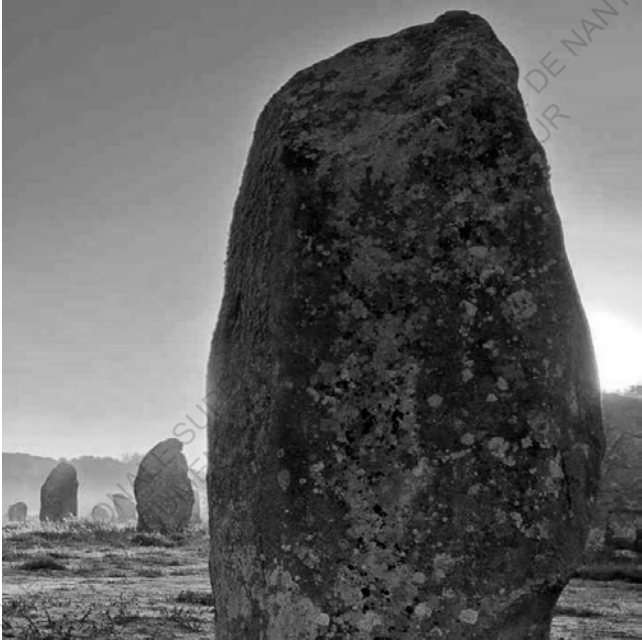
Ce double sens est donc le “fil rouge” de ma dérive dans la capitale pauliste. Elle exprime toute la tension qui réside dans ma problématique du mur à mêler ces deux dimensions (propre et figurée) de “faire le mur”. Le récit jongle entre ces deux dimensions. A l’exemple des “balades informelles” de Francesco Careri en errance éternelle dans les grandes villes d’Amérique du Sud, j’entreprends une marche similaire, en mouvement et en même temps fragmentée par les murs que je rencontre en chemin. Ces obstacles décomposent alors mon récit par moment où des vides se créent (*ginga*) pour accueillir des analyses urbaines de São Paulo. Ce récit sensible, tiré de mon expérience vécue et de ma fiction, “dérive” entre mes situations “face au mur” et mes recherches (analyses et entretiens) en réponse à mes questions.

Au Brésil, je vis différentes expériences socio-spatiales par rapport à cette “question du mur qui divise la ville” : dans une favela à Rio de Janeiro, la rue est entièrement ouverte au bâti sans barrières ni murs. La rue se vit comme le “prolongement” de chaque habitation. Dans un quartier riche au sud de Rio, l’espace entre la rue et le bâtiment est brutalement séparé par une grande grille “coiffée” d’un fil de fer barbelé. La rue n’est alors qu’un passage. A Belém, dans le Nord du Brésil où plus de la moitié de la population vit dans une *favela*, le terrain de la maison d’un ami est séparé d’un riche condominium par un grand mur où quelques palmiers impériaux le dominant en signalant sa présence.

A São Paulo, je vis différentes situations “face au mur”. Il en existe une si grande diversité que les miennes vécues sur place ne sont qu’un “minuscule échantillon” de la ville-univers pauliste. Je fais alors la *seleção* (sélection) de 11 situations dans São Paulo. Parmi ces 11 situations, 7 sont réelles, vécues personnellement, et 4 autres fictives viennent “articuler” le récit comme des “rotules imaginaires” au réel.

Je réalise alors une “carte mentale faite de points (les lieux particuliers), de lignes (les parcours) et de surfaces (les territoires homogènes) qui se transforment dans le temps.” (*Walkscapes*, Francesco Careri, p. 45) Cette carte dépliant, en lien avec le récit, se trouve au dos de la première de couverture.

Les personnes rencontrées lors de ma dérive sont réelles et sont restées anonymes ou non en fonction de leur choix.



Les menhirs de Carnac (Bretagne)
Photo : ?

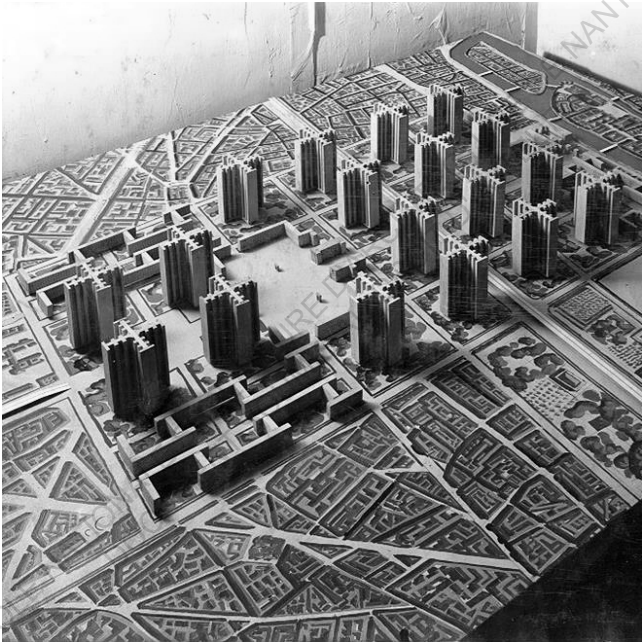
Hors-Circuits



WalkScape

De Pantin au Bourget
15 Km / 3 H 15

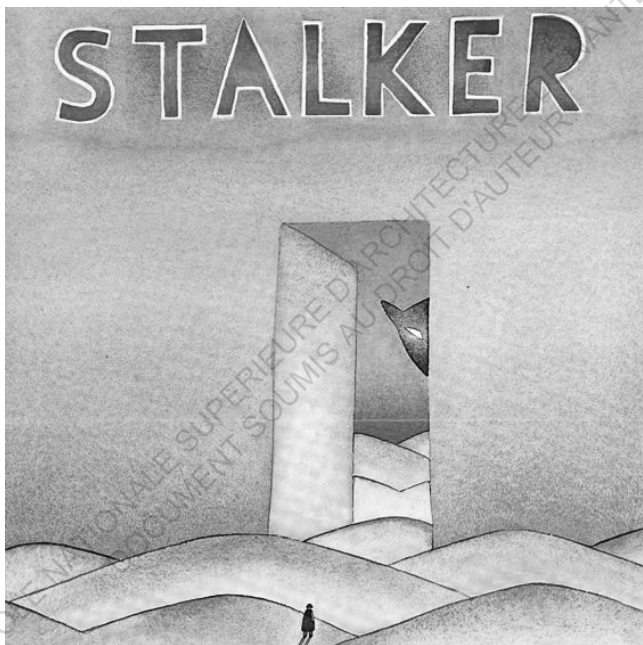
FragmeNts 2 : La Ville discontinue, WalkScape (2016)
Photo : ?



*Maquette du "Plan Voisin" de Le Corbusier (Paris, 1925)
Photo : ?*

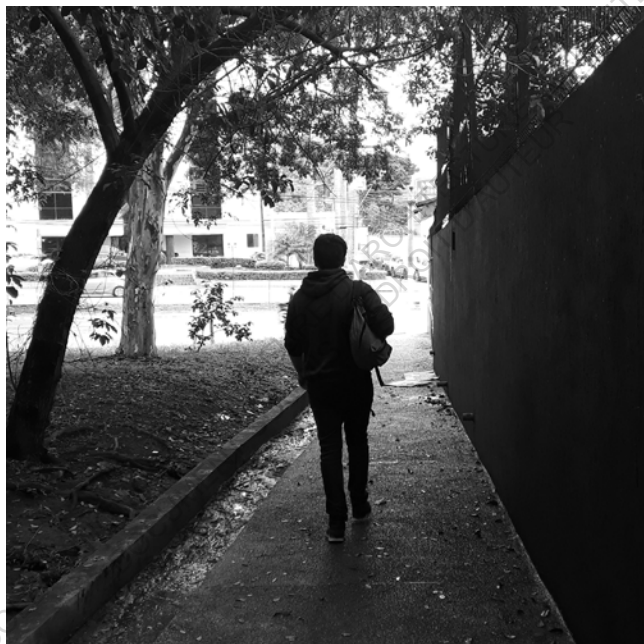


Carte psycho-géographique
Photo : ?



*Stalker, Andrei Tarkovsky, 1979 (affiche originale du film)
Photo : ?*

RÉCIT FRAGMENTAIRE



*En dérive au travers les murs paulistes
Photo : Hugo Dubois*

Arrivée en bus

Lieu : Rodovia Presidente Dutra (codifiée SP-60)

Date : 17 . 02 . 2020

Situation : 01 / 11

vécue



Photo : Google Earth

... ça tranche !

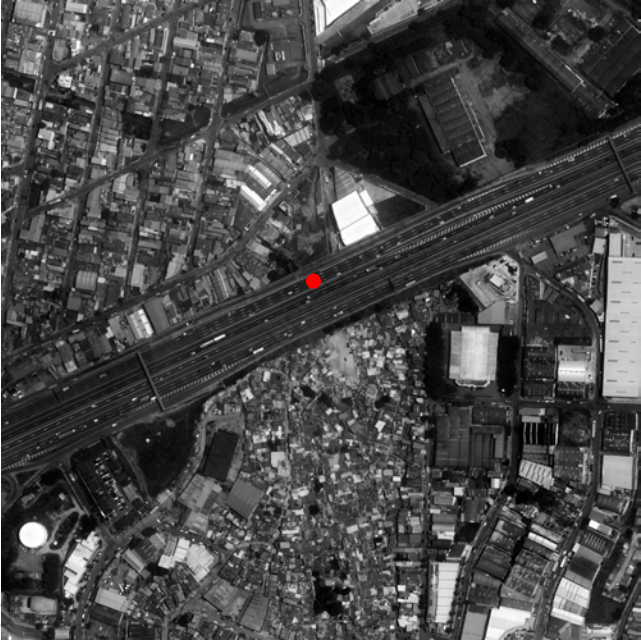


Photo : Google Earth



Le mercredi 17 février 2020, je quitte la gare routière de Rio de Janeiro en direction de sa grande rivale au sud : São Paulo. 6 heures de route la sépare de la capitale pauliste en passant au travers les montagnes vertes de la *Serra do Mar*. Je vois au loin un gros nuage gris dans le ciel : “São Paulo arrive !” La couleur annonce le décor. Ce n’est plus la belle Rio, mais la terrible “*Sampa*” comme on la nomme familièrement. J’arrive dans la zone Est, dite la “*zona Leste*” en portugais, où il faut bien comprendre qu’aujourd’hui São Paulo est une aire urbaine (région d’attraction que la mégapole génère) de 36 millions d’habitants soit la 3^{ème} mondiale, après Tokyo et Hong Kong première (avec le Delta de la Rivière des Perles). “Il faut de l’ordre dans ce grand bazar !” São Paulo se divise alors en 9 zones géographiques (voir la carte dépliant) dont la division se fait d’une façon radiale à partir du centre en prenant compte des limites géographiques (avenues et rivières) n’ayant rien à voir avec les divisions administratives (sous-préfectures au nombre de 31). São Paulo est “gigantesque” à côté de nos “villes-villages” françaises ou européennes si bien délimitées.

Sampa n’a donc pas de limite fixe et précise. J’en fais l’expérience lorsque je sens la ville venir à moi à travers la fenêtre du bus. Le vert des montagnes diminue au fur et à mesure que je pénètre dans le gris de la ville. La brique et la tôle dessinent la “ville informelle” qui est à quelques dizaines de kilomètres du centre. “Une autre dimension !” Contrairement à Rio de Janeiro où le relief des montagnes marque des points de repère dans la ville, São Paulo est situé sur un “plateau” au beau milieu des collines de la *Serra do Mar* à 760 mètres d’altitude où passe le tropique du Capricorne. Une “ville tropicale donc, mais de justesse, ce qui reflète assez bien sa réalité” comme le définit un géographe français.

J'avance toujours dans la ville informelle où l'autoroute "tranche" brutalement le territoire et crée deux rives. Elle tranche même dans les collines où certaines habitations se sont formées à leur sommet. Des grands murs de soutènement en béton retiennent la terre de ces "morceaux de colline". J'imagine cette route comme une "lame d'asphalte et de béton qui tranche la périphérie pauliste". L'autoroute était-elle là avant les habitations précaires où l'inverse ? Ces habitations précaires apparaissent généralement après la construction des grandes routes facilitant le déplacement des populations pauvres vers le centre. La route est directement le synonyme de "travail" où certains commerces s'installent à ses abords. La voiture est devenue un marché informel et lucratif.

En bus, je suis donc cette "coupure" où quelques "pansements cicatrisent la plaie". Ces pansements sont les passerelles piétonnes qui enjambent l'autoroute dans la périphérie pauliste. Un peu "posées n'importe où" le long de la route, elles permettent le seul passage entre les deux rives bien que sinon slalomer à pied entre les véhicules lors des embouteillages récurrents. La route est large de 5 à 10 voies de circulation, comment la traverser en temps normal ? Il est nécessaire d'emprunter une des rares passerelles "en service" - souvent inachevées à l'état d'échafaudage - ou d'attendre le trafic routier à l'arrêt ?

La ville, sans charme particulier, me fascine déjà par sa grandeur et sa décomposition. Je vois défiler une favela le long de la route et d'un coup surgit une résidence fermée, comme une "forteresse égarée" au milieu des favelas, où un nouveau mur la sépare d'une zone industrielle... Les murs défilent sous mes yeux. Je sens déjà une "ville divisée" où la grande majorité de ses

habitants subissent le sort de quelques-uns à penser la ville sans les considérer. Ces “victimes” de la ville sont pour la plupart des brésiliens arrivés du Nord-Est du pays à la recherche d’un “travail rémunérateur”. Paulo Mendes da Rocha (1928-2021), architecte brésilien, dit à propos : “Des migrants venus de toutes les régions du pays ont afflué ici et rien n’a jamais été planifié.”

“Ça ralentit !” Je m’enfonce dans la ville plus dense où les klaxons résonnent en force. “Où vais-je ? Dans une jungle artificielle de tout sauf de celle à l’origine.” A travers la fenêtre, j’admire tous ces “arbres blancs” que sont les immeubles de la capitale pauliste. Après la brique apparente des favelas, le béton enduit fait son apparition en signe de richesse. L’apparence signifie beaucoup au Brésil dont la situation sociale de chacun se traduit physiquement à la surface des choses, aussi bien dans l’habitat que dans la voiture ou la tenue. Dans la ville qui se densifie au ciel gris opaque, j’aperçois les gratte-ciels en verre synonymes de la puissance économique pauliste. Au sol, la mégapole semble un véritable “labyrinthe sans issues” lorsque je vois toutes les rues adjacentes à l’autoroute cloisonnées par des murs.

Comment se repérer à São Paulo sans GPS bien que la connaître par cœur ? Le bus connaît sa direction et fonce dans *Sampa* à travers une masse automobile. “Où vais-je arriver ?” Je suis sur la “*Marginal Tietê*” qui longe la rivière Tietê en direction Est-Ouest. C’est une artère à 8 voies de circulation dont la voiture est devenue “maître” de la mégapole. J’arrive enfin à la gare routière de *Tietê*, la plus grande d’Amérique du Sud, et je rejoins à pied la station de métro *Portuguesa-Tietê* qui est directement connectée à la gare. Je monte dans un des wagons en direction de la *Luz* (Lumière),

une des 3 “stations centrales” du réseau métropolitain pauliste avec celle *República* et *Sé*. A première vue, c’est un système de transport “bien rodé” comparé à celui de Rio de Janeiro.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Butantã

Lieu : São Paulo, zone "Oeste"

Date : 17 . 02 . 2020

Situation : 02 / 11

vécue



Photo : Hugo Dubois

... ça pique !



Photo : Google Earth



Arrivé à la *Luz*, je prends la ligne 4 (jaune), dernière des 6 lignes du métro pauliste inauguré en 1974 (historiquement le premier métro du Brésil), pour rejoindre le quartier *Butantã*, voisin à l'Université fédérale de São Paulo (USP). Je sors de la station de métro *Butantã* et j'arrive nez à nez face à une artère du quartier : l'*Avenida Vital Brasil*. "Ça circule à fond !" Je me dirige vers ma future maison d'accueil. J'arrive devant la grille en flèches qui pointent vers le ciel. La cheffe lieu de la maison m'aperçoit à travers la petite fenêtre "de guet" qui donne sur l'entrée de la rue. Elle contrôle et surveille le va-et-vient. Elle devient "le propre garde" de sa maison, une ancienne villa réhabilitée pour en faire une "résidence étudiante" avec une trentaine de chambres. Une distribution compacte où chaque chambre correspond au "minimum vital", soit 6 m² avec un lit simple et une armoire. Le reste de l'espace est collectif aux étudiants. Certaines chambres, sans ouverture sur l'extérieur, ne disposent pas de lumière naturelle. Je m'installe dans une des chambres avec une ouverture sur la terrasse commune et je pars me balader dans le quartier.

Butantã est un quartier riche, de la "classe moyenne-haute" selon les termes brésiliens donnés à cette pyramide des classes. Les maisons se protègent de la rue avec des grilles coiffées d'un fil barbelé par moment. La rue est silencieuse, des gardes (*guarda de segurança*) la surveille à tour de rôle. La rue est hyper surveillée. Il y a peu de passants mis à part les résidents du quartier. Quelques bars et restaurants animent l'*Avenida Vital Brasil* qui délimite le quartier. Le contraste est remarquable entre "l'ouverture" de l'avenue commerçante avec ses divers commerces et services ouverts directement sur la rue que le métro dessert en continu, et "la fermeture" des rues

adjacentes peuplées de “maisons grillagées”. Ce contraste frappant à première vue devient “normal” dans ma dérive. Je m’interroge alors sur “le pourquoi du comment” de ces grilles et ces systèmes de sécurité mis en place dans la ville.

Junior, travaillant dans une entreprise de construction de portails, nous informe sur le sujet dans un entretien (São Paulo : Enquêtes mégapolitaines, 2015) :

- Enquêteur : Ça coûte combien un portail pour une maison, plus ou moins ?

- Junior : Motorisé, il coutera environ 13 000 réais (soit 2 053 euros aujourd’hui).

- Enquêteur : Et combien en vendez-vous par an ?

- Junior : Avec ou sans la crise ?

- Enquêteur : Aller, avec la crise ?

- Junior : Avec la crise, ça a diminué de 40 %. Mais comme nous sommes déjà en fin d’année, à cette période, les brésiliens aiment dépenser, acheter. Et le brésilien aime rénover constamment sa maison. Il la repeint ou il change le portail. Il ressent toujours le besoin de modifier quelque chose chez lui. En fin d’année dernière, mon délai de livraison pour le client était de 45 jours ouvrés (contre 15 jours durant le reste de l’année).

- Enquêteur : Et vous pensez qu’il y a des vraies raisons de sécurité pour que tout le monde mette des portails ou des grilles partout pour rentrer ou il y a aussi une habitude, une mode, un conformisme ?

- Junior : Non, il n’y a pas vraiment de mode des portails. Oui, c’est vrai que ça valorise la maison d’avoir un portail automatique. Oui, c’est aussi pour l’image mais aujourd’hui, les gens préfèrent la question de la sécurité parce que c’est la facilité. Il n’y a pas besoin de sortir de la voiture pour ouvrir son portail et prendre le

risque d'être agressé. C'est de là que vient la question des moteurs. Vous en avez qui ouvrent en 18, 10 ou 5 secondes.

Hervé Théry, géographe français expatrié au Brésil depuis quelques années, explique le "principe des classes" dans son livre "Le Brésil, pays émergé ?" (2015) : "Aujourd'hui, même si les limites précises de ces classes de revenu sont controversées, il est incontestable que ce groupe moyen C entre les riches des classes A et B (12 % de la population) et les pauvres et très pauvres des classes D et E (33 % de la population), est aujourd'hui le plus nombreux, représentant 55 % de la population, soit plus de 100 millions de personnes, et en voie d'accroissement." (p. 105)

Dans un entretien mené avec lui, il me dit : "L'échelle des revenus au Brésil est beaucoup plus élevée, plus ouverte ici que dans la plupart des pays développés européens ou aux Etats-Unis. Entre les 10 % les plus pauvres et les 10 % les plus riches, il y a souvent un rapport de 5 à 6 fois. 5 à 6 fois plus ! Au Brésil, ça peut être 60 ! C'est-à-dire entre quelqu'un qui a le salaire minimum et un homme d'affaire, il y a un grand écart ! [...] ce sont des classes statistiques ! Ce n'est même pas l'institut de statistique qui fait ça, c'est dans le marketing. Ils appellent les classes A, B, C, D, E en fonction de ce qu'on peut leur vendre. [...] Ce n'est pas du tout officiel ! [...] c'est fait par des gens qui veulent vendre des actions de marketing qui sont des marchandises ou des services. Et c'est passé dans les mœurs maintenant lorsqu'il y a des crises comme maintenant." C'est sans doute ce "grand écart" qui crée le mur dans la capitale pauliste.

Un soir, je suis invité chez un ami qui habite dans un condominium de l'autre côté de l'*Avenida Vital Brasil*. Malheureusement, cet ami dort profondément lorsque j'arrive devant les grilles de sa résidence. Je salue le garde de sécurité et je me présente à lui comme un ami de *Mr. J*, mais "rien y fait !" Il faut l'accord du propriétaire. Quelqu'un de la résidence entre et ouvre la grille devant moi, j'essaye de me faufiler derrière lui mais le garde me reprend énervé. J'ai essayé d'enfreindre les règles du système de sécurité brésilien mais "il est infallible !" J'appelle encore et encore mon ami jusqu'à sa confirmation de mon identité auprès du garde. Le garde me demande qu'il descende pour en être sûr. "Le garde est incorruptible, le mur est solide !"

Rémy Ferrand qui remplace Valter Caldana lors d'un séminaire d'échanges sur "Le droit au rez-de-ville" (2020) nous raconte une "drôle de situation" :

"Quand il faut se faire livrer une pizza dans cette résidence (fermée), c'est tout sauf simple ! C'est-à-dire que le livreur de pizza franchit une grille puis il attend dans un sas. Il y a parfois des passe-plats ou pour passer des objets. Il y a un système ! Rentrer dans le parking dans ce genre de condominium, c'est une porte de garage mais une deuxième porte de garage et la voiture est en attente entre les deux pour éviter effectivement que quand la porte s'ouvre quelqu'un puisse rentrer dans la résidence. C'est tout sauf une simple grille !"

...

A deux pas de la "villa étudiante", la plus grande université brésilienne avec ses 3 grandes portes et 7 autres secondaires, toutes contrôlées, se protège de

l'extérieur par un mur d'enceinte qui la délimite. Je rejoins la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme (FAU) au centre de cette "zone universitaire" qui fait partie intégrante du quartier *Butantã*.

Créée en 1934, l'USP est une université publique fédérale, gérée par l'État de São Paulo, comptant au total 88 000 étudiants. Pour exemple, la Sorbonne Université à Paris compte 55 600 étudiants. Actuellement, l'USP est responsable de plus de 20 % de la production scientifique brésilienne. Il s'agit d'un "grand brassage culturel" où les jeunes Paulistes se mélangent avec les jeunes brésiliens du Nord-Est, les étudiants en mobilité d'Amérique Latine ou d'ailleurs. Nombreux sont les Européens et les Français en particulier. Malgré les différents horizons, l'accès au savoir reste réservé à une certaine classe sociale "blanche" au Brésil quand bien même le gouvernement de l'ancien président Lula avait mis en place "la bourse familiale" (*a bolsa família*) en 2003 pour en faciliter l'accès aux plus pauvres. Cependant, le gouvernement de l'actuel président Jair Bolsonaro a fait "marche arrière" (*retrocesso*) sur ces questions sociales.

Un groupe de hip hop brésilien du quartier *Capão Redondo* de la "zona Sul" pauliste, Racionais MC's, dénonce clairement ce déséquilibre "en intro" dans une de leur musique : "*Capítulo 4, Versículo 3*" (Chapitre 4, verset 3) de leur quatrième album "*Sobrevivendo no Inferno*" (Survivant en Enfer) sorti en 1997 :

"60 % dos jovens de periferia, Sem antecedentes criminais já sofreram violência policial, A cada quatro pessoas mortas pela polícia, três são negras, Nas universidades brasileiras, apenas 2 % dos alunos são negros..."

(60 % des jeunes de la périphérie, Sans casier judiciaire ont déjà subi des violences policières, Pour quatre personnes tuées par la police, trois sont noires, Dans les universités brésiliennes, seulement 2 % des étudiants sont noirs...)

Les Racionais MC's eux ne sont pas là pour divertir. Leurs morceaux n'ont pas de refrain et dépassent parfois les 10 minutes. On retrouve chez eux la fascination pour les ambiances sombres du "Wu-Tang Clan" ou de "Mobb Deep", deux groupes légendaires de New York, mais leur grande référence est le rap engagé de "Public Enemy", également originaire de New York. Il faut aussi citer deux fameux musiciens brésiliens : Jorge Ben, le premier à faire le lien entre la samba et les musiques noires américaines (jazz, rock, funk) et Tim Maia, le grand ambassadeur de la soul au Brésil. Le nom du groupe fait d'ailleurs référence à son album "*Racional*" (Rationnel) sorti en 1974. Comme Jorge Ben et Tim Maia qui ont puisé dans la "black culture américaine" pour chanter le Brésil des années 60-70, les Racionais MC's s'appuient sur "l'esthétique rebelle" du rap pour dénoncer le São Paulo des années 90/2000. Une ville blessée par le racisme encore fortement présent au Brésil. La couleur de peau signifie encore beaucoup dans ce pays si "multicolore" pourtant. C'est d'ailleurs l'un des nombreux paradoxes brésiliens qui me traumatise lorsque j'observe ces murs paulistes qui en sont l'évidente représentation physique. Je navigue librement à l'intérieur de l'université entre les différents morceaux des Racionais MC's à l'oreille.

"Trêve musicale", je longe un long mur au sud de l'université qui se situe sur une butte derrière la végétation assez dense. En effet, l'université fédérale est l'une des aires paulistes la plus "verte". Il est

agréable de se déplacer entre les différentes facultés, bien distancées les unes des autres, où s'implante la végétation d'un climat subtropical. Ce long mur sépare l'université d'une favela à ses pieds, celle de *São Remo*. Une "petite communauté" d'environ 11 mille habitants qui longe l'avenue *Professor Ernesto de Morães Leme* dont elle forme la "périphérie universitaire". Zone informelle (*zona informal*) apparut dans les années 60 lorsque plusieurs familles ont émigré dans la région pour travailler à la construction de l'USP, ses habitants aujourd'hui profitent de la proximité avec l'université pour y venir travailler facilement. Mais comment est arrivé ici ce mur ? Abandonné pendant au moins 30 ans, le terrain de l'USP a été cédé à la Société d'Habitat et de Développement Urbain de l'État de São Paulo (CDHU) pour la construction de logements abordables (*moradias populares*). Cependant, le projet n'a jamais vu le jour et pendant toutes ces années, la zone avait été utilisée pour jeter et éliminer les ordures et les débris comme une décharge à ciel ouvert. Aujourd'hui, il y a encore des gens qui nettoient l'espace pour construire leurs cabanes sur le terrain universitaire souhaitant quitter leur maison à São Remo à cause du prix du loyer. Sans revenus, 300 familles abandonnent la *favela* et luttent pour un logement sur un terrain abandonné par l'USP. Le mur essaye de "retenir" inexorablement ces familles à la rue. Entre les habitations de la *favela* et l'enceinte de l'université, se trouve un grand terrain de football et un petit terrain multisports, nommé "*Arena São Remo*". Drôle de situation : le sport "articule" l'espace entre deux zones en conflit. "C'est le grand écart !"

A l'opposé de cet espace fermé, se trouve au cœur de l'université un espace totalement ouvert : le bâtiment de la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme (FAU-USP) conçu par l'architecte moderniste brésilien Vilanova

Artigas en 1961 (avant la dictature brésilienne de 1964 à 1985). Je rentre librement dans ce bâtiment sans portes ni contrôles, “quel bonheur !” Vilanova Artigas dit à propos : “Le bâtiment clarifie les saints idéaux d’alors : je l’ai pensé comme la spatialisation de la démocratie, dans des espaces dignes, sans porte d’entrée, car je le voulais comme un temple où toutes les activités sont licites.” Cette ouverture d’esprit se traduit physiquement dans l’espace autour d’une place centrale, appelé le “*salão caramelo*” (salon caramel) par sa couleur de sol, où les différentes activités de l’école gravitent et se connectent par une large rampe centrale. L’administration, la bibliothèque et les enseignements théoriques se ferment dans les rares salles fermées aux niveaux inférieurs avec une porte des ouvertures latérales. Le reste se conjugue dans un seul et même volume où les studios de projet aux niveaux supérieurs captent au mieux la lumière naturelle zénithale permise par la toiture nervurée en béton. L’espace central beigne alors dans une lumière diffuse. Ce bâtiment est considéré comme un “manifeste” dans l’architecture modernisme brésilienne.

Morumbi

Lieu : São Paulo, zone "Oeste"

Date : 13 . 03 . 2020

Situation : 03 / 11

vécue



Photo : Hugo Dubois

... ça enchaîne !



Photo : Google Earth



Je longe la rivière *Pinheiros* en voiture sur la marginale à son nom, 8 voies de circulation, où chacun dérive entre les autres véhicules. Il faut rester vigilant ! La rivière est “malade”, très malade, contaminée par l’activité humaine. C’est un véritable “égout à ciel ouvert”. Lorsqu’on baisse la fenêtre de la voiture, il y a comme une odeur désagréable semblable à une station d’épuration. “L’eau est toxique, grise anthracite, au reflet de São Paulo !” Les Paulistes l’ont “mis à distance”, craignant sa “maladie si on la touche”. Aujourd’hui, la ville veut reprendre le contrôle de ce désastre environnemental et aménager ses abords à l’exemple de l’opération urbaine “*Água Espirada*” (eau éblouissante) créé en 2001.

Cette opération vise 6 secteurs précis de la mégapole, du secteur “*Marginal Pinheiros*” (le plus au nord) au secteur “*Jabaquara*” (le plus au sud), en ayant 4 objectifs : améliorer les liaisons d’infrastructure routière, améliorer la mobilité urbaine à travers le transport collectif, améliorer l’habitation sociale et améliorer les espaces collectifs et sportifs. C’est la première opération urbaine à utiliser les dispositions du Statut de la Ville (*Estatuto da Cidade*), c’est-à-dire des données et des outils officiels de la préfecture (*prefeitura*). Le projet est ambitieux et sans doute “utopique” lorsqu’on voit ses belles images futuristes, non crédibles à mes yeux, face à la gravité de la situation aujourd’hui. “Mais ne désespérons pas !”

Soudainement, juste après un virage sur “la piste du circuit pauliste”, je passe devant le *condomínio edifício Parque Cidade Jardim*. Je demande au chauffeur de me déposer à côté de ce “machin” pour ensuite continuer mon chemin à pied dans le quartier *Morumbi*. Le *Morumbi* est un quartier de classe moyenne-haute

et haute, symbolisé par son stade "*Cícero-Pompeu-de-Toledo*" populairement connu sous le nom du "*Estádio do Morumbi*", résidence du *São Paulo Futebol Clube* (SPFC), "le club des élites" parmi les 3 autres grands clubs paulistes en considérant le *Santos Futebol Clube* (SFC). C'est le plus grand stade de São Paulo avec 67 000 places, achevé en 1960 par l'architecte de la FAU-USP, Vilanova Artigas. Je marche en sa direction dans les rues vides où quelques voitures animent le "décor bourgeois".

"Ça monte et ça descend !" Le *Morumbi* est une zone surélevée du "plateau central" où des maisons modernes en béton se sont profilées entre les arbres de l'ancienne forêt disparue, admiratives devant la beauté du paysage d'antan. Le *Morumbi* est d'anciennes collines verdoyantes à l'image noir et blanc de la "*Casa de Vidro*" (maison de verre) de Lina Bo Bardi dans les années 50. Hier, l'escalier suspendu flottait dans le vert de la "*mata Atlântica*" (forêt Atlantique) et aujourd'hui, il flotte dans le gris banalisé de la mégapole où le vert nous a quittés à tout jamais.

Comment la ville a pu évoluer aussi vite en 70 ans ?

Dans "*Tristes Tropiques*" (1955), Claude Lévi-Strauss nous raconte l'histoire :

"Vers le sud, la terrasse continue de s'élever ; de modestes avenues la gravissent, jointes au sommet, sur l'échine même du relief, par l'*Avenida Paulista* bordant les résidences autrefois fastueuses des millionnaires du demi-siècle écoulé, dans un style de casino et de ville d'eaux. Tout au bout, vers l'Est, l'avenue surplombe la plaine au-dessus du quartier neuf de Pacaembu où les villas cubiques s'édifient pêle-mêle

au long d'avenues sinueuses poudrées du bleu-violet des jacarandas en fleur, entre des talus de gazon et des remblais de terre ocrée. Mais les millionnaires ont quitté l'*Avenida Paulista*. Suivant l'expansion de la ville, ils ont descendu avec elle vers le Sud de la colline, vers de paisibles quartiers aux rues tournantes (*Morumbi*). Leurs résidences d'inspiration californienne, en ciment micacé et à balustrades de fer forgé, se laissent deviner au fond de parc taillés dans les bosquets rustiques où s'implantent ces lotissements pour les riches. Des pâturages à vaches s'étendent au pied d'immeubles en béton, un quartier surgit comme un mirage, des avenues bordées de luxueuses résidences d'interrompent de part et d'autre des ravins..." (p. 110)

Il compare ensuite ces nouveaux lotissements à des "troupeaux" qui se réunissent à l'écart des autres : "Leurs masses hétéroclites s'affrontent dans un désordre figé. Ces immeubles en bataille évoquent de grands troupeaux de mammifères réunis le soir autour d'un point d'eau ; pour quelques instants hésitants et immobiles ; condamnés, par un besoin plus pressant que la crainte, à mêler temporairement leurs espèces antagonistes. L'évolution animale s'accomplit selon des phases plus lentes que celles de la vie urbaine ; si je contempiais aujourd'hui le même site, je constaterais peut-être que l'hybride troupeau a disparu : piétiné par une *race* plus vigoureuse et plus homogène de gratte-ciel implantés sur ces rives qu'une autoroute (autoroute) a fossilisées d'asphalte." (p. 111)

Paulo Mendes da Rocha défend que : "La ville est comme une seconde nature qu'il faudrait maintenant domestiquer." Une seconde nature où les murs "ont pris racine" dans le sol pauliste. L'espace public de la rue est "enlacé, menotté, prisonnière des barreaux

qui l'enchaînent" et diminué à la simple route. Les grilles s'enchaînent devant les anciennes maisons et les nouveaux condominiums. Les désirs individuels et l'anarchie collective d'une population aisée sont les principaux responsables de ces fragments urbains.

"La ville a toujours occupé une place privilégiée dans le rêve architectonique - c'est un lieu où tous les ordres sont possibles. C'est le lieu mythique où se projettent une myriade de commandes différentes, un référentiel illimité de nouvelles commandes possibles." (*The City as the Place of Representation*, Diana Agrest, 1980)
"São Paulo est exactement ce référentiel illimité de nouvelles commandes possibles où tout est possible, vraiment tout !"

J'en ai l'exemple face à un mur qui "se ridiculise" et me fait rire intérieurement lorsqu'il protège un condominium "surréaliste" : le *Condomínio Place des Vosges*, une véritable réplique de la place des Vosges à Paris. "Est-ce un décor de film ou des studios de cinéma ?"

Claude Lévi-Strauss réplique dans "Tristes Tropiques" : "Sous les couleurs fausses, les ombres sortent plus noires ; des rues étroites ne permettent pas à une couche d'air trop mince de faire atmosphère et il en résulte un sentiment d'irréalité, comme si tout cela n'était pas une ville mais un faux-semblant de constructions hâtivement édifiées pour les besoins d'une prise de vue cinématographique ou d'une représentation théâtrale." (p. 107)

Et non, c'est bien un condominium habité par des gens que je devine derrière les vitres teintées de leur véhicule à l'entrée de la résidence. Je reste "scotché" devant ce mur si intrigant où le mystère perdure derrière celui-ci.

Il est possible de voir les bâtiments “haut de gamme” en arrière-plan des barreaux métalliques anthracite, des murs blancs ou verts de la végétation ou des portails anthracite pour l'accès des voitures. Je fais le tour du “domaine Parisien” où j'aperçois quelques palmiers dépasser de l'enceinte - “Paris a changé de jardinier ou c'est déjà l'œuvre du dérèglement climatique ?” - mais aucune “faille” dans le système. Un système régi minutieusement par de nombreuses caméras perchées au sommet du mur, à plus de 2 mètres, qui se veut infailible ou presque.

Le *Morumbi* étant l'un des quartiers les plus riches de la capitale pauliste, il est aussi l'un des plus vulnérables aux agressions des voleurs (*assaltos dos ladrões*) qui rôdent en voiture dans le quartier. Souvent les caméras, nombreuses en conséquence, visualisent en direct la “scène du crime” et la “chasse au chat et à la souris” peut démarrer dans une ambiance presque “scénarisée” pour une série policière. Une véritable “course-poursuite” dans un film américain de Steve McQueen. Les voleurs, en “bandes organisées”, s'échappent miraculeusement parfois ou sont arrêtés et envoyés en prison dans des conditions extrêmes. La sécurité est à son maximum dans un quartier riche et resté ouvert mais où chacun se renferme à la rue dans sa forteresse. La rue n'est qu'un passage pour les voitures, allemandes de préférence, où tout le monde “se cache” derrière les murs.

Je rejoins Silmara Grivol, ma maîtresse de stage, qui habite alors le *Morumbi* dans une grande maison que son père, d'origine italienne, a fait construire entre 1976 et 1979. J'arrive devant le portail métallique avec des barreaux en piques vert forêt pour “se camoufler” dans la végétation dense du quartier. Silmara m'expliques

les nombreuses raisons de ces dispositifs de sécurité sophistiqué où la peur de l'insécurité résonne chez chacun d'eux et raisonne leurs différentes interventions. Elle me montre alors un livre cher à ses yeux : "*Cidade de muros*" (Ville de murs), publié en 2000, de Teresa Pires do Rio Caldeira qui analyse 3 secteurs de la capitale pauliste dont le *Morumbi* où elle explique :

"La violence et la peur se combinent aux processus de changement social dans les villes contemporaines, générant de nouvelles formes de ségrégation spatiale et de discrimination sociale. Dans les deux dernières décennies, dans des villes aussi diverses que São Paulo, Los Angeles, Johannesburg, Buenos Aires, Budapest, Mexico City et Miami, différents groupes sociaux, en particulier des classes supérieures, a utilisé la peur de la violence et du crime pour justifier à la fois les nouvelles technologies d'exclusion sociale et leur retrait des quartiers traditionnels de ces villes. En général, les groupes qui se sentent menacés par l'ordre social prenant corps dans ces villes construisent des enclaves fortifiées pour leur habitation, travail, loisirs et consommation. Mais ils incorporent aussi les préoccupations raciales et ethniques, les préjugés de classe et les références négatives aux pauvres et marginalisés." (p. 9)

Pourquoi le cas de São Paulo représente-t-il la façon dont le crime, la peur de la violence et le non-respect des droits de la citoyenneté se sont combinés à des transformations urbaines pour produire un nouveau standard de ségrégation spatiale dans les années 80 et 90 ?

"La montée du crime violent à São Paulo depuis le milieu des années 80 (fin de la dictature militaire) a

engendré la peur et une série de nouvelles stratégies de protection et de réaction, dont la construction des murs est la plus emblématique. Symboliquement et matériellement, ces stratégies fonctionnent de manière similaire : elles établissent des différences, imposent des divisions et des distances, construisent des séparations, multiplient des règles d'évitement et des ex-conversations quotidiennes dont le thème est ce que j'appelle : parler du crime. [...] Le discours du crime (*fala do crime*), de manière simpliste, divise le monde entre le bien et le mal et criminalise certaines catégories sociales." (p. 10)

Mais pourquoi existe-t-il autant de gardes et de caméras dans la rue si les murs suffisent à la protéger ?

Teresa Pires do Rio Caldeira réplique dans son ouvrage : "Dans les dernières décennies, la sécurité est devenue un service qui peut être acheté et vendu sur le marché, alimentant une industrie très lucrative. Les citoyens de ces pays et de nombreux autres dépendent de plus en plus de la sécurité privée non seulement pour la protection contre le crime, mais aussi pour l'identification, le tri, le contrôle et l'isolement des personnes indésirables, exactement celles qui correspondent aux stéréotypes créés par le langage du crime. A São Paulo, la privatisation de la sécurité s'intensifie, mais jusqu'à présent, le contingent des vigiles n'a pas dépassé celle des policiers. [...] La police agit régulièrement en dehors des limites de la loi, en commettant des abus et en exécutant des suspects, un nombre croissant de résidents de São Paulo ont opté pour des services de sécurité privée et ont même opté pour la justice privée. Cette large violation des droits de citoyenneté indique les limites de la consolidation démocratique et de l'État de droit au Brésil [...] et

représente le principal défi pour l'expansion de la démocratie brésilienne.” (p. 11)

Et le *Morumbi* est-il concerné par ce nouveau phénomène ?

“Finalement, j'ai fait des recherches sur le *Morumbi* et *Alto de Pinheiros* [...] Jusqu'aux années 70, ces zones étaient peu peuplées, beaucoup de zones vertes, de grands terrains et d'immenses maisons. Depuis le milieu des années 70, elles ont été profondément transformées par la construction intense de bâtiments d'appartements, beaucoup suivant le modèle de la copropriété. *Morumbi* représente plus clairement le nouveau modèle d'expansion urbaine [...] Aujourd'hui, de nombreuses personnes de la haute classe vivant dans les quartiers centraux s'installent dans le *Morumbi* pour vivre dans des enclaves fortifiées. Le quartier est aussi socialement plus hétérogène que ces autres zones traditionnelles centrales, car les enclaves riches sont situées à côté de certains des plus grands bidonvilles de la ville. En conséquence, le *Morumbi* exprime de la manière la plus claire le nouveau modèle de ségrégation spatiale de la ville. *Alto de Pinheiros* a été le pionnier dans la construction de condominiums fermés dans les années 70, mais le rythme des constructions a été plus lent et aujourd'hui il a moins de *favelas* que le *Morumbi*.” (p. 16)

Avec Silmara, nous quittons la demeure familiale en voiture, sans oublier de vérifier la bonne fermeture du portail automatique, et circulons entre toutes ces petites “forteresses individuelles” où la richesse de chacun est bien gardée en sécurité et mise sous “cloche hermétique”. Des cloches transparentes à l'image des larges ouvertures en verre de certaines villas

extravagantes. En période de la COVID-19, je ressens un grand malaise au Brésil : les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent et les murs se propagent "à grande vitesse" dans la ville malgré les projets qui s'arrêtent à petits pas. Le chômage et le confinement approchent à grands pas. "Que faire ?"

Je lui pose des questions relatives au mur dans la capitale pauliste. Il est intéressant de voir sa réaction où Silmara culpabilise en se sentant responsable et refuse le mur en acceptant ses privilèges : "Malheureusement, la situation de violence s'aggrave de jour en jour avec l'augmentation du chômage. Et les murs ne résolvent en rien la situation, j'espère qu'un jour les brésiliens se rendront compte que ça ne sert à rien !" Mais la question de l'insécurité à cause du crime et de la violence revient en boucle dans sa "défense" du mur. Elle aurait du mal à vivre sans lui, maintenant habituée à sa protection depuis si longtemps.

En voiture, je lis une notification qui vient de faire vibrer mon téléphone : "Pierres, grilles et brochettes en fer. Ces objets ont été inclus dans l'architecture de divers bâtiments et équipements publics dans plusieurs villes du Brésil, comme à São Paulo, pour éviter la présence et la permanence des plus pauvres, en particulier des sans-abri." Depuis des mois, le père Júlio Lancellotti utilise les réseaux sociaux pour critiquer ces interventions et faire pression sur les entreprises et même les organismes publics pour qu'ils suppriment ces installations.

Nous longeons un grand mur, je demande à Silmara : "Qui se cache derrière ce mur ?" Elle me répond : "Nous-mêmes ! Je ne comprends pas !" Elle me dépose en bas de la rue qui rejoint une avenue.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Paraisópolis

Lieu : São Paulo, zone "Sul"

Date : 13 . 03 . 2020

Situation : 04 / 11

fictive

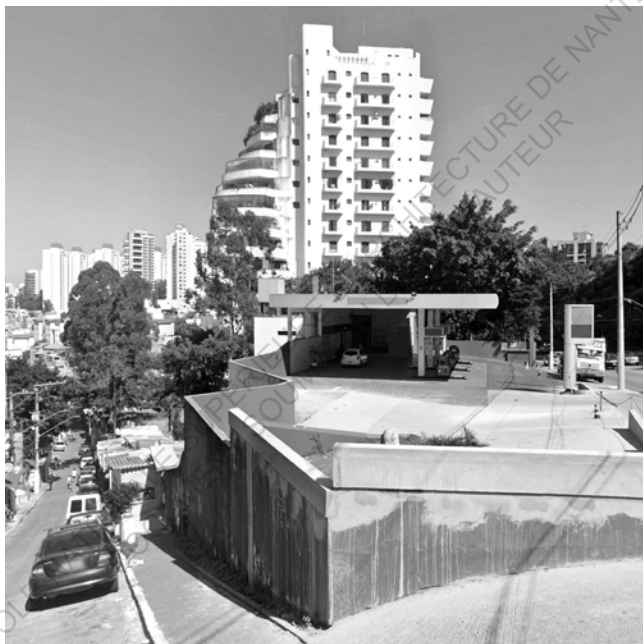


Photo : Google Earth

... ça sépare !



Photo : Google Earth



Je dérive à pied sur l'avenue *Giovanni Gronchi* au sud du *Morumbi* et j'arrive à une intersection surprenante : si je continue tout droit, la ville formelle "blanche et verte" (imagée par les arbres au pied des condominiums), si je tourne à gauche sur la rue *Afonso de Oliveira Santos*, la ville informelle "terre et brique". Deux mondes séparés par un mur qui prend de la hauteur au loin. J'aperçois une tour blanche d'une forme étonnante où les balcons "tournent" autour de sa base en direction de la *favela* à ses pieds. "Une situation folle, ironique, stupéfiante, paradoxale..., est-elle réelle ou ai-je attrapé une insolation sous ce soleil de plomb ?" Je m'arrête un instant à la station-service, située au "croisement des deux mondes", pour me rafraîchir et reprendre mes esprits. Je m'assois à l'intérieur et je remarque, affiché au mur, un "photocollage aérien" qui se compose en deux parties bien distinctes. "Mais je connais cette photo ! Qui est l'artiste de ce montage ? Tuca Vieira" me répond la personne en service.

Sur mon téléphone, je découvre le travail de Tuca Vieira sur la capitale pauliste et ses multiples visages. Pendant deux ans et demi, à partir de 2016, il réalise un atlas photographique (*Atlas Fotográfico da Cidade de São Paulo e Arredores*) en suivant un protocole bien précis : prendre une photo dans chaque carré (de 3 km) à partir d'une carte prédéfinie. Le résultat est remarquable : 203 photos qui établissent un guide des rues de la mégapole fragmentée. En 2004, auteur de la célèbre photo aérienne de la *favela* de *Paraisópolis* et du condominium "*Penthouse*" de *Morumbi*, il énonce Lorenzo Mammì, professeur italien de philosophie à l'Université de São Paulo (USP), qui dit à son sujet :

"Les deux moitiés sont également désordonnées. Mais les deux désordres ne combinent pas : à gauche, un

amas dense de maisons, sans aucune planification ; à droite, des constructions également capricieuses, qui ne semblent pas trop préoccupées par une articulation rationnelle. Et encore moins par une intégration avec le territoire. Accumulation d'un côté, gaspillage de l'autre. Même les couleurs ne correspondent pas : gris de l'asphalte et beige jaunâtre des briques à gauche ; vert de l'herbe, bleu des piscines et ocre des courts à droite. En fait, cela ressemble à deux photos différentes découpées et collées. Mais le collage n'est pas sur la photo, il est sur place.

Au milieu, court un mur mince, dont le chemin irrégulier répond probablement à des irrégularités de terrain - cependant, nous ne pouvons pas les détecter, grâce à la bi-dimensionnalité de l'image. Comme il apparaît, son tracé semble totalement arbitraire. Mais ce qui impressionne le plus est le fait qu'il soit si fin et, en même temps, si impénétrable. Même la terre, remarquez-le, est plus claire dans la favela que dans la résidence. Nous pouvons parier qu'il n'y a pas de portes dans ce mur. Ce sont des frontières. Les frontières sont minces, parce qu'elles sont beaucoup plus que physiques. Ce qui les soutient, c'est la conviction que ce qui est de l'autre côté est un autre État, une autre situation, un autre lieu qui ne nous concerne pas. Le mur de Berlin était haut, un peu plus de trois mètres. Les villes et les quartiers du Brésil sont criblés de frontières comme celles-ci.”

“Il y a comme des bulles d'huile dans l'eau” dirai-je à São Paulo. Ces bulles symbolisant les favelas qui ne se mélangent pas au reste de la ville formelle représentée par l'eau. À l'échelle nationale, les favelas se multiplient : il en existe désormais 6 300, qui hébergent 6 % des 212 millions d'habitants du pays. À Rio, ce taux grimpe

à 20 %. On estime qu'il manque toujours entre 5 et 7 millions de logements. 3^{ème} aire urbaine mondiale, São Paulo compte plus de 600 bulles d'huile (612 selon le *Censo 2000*). *Paraisópolis* est un des "quartiers" les plus pauvres de la capitale pauliste situé à 15 km au sud du centre-ville, dans la sous-préfecture de *Campo Limpo* et le district de *Vila Andrade*.

Je prends donc à gauche et je rentre dans la deuxième plus grande favela de la capitale : *Paraisópolis* (cité du paradis). Mon cœur domine la raison qu'on m'a si souvent répétée : "ne jamais entrer seul dans une *favela* !" Surtout les grandes favelas qui sont de vrais labyrinthes sans issues. Je décide un protocole simple et efficace : suivre et longer les limites de la *favela*, c'est-à-dire le mur qui l'encercle, pour en ressortir facilement. Je descends la rue, "main droite sur le mur" comme la main courante, et j'avance. Une sensation incroyable survient en moi : je touche la "star des murs" dans le monde, après celui de Berlin qui a chuté en 1989 et celui du Mexique à la frontière Nord-américaine (toujours debout) ou celui qui sépare la Palestine de l'Israël (également debout) et sans compter la grande muraille de Chine (des siècles avant). Je touche donc ce fameux mur qui a construit cette "photo aérienne" mondialement connu par la majorité des jeunes, du moins en France. Nous avons tous ou presque l'image en tête.

Un peu d'histoire d'ailleurs pour comprendre la raison de cette "situation burlesque". Je crois que Charlie Chaplin aurait pu en faire un film avec un scénario dont lui seul en avait le secret. J'essaye un truc : "en marchant sur l'arrête de ce mur, Chaplin tombe d'un côté et de l'autre, remonte dessus et malgré lui, le casse petit à petit, finissant par tomber lui-même en morale de

l'histoire." Mais comment ce mur est-il arrivé là ?

Rémy Ferrand explique la situation ainsi : “[...] des propriétaires qui depuis les années 50, le début de l’occupation de *Paraisópolis*, ont des titres de propriété originels donc la structure urbaine en îlot [...] correspond en fait à l’ancien lotissement des années 20 de cette époque où cette région du Morumbi, qui est aujourd’hui un quartier riche de São Paulo, était un quartier périphérique et donc c’était un lotissement presque rural qui a été un échec commercial et qui a commencé à être occupé informellement par des habitants qui viennent essentiellement de la région Nord-Est du Brésil et qui, à partir des années 60/70, a explosé on va dire pour atteindre 20/30 000 habitants et à partir des années 90, il y a une vraie consolidation et un début de *verticalisation* qui s’est mise en place dans cette *favela*.”

Comme *Heliópolis*, la plus grande favela pauliste dans la “*zona Sul*”, et de nombreuses autres *favelas*, *Paraisópolis* s’est donc “construite” par la construction des condominiums dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Au départ, les terrains étaient prévus pour accueillir des constructions de *standing* mais à partir des années 1950, ils ont été occupés illégalement par des migrants en provenance du Nord-Est brésilien principalement. De nombreux migrants arrivent travailler à São Paulo alors en pleine croissance économique qui a une “grande soif de logements. Une soif comblée par les condominiums (en copropriété) où le logement se *verticalise* au lieu de s’étaler au sol. La ville est déjà trop grande et le foncier “grimpe tout comme l’architecture”. Les promoteurs s’arrachent les terrains et certains rachètent d’anciennes maisons afin de les démolir et d’en faire une nouvelle opération immobilière. Une

opération très rentable à São Paulo dans la “ville des affaires”.

Dans le “Le Brésil - terre d'avenir” (1941), Stefan Zweig s'émerveille d'elle : “Aucune autre ville du Brésil, ni, sans doute, sur toute la terre, n'offre un tel élan ambitieux et dynamique à la fois.” Blaise Cendrars continue : “Sans autre préoccupation que de suivre les statistiques, prévoir l'avenir, le confort, l'utilité, la plus-value et d'attirer une grosse immigration.” (Le Brésil - des hommes sont venus, 1952)

Le patrimoine pauliste “n'a pas son mot à dire” sous la forte pression du marché immobilier et la question de l'environnement, de l'hygiène, de la circulation ou de la mobilité urbaine ne sont que des détails secondaires. “L'heure est aux condominiums”, alors en pleine expansion dans certains quartiers paulistes où les classes supérieures cherchent à “prendre de la hauteur” pour se réfugier dans leur “donjon bétonné”. Des opérations folles voient le jour comme le condominium *Penthouse* du *Morumbi* dans les années 70. Au pied de ses nouvelles forteresses, les ouvriers s'acclimatent facilement au climat plus tempéré que le celui dans le Nord brésilien et où le travail ne manque pas. “Ça construit tellement vite et n'importe où que lorsqu'un chantier se termine, un autre commence à quelques pas paulistes.” *Un pas pauliste est 15 fois supérieur à celui Parisien de 60 centimètres, longueur moyenne, soit l'équivalent d'un pas de 9 mètres à São Paulo.*

“En 1935, les Paulistes se vantaient qu'on construisît dans leur ville, en moyenne, une maison par heure. Il s'agissait alors de villas ; on m'assure que le rythme est resté le même, mais pour les immeubles. La ville se développe à une telle vitesse qu'il est impossible

de s'en procurer le plan : chaque semaine demanderait une nouvelle édition." (Tristes Tropiques, Claude Lévi-Strauss, 1955, p. 107) Stefan Zweig réplique à ce phénomène dans "Le Brésil - terre d'avenir" (1941) : "Parfois, on a l'impression de ne pas habiter une ville, mais un chantier immense."

Ces populations pauvres trouvent du travail dans la construction des immeubles de standing des quartiers huppés qui entourent la zone aujourd'hui. Les ouvriers consolident alors leur habitation précaire au moyen de la brique et s'approprient le terrain vague qui se délimite par les condominiums édifiés de leurs mains, propres constructeurs de leurs frontières. La population aisée des condominiums s'inquiète de cette "mixité" et se renferme derrière les murs. Le territoire "se fissure" en 2 camps : les pauvres et les riches de "la haute-cour". La "tour de guet" du condominium permet à ses sujets de surveiller "la basse-cour" à leurs pieds, insignifiante à leurs yeux. Dis vulgairement (comme certains le pense réellement) : "Les riches brésiliens laissent *la merde* au sol en se protégeant dans leur *nid doré*." La hauteur construit aussi ce mur.

Rémy Ferrand dit en parlant de cette fameuse photo aérienne de la *favela* : "C'est une image qui résume la situation d'une violence sociale et la situation où des modes d'habiter se confrontent et c'est aussi assez emblématique de la façon dont on regarde la ville précaire ; c'est-à-dire d'en haut et qui mène aussi un peu à une vision aplanissant et généralisant la précarité urbaine."

Je continue à longer ce mur d'enceinte - constitué de briques, de parpaings, de pans de bois, de tôles, de béton et d'un mortier pour lier et coller tous ces

fragments muraux dont le fil de fer barbelé couronne le tout - et je tourne soudainement à gauche dans une rue commerçante où je sens l'odeur de la *feijoada*, un plat typique à base de haricots noirs et généralement de viande de porc comme le "cassoulet brésilien", qui me guide affamé. Je m'arrête pour manger.

La communauté s'agrandit avec les nouvelles vagues d'immigration internes dans le pays. Certains installent leur commerce en rez-de-chaussée et habitent au-dessus, au 1^{er} étage, qui en devient le "gabarit standard" de la *favela*. De rares habitations dépassent ce gabarit. Les rues sont étroites car chacun veut agrandir son habitation pour le confort de sa famille et de nouveaux arrivés s'installent. Mais aujourd'hui, avec plus de 100 000 habitants (1/5 de la population Nantaise avec l'agglomération) et 21 000 domiciles dans une superficie de 10 km², le "quartier" de *Paraisópolis*, non reconnu par la préfecture, ne peut plus s'agrandir car il est contraint par les condominiums qui l'enferment comme "paralysé". La rue diminue donc au détriment de l'espace collectif où la densité est très élevée. Paradoxalement, la favela devient une enclave fortifiée par les murs des condominiums voisins.

Je finis la *feijoada* et je repars dans les rues de la *favela* sans aucun point de repère à l'horizon. Je me suis trop éloigné du mur, "j'ai peur ! Comment sortir de ce labyrinthe ?" Je dérive dans ses ruelles. Je m'arrête demander la direction à des *favelados* et des jeunes me guident volontiers avec un ballon dans les pieds. Je commence à jongler avec eux et j'en oublie totalement le mur. Je reste avec eux pour un match dans la *favela*. Nous arrivons au terrain de sports (*quadra de esportes*) qui "libère et délivre" miraculeusement l'espace public au sol à l'image insolite de celui de *Tavares Bastos* à

Rio de Janeiro - *Paraisópolis* n'ayant aucune avenue, aucune place publique, aucun parc pour jouer ce rôle comme dans la ville formelle. Il va faire nuit, nous terminons le match et les jeunes footballeurs m'accompagnent à l'une des sorties de la *favela*. "Choc thermique ! La rue est si froide ! Le retour dans *Morumbi* est dur !" Je les remercie et leur propose d'aller voir un match en direct dans un bar mais ils ne veulent pas quitter la *favela*, "encore trop jeunes". Le mur est bien présent, même invisible et imaginaire dans nos esprits.

Je retourne occasionnellement à *Paraisópolis* et un jour, le 5 juin 2021, je croise en sortant de la *favela* le photographe Tuca Vieira. Nous échangeons alors sur son travail photographique dont voici un extrait :

- Moi : Quelle était votre situation pour cette photo ?

- Tuca : De l'hélicoptère, oui.

- Moi : Et votre situation psychologique pour montrer directement les inégalités ?

- Tuca : Oui, je travaillais dans la *folha de Sampa* (feuille de *Sampa*), le plus grand journal du Brésil. Et photojournaliste, tu photographies chaque jour beaucoup de choses, beaucoup de faits différents. Alors, ce jour-là, je demande de photographier un reportage sur le logement et là en se déplaçant en hélicoptère à cet endroit que je ne connais pas directement, j'ai vu cette situation et j'ai fait la photo. Avec le mur qui est juste au milieu, j'ai eu un travail de composition. Quand j'ai fait la photo, je pensais que c'était une photo *cool* mais je n'avais pas réalisé qu'elle était devenue importante. Tout ce que ça voulait dire, c'est que la photo est arrivée quand j'étais dans l'hélicoptère. Je n'avais pas l'impression de faire une photo très importante.

- Moi : Donc ce fut sur le moment et puis le succès est arrivé malgré vous ?

- Tuca : Tout à fait !
- Moi : Avez-vous eu du mal à générer la situation de la photo plus tard ?
- Tuca : Comme dans chaque époque, y compris celle de 2004/2005, je photographiais avec la pellicule (argentique) et non avec celle numérique. [...] J'ai pris une photo et je n'ai pas vu la photo juste à temps. Je suis revenu au journal et de là, j'ai développé la photo. Le lendemain, le journal est sorti où elle fut publiée. Quand je l'ai vu, j'ai dit : *Wow, quelle belle photo !* Aujourd'hui, j'ai pris du recul sur cette situation singulière.
- Moi : Vous êtes déjà allé dans la favela de *Paraisópolis* ?
- Tuca : Déjà, bien des fois !
- Moi : Comment est la différence entre la situation du ciel en hélicoptère et la situation *du terrain* ?
- Tuca : Quand vous allez à *Paraisópolis*, vous vous approchez du mur et vous voyez le bâtiment des piscines de l'autre côté. Donc même en le regardant du sol, c'est aussi très impressionnant !
- Moi : Existe-t-il une *porte* dans ce mur ?
- Tuca : Non, pas du tout ! De la *favela*, il faut faire un demi-tour pour aller et entrer dans les bâtiments (condominiums). Il n'y a pas de lien ! Les personnes qui habitent dans la *favela* attendent ce lien. [...] Maintenant, je dois dire que ce bâtiment des piscines symbolise un luxe et une richesse, mais en fait il n'est pas un bâtiment où vivent les millionnaires du Brésil. Mais je ne connais pas bien la réalité car c'était un luxe dans les années 70 quand le bidonville n'existait pas. Mais aujourd'hui, c'est un bâtiment en déclin, *démodé*, vous voyez ? Ce n'est pas un *objet de désir* des riches du Brésil.

Je me pose alors la question des relations humaines entre ces deux mondes que tout oppose. Quelles sont les relations entre *Paraisópolis* et *Morumbi* ? Existe-t-il

des liens entre eux ? Hervé Théry me répond que :

“Oui, car à chaque fois qu’on a voulu déplacé les *favelas*, ça a toujours *foiré* - à Rio, à São Paulo ou ailleurs - parce qu’en fait les gens des quartiers chics ont besoin des gens de la *favela* (femme de ménage, gardien d’immeuble, etc.) et les gens de la *favela* ont besoin des quartiers riches pour gagner leur vie donc il y a une *espèce de symbiose*, pas spécialement *fraternelle* mais *formelle* mais qui a besoin d’être proche parce que les femmes de ménage qui viennent tôt le matin - il y’en a de moins en moins qui habitent dans les appartements - donc faut qu’elles puissent venir tôt le matin et repartir après. Ça reste relativement calme et c’est aussi là où les gens vont acheter leur haschich donc c’est aussi une *relation commerciale*.”

Il y a un déséquilibre conséquent sur la “balance” que représente São Paulo : “ça tombe au sol d’un côté pour se lever au ciel de l’autre.”

...

De retour à pied, je reviens vers le site des “9 menhirs”, comme point de repère évident dans la zone Ouest. De nature curieuse, je souhaite entrer dans le *shopping center* à sa base. Son volume impressionnant m’intimide. “Par où entrer ? Je vois une porte, j’hésite mais j’y vais ! Mauvaise pioche : c’est le parking !” Les belles et grosses voitures sont au rendez-vous.

“L’augmentation rapide de la popularité des véhicules utilitaires sport - ou 4x4 - durant les années 1980 et 1990 pourrait bien être un autre signal de la corrosion des relations sociales et du manque de confiance entre les gens.” (Pourquoi l’égalité est meilleure pour tous,

Comment sortir de ce parking ? Un véritable labyrinthe de voitures. Désespéré, je sors enfin de ce “cimetière automobile”. J’arrive au shopping center assuré d’être habitué au luxe, qui me dégoûte à l’intérieur de moi. Dans toute cette tentation consommatrice, je trouve enfin un élément intéressant : le plan des niveaux de la résidence, affichés sur le coin d’un mur du *shopping*. Je comprends alors que c’est une véritable forteresse en bordure de route avec son parking et *shopping center* comme “le socle” de l’ensemble et la “cour du château” où le peuple, non à plaindre, s’amuse et consomme. Un château avec 7 donjons de même hauteur culminant à 158 mètres, soit 41 étages (*andares*), accompagnés de deux autres plus petits au centre, soit 9 au total. Ces 7 tours résidentielles se classent parmi les plus hautes de São Paulo après le “*Mirante do Vale*” (170 mètres), l’“*Edifício Itália*” (165 mètres) et l’“*Altino Arantes Building*” (161 mètres), toutes les trois situées dans le centre historique pauliste. Qui dit “hauteur verticale” dit “addition horizontale” des chiffres pour habiter ces appartements, les plus chers paulistes allant de 235 à 1 885 m².

Le tout dans un confort et une sécurité “de luxe” comme le vendent si bien les promoteurs immobiliers paulistes. Voici leur publicité : “Un projet qui réunit le meilleur de la sécurité, de la praticité et de la qualité de vie : le plaisir de profiter du *Shopping Cidade Jardim* et du *SPA Fasano* simplement en descendant de l’ascenseur à la maison. Pas étonnant qui vient vivre, ne change jamais plus.” La ville devient un “grand supermarché immobilier” où la sécurité et le confort de luxe sont les deux grands atouts commerciaux.

Dans “Le Brésil - des hommes sont venus” (1952), Blaise Cendrars réagit à ce comportement excentrique de la capitale pauliste : “Seuls comptent cet appétit furieux, cette confiance absolue, cet optimisme, cette audace, ce travail, ce labeur, cette spéculation qui font construire des maisons dans tous les styles ridicules grotesques.”

Je continue ma route pour rejoindre *Vila Madalena* où j’habite actuellement. J’emprunte le pont *Octávio Frias de Oliveira*, véritable point de repère dans la ville avec ses nombreux haubans supportant deux tabliers qui semblent en lévitation au-dessus de la rivière *Pinheiros*. J’arrive au secteur “*Berrini*” (un des 6 secteurs de l’opération urbaine *Água Espraiada* décrit précédemment). Ce nouveau quartier d’affaires est parsemé de “menhirs en verre”, sièges de certaines entreprises multinationales (américaines pour la plupart), à l’exemple de celui sur l’avenue *Engenheiro Luís Carlos Berrini* : l’“*Edifício Eco Berrini Telefonica-Vivo*”. *Vivo* est au Brésil ce qu’*Orange* est en France, l’un des plus puissants opérateurs téléphoniques brésiliens. Je passe devant lui en voiture. Un bâtiment remarquable qui “sort du lot” par son architecture monumentale en verre. “Ici, c’est la puissance financière !”

Je quitte ces “menhirs en verre” pour arriver sur l’un des axes majeurs routiers qui relie le Sud-Ouest de la mégapole au centre historique, l’avenue *23 de Maio*. Une artère automobile où circule le “plasma sanguin pauliste” pour alimenter le grand “poumon économique” pauliste : la fameuse “*Avenida Paulista*”, vitrine et fierté de São Paulo dans le monde. J’aperçois un parc en chemin et je demande au chauffeur de s’arrêter sur le bas-côté de la route. “Je dois ralentir, sans courir contre le temps qui m’échappe inévitablement. C’est peine

perdu !" Je commence à discerner la "dangerosité frénétique" de São Paulo comme un esprit noir qui me hante.

Parmi ces grandes "aires vertes" (*áreas verdes*) paulistes, il y a le parc d'Ibirapuera dans la "zona Centro-Sul" qu'ont soigneusement dessiné Oscar Niemeyer et Roberto Burle Marx (architecte paysagiste brésilien) autour de "la marquise" qui est la pièce centrale du parc connectant les différents bâtiments. Ce parc de 158 hectares - pensé comme le Bois de Boulogne à Paris, le *Hyde Park* à Londres ou le *Central Park* à New York - est une vraie "bouffée d'air" dans une mégapole étouffante qu'est São Paulo. Ce parc est considéré comme le véritable "poumon vert" pauliste. Ce lieu sans murs est ouvert à tous - peu importe la classe sociale d'où l'on vient - et devient "vital" pour les Paulistes. "Qu'il est agréable de circuler dans un espace sans barrières ! C'est réjouissant !"

Je crois que je m'égare...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Vila Madalena

Lieu : São Paulo, zone "Oeste"

Date : 27 . 06 . 2020

Situation : 05 / 11

vécue



Photo : Hugo Dubois

... ça rassure !

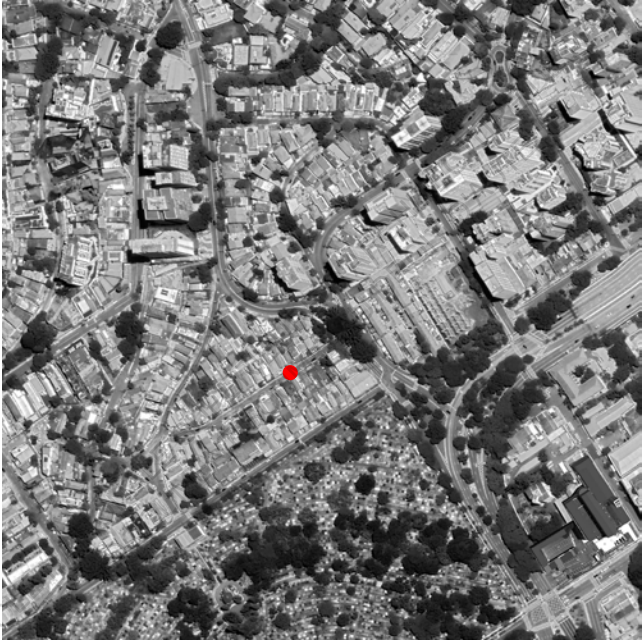


Photo : Google Earth



Le chauffeur me dépose à la place “Charles Miller” entre le quartier d’*Higienópolis* et de *Pacaembu* dans la zone Ouest. C’est une “place-parking” au beau milieu des grands condominiums qui émergent de la cime des arbres et des grandes maisons qui se cachent derrière cette végétation luxuriante. “Mais qui est au juste Charles Miller ? Le nom sonne anglophone !” La réponse se trouve sous les gradins du stade mythique *Pacaembu*, le premier stade d’une belle série dans le pays où le football est considéré comme une “religion”. J’apprends donc que Charles Miller est “le père du football brésilien” selon la légende disant qu’il ramèna un ballon dans sa valise au retour d’un séjour en Angleterre à la fin du 19^{ème} siècle. “L’histoire est drôle !” Je marche dans les rues calmes et silencieuses d’*Higienópolis*, un quartier qui touche l’hyper-centre actuel.

“Higienópolis comme son nom l’indique, on est en plein dans les idéologies hygiénistes du début du siècle (20^{ème}). C’est un des premiers quartiers de São Paulo qui est d’ôté d’un tout à l’égout et d’un système d’assainissement d’où son nom. Dès l’origine, c’est un quartier qui fixe un peu la richesse ; c’est le quartier des planteurs de café notamment. Il y a toute une aristocratie économique qui s’installe ici. [...] Alors quartier chic de la région de São Paulo, à prédominance résidentielle avec des classes moyennes supérieures puis un quartier qui a connu deux bouleversements : une grande mutation de sa structure avec beaucoup de constructions dans les années 50-60 jusque dans les années 90 mais c’est un quartier qui mute plutôt avec une transposition. C’est plutôt un quartier de villas qui devient un quartier de tours et de grands condominiums avec la très belle modernité brésilienne [...] et puis un quartier qui est frappée parce que Valter appelle : la

crise de la sécurité dans les années 70. C'est l'explosion urbaine où beaucoup de *néo-urbains* arrivent dans les villes et le phénomène des *favelas* prend une ampleur importante avec la question de la sécurité."

En réplique à Rémy Ferrand dans "Le droit au rez-de-ville", Teresa Pires do Rio Caldeira explique aussi ce phénomène dans "Ville de murs" :

"Dans une ville concentrée comme l'était São Paulo, qui avait grandi et changé rapidement, les préoccupations concernant la discrimination, le classement et le contrôle de la population étaient intenses au début du siècle. Comme c'était aussi typique dans les villes européennes au début de l'industrialisation, ces préoccupations étaient souvent exprimées en termes de santé et d'hygiène, toujours associées à la moralité. Des questions sur comment loger les pauvres et comment organiser l'espace urbain dans une société qui s'industrialise étaient liées à l'assainissement. Ensemble, elles sont devenues le thème central des préoccupations de l'élite et des politiques publiques au cours des premières décennies du 20^{ème} siècle. [...] En plus de contrôler les pauvres, l'élite a commencé à se séparer d'eux. Craignant des épidémies - tout comme ils craignent le crime aujourd'hui - et identifiant les pauvres et leurs conditions de vie aux maladies et aux épidémies, les membres des élites ont commencé à changer des zones densément peuplées de la ville vers des régions un peu éloignées et avec des entreprises immobilières exclusives. Une de ces régions était le nouveau quartier avec le nom suggestif d'*Higienópolis*. Ils ont également déménagé dans deux autres zones exclusives : *Campos Elíseos* et l'*Avenida Paulista*. Dans le même temps, les représentants des élites dans l'administration municipale [...] envisageaient d'organiser, nettoyer

et ouvrir le centre-ville comme Haussmann l'avait fait à Paris, et éloigner les travailleurs, en les installant dans des maisons unifamiliales qui élèveraient leurs normes morales. Ils ont identifié la concentration des travailleurs et les conditions antihygiéniques qui leur sont associées comme un mal à éliminer de la vie de la ville. Ils ont imaginé la dispersion, l'isolement, l'ouverture et le nettoyage comme des solutions pour le milieu urbain chaotique et ses tensions sociales.”

Rémy Ferrand continue dans sa conférence en décrivant les 3 grandes périodes de ce “rez-de-ville” fermé dans certains quartiers de la capitale pauliste comme précédemment à *Butantã* ou *Morumbi* :

- [...] début du 20^{ème} siècle et ces dispositifs du devant qui sont des dispositifs paysagés et de mise à distance, de mise en scène aussi ; c'est-à-dire que c'est une série de dispositifs de maisons bourgeoises. [...] ce jardin a un rôle d'agrément [...] avec une variation comme ça : *on se cache mais pas trop*. Voilà, c'est le mur ajouré et la grille est à barreaudage. Donc dans ce quartier (*Higienópolis*), il reste quelques exemples de belles architectures qui *pourrissent* gentiment [...] la *jungle* reprend ses droits dans certains bâtiments.

- [...] années 50, pour arriver au premier grand bouleversement qui a connu ce quartier qui sont des mutations architecturales [...] urbaines et sur la fabrication de la limite [...] on est dans une architecture qui change d'échelle, une *architecture du retrait*, on a tous les *canons* de l'architecture moderne ; Le Corbusier est passé au Brésil [...] On passe, certes une *mise à distance* mais à un paysage épelé, un peu moins planté, et avec un système où il n'y a pas de grille en fait. Donc on passe d'un système, ce qu'évoquait *Collage City*,

d'une ville limité, d'une ville contenue avec des limites assez claires à un système ouvert. On passe à la ville ouverte. Ces architectures des années 50 et 60 qu'on voit beaucoup (à l'exemple du bâtiment *Prudência*), avec effectivement toute une infrastructure, toute une sécurisation [...] dans le quartier. C'est un registre de grilles. [...] quand on prend le temps de les regarder, il n'y a pas une grille mais il y a des grilles [...] souvent par deux. Il y a des sas et tout un dispositif.

- [...] fin du 20^{ème} siècle, *grosso modo* c'est le bâtiment *Olympic*. On remarque encore le changement d'échelle et puis en fait cette espèce d'invention à posteriori, à savoir une architecture des années 50 avec une infrastructure des années 70 qui est l'infrastructure de la grille se combinent à partir des années 2000 sur un nouveau *produit*. Ce qui a changé c'est qu'on n'a pas un sol qui est libéré ; c'est le parking qui vient à la place. Cette invention-là devient un *archétype* pour les nouveaux bâtiments du quartier. [...] les époques se succèdent mais aussi se superposent, à savoir qu'il y a des morceaux de ville qui continuent à fonctionner avec les règles qui sont des règles anciennes et donc il y a des espèces de *failles temporelles* qui sont présentes dans le quartier. Il y en a une autour d'un bâtiment iconique - important dans l'architecture moderne de São Paulo - qu'est le bâtiment *Louveira* qui est un très bel exemple de cette modernité brésilienne avec un système qui est resté ouvert. L'architecte est très célèbre, Vilanova Artigas, une des grandes figures de la modernité brésilienne. C'est un bâtiment sur pilotis, c'est un bâtiment en retrait, c'est un bâtiment qui est implanté dans un jardin, c'est un bâtiment qui a un niveau de référence par rapport à la rue légèrement surélevé - il y a un entre sol - donc tous ces systèmes sont relativement connus mais quand on les combine et

on travaille avec, on fait un petit parcours architectural [...] Cette superposition de systèmes très simples, quand c'est fait par un *très bon architecte*, ça fabrique un dispositif assez unique et assez intéressant.

En marchant, je rencontre Hervé Théry le 27 mai 2020. Nous discutons de nos propres expériences face aux murs paulistes et il me dit au sujet du quartier :

“Il y a une peur qui est injustifiée ! J'habitais à *Higienópolis* et j'habite toujours à *Higienópolis* et la rue où je suis, il y a des grilles d'un bout à l'autre devant chaque immeuble et je suis persuadé que c'est inutile ! Il y a des statistiques de criminalité par quartier et ils reprennent toujours la même façon de mesurer, c'est-à-dire le nombre d'homicides pour 100 000 habitants et du coup à São Paulo - j'avais vu dans un reportage une fois - le taux de criminalité dans certains quartiers équivaut avec celui de certaines villes étrangères. Le quartier où j'habite, c'était un peu près la Suède et certains quartiers, c'étaient Bogotá.”

Entre tous ces murs, je me dirige à pied vers la station de métro aérienne *Sumaré* sur la ligne 2 au-dessus de l'avenue *Paulo VI* où le trafic s'intensifie aux heures de pointe. Je mets le masque avant de prendre le métro en direction du terminus *Vila Madalena*. J'arrive à *Vila Madalena* au beau milieu des immeubles en construction. “Ça monte haut !” Je lève haut la tête pour regarder ces nouveaux condominiums en oubliant leur rapport exigü à la rue. Le soleil se perd derrière le béton “en pleine croissance”.

...

Vila Madalena est un quartier aisé de la zone Ouest

et ouvert sur la rue à l'origine. En marchant dans les rues, je ressens une liberté entre la rue et le bâtiment. Le mur et la grille ne sont pas présents. "Contact direct", je dérive dans un rez-de-ville poreux où les passants circulent librement entre les galeries d'art, les bars et les restaurants qui animent le quartier jour et nuit. Cependant, c'est aussi un quartier animé par la verticalisation du logement comme le Morumbi où les maisons basses ont du mal à résister à la pression immobilière qu'incarnent les grands condominiums. Milton Santos explique précisément, à l'aide de graphiques, les raisons de ce phénomène urbain dans son livre "Métropole corporative fragmentée : le cas de São Paulo" publié en 1990. C'est une véritable transformation de l'espace urbain où la rue et le bâti, qui se côtoyaient directement auparavant, se séparent aujourd'hui par les apparitions successives d'une "bande de sécurité", matérialisée par les grilles, formant un sas d'entrée. J'observe le quartier en pleine mutation. Rémy Ferrand et ses élèves en master de Marne-la-Vallée l'observent ainsi :

"Au niveau des rez de ville, on peut néanmoins analyser la présence d'une dimension constante. Quelques soient les types d'habitations, on retrouve une bande de 5 mètres - installée avec le temps ou projetée dès l'origine - qui présente des dispositifs de défense ou d'ouverture, de repli ou d'extension. Cet espace est hautement transformable. C'est évidemment celui de la voiture, très présente au Brésil, mais aussi de jardinets, d'espaces d'extension des logements, ouverts ou fermés, qui remplacent des places de stationnement. On trouve des espaces publics privatisés par les commerces, ou à l'inverse des espaces commerciaux ouverts au public. Sur les rues ou les avenues, commerces formels et informels se complètent et

boutiques, galeries ou showrooms se conjuguent aux marchés, aux colporteurs et leurs étals. [...] Une bande qui se construit progressivement. La capacité du tissu urbain est spécifiquement visible dans une métropole comme São Paulo avec le développement d'une architecture du devant extrêmement flexible et une adaptation constante des seuils : garage transformé en salon ouvert sur la rue, commerce placard développé sur une épaisseur restreinte et ce aussi bien dans les quartiers résidentiels riches que dans les *favelas*."

Je remarque néanmoins un désir commun de ne fermer "qu'à moitié" sa propriété privée sur la rue. Il ne s'agit pas du grand mur opaque des forteresses du *Morumbi*, "loin de là !" Le mur, plus discret, est ajouré avec un barreaudage métallique sans autre dispositif remarquable. Il semble "modéré" dans une zone très homogène, sans aucune favela à proximité, où il y fait "bon vivre". Rémy Ferrand le justifie comme tel : "Il est intéressant enfin de noter que cette fermeture progressive se déroule dans un pays au climat tropical et qu'elle intègre les règles de la conception climatique en climat chaud et humide. Il s'agit ainsi également de permettre la ventilation naturelle que d'empêcher l'intrusion physique. La grille ajourée, plutôt que le mur, permet alors de résoudre cette injonction architecturale."

J'ouvre le portail, fermé à l'aide d'une chaîne métallique, pour rentrer chez-moi. Un "faux chien" fait l'office d'un vrai juste derrière le portail pour dissuader tout curieux qui essaye de le franchir. Le mur est en fait une "dissuasion" pour faire peur aux éventuels voleurs. Confiné dans ma chambre depuis quelques jours, j'ai besoin de prendre l'air et la température extérieure de la zone Ouest. Je m'échappe "illégalement" de la maison et je commence à dériver sans but vraiment précis.

Les bars et les restaurants “se font rares” en marchant vers le Sud-Ouest. J’arrive dans les rues calmes résidentielles du quartier *Alto de Pinheiros*. Comme le *Morumbi*, le mur en béton remplace la grille et quelques condominiums se rassemblent “en troupeau” dans le champ verdoyant qu’est le quartier où la végétation se densifie (pour reprendre l’expression de Claude Lévi-Strauss). J’arrive devant un impressionnant troupeau : le “*Condomínio Praça Villa Lobos*”. Un ensemble résidentiel construit en 2009 de 10 grandes tours avec tout le confort nécessaire : piscine, terrain de sports, salle de fêtes..., et surtout un accès direct au parc *Villa-Lobos*. Je traverse ce grand parc en longeant le “rempart de cette forteresse” qui semble être davantage une “prison” avec ses “miradors de surveillance” et ses fils électriques au-dessus du mur maçonné.

Je décide de prendre un vélo orange *Bike Itaú* en libre-service pour continuer mon errance et aller le plus possible à l’ouest. Je dérive à vélo entre les usines de *Vila Leopoldina*, un quartier à consonance industrielle où se rejoignent les rivières Pinheiros et Tietê, lorsque je me trouve nez à nez devant le “*Condomínio Podium*”. A la pointe de la zone Ouest, cet ensemble résidentiel “se glisse” entre les maisons basses d’une classe moyenne modéré et une ligne ferroviaire. Les 4 grandes tours de l’ensemble, situé au nord du tissu résidentiel créent une zone d’ombre conséquente sur ces petites maisons. “Il y a un réel problème d’échelle !” Je quitte ce “drôle de podium” en reprenant le vélo orange.

Je pédale dans les belles rues de *Lapa* lorsque je m’arrête devant un “menhir” remarquable : l’“*Edifício 360 °*”, dessiné en 2013 par l’architecte pauliste Isay Weinfeld. Une belle superposition de 62 appartements suspendus au-dessus d’un parking avec deux accès

depuis la rue comme le “socle d’une sculpture”. Le mur en béton du parking est recouvert d’une “fine peau” en caillebotis métalliques qui peut être une protection comme un support de la végétation grimpante du jardinet planté devant lui. Cet aménagement “dissimule” formidablement le mur dans son environnement ; une belle preuve d’intégration dans la ville.

Je descends la rue à vélo vers le quartier *Água Branca* où je croise un magnifique graffiti de l’artiste pauliste Eduardo Kobra. Il s’agit d’une œuvre artistique sur le mur d’enceinte du MIS (Musée de l’Image et du Son). “L’art urbain est au rendez-vous !” Silmara me rejoint devant l’entrée. Elle m’explique son “œuvre murale” qu’elle a conçu en 2018 dans la cour du bâtiment : un mur végétal. “Où est le mur ? Juste en face de toi ! Mais c’est une haie végétale ? Non, c’est un mur végétal. Incroyable !” Le mur s’oublie totalement dans l’espace exigu de la cour. Il s’agit en fait de poches en tissu, contenant la terre végétale, clouées sur des plaques de ciment soutenues par une structure métallique. Cachées derrière le tissu noir, ces plaques sont le support de ce “jardin vertical” (*jardim vertical*). “Bravo Silmara !”

Je boucle le “tour de la zone Ouest” en terminant l’étape au *SESC Pompéia*. Ce bâtiment est une nouvelle fois l’œuvre de Lina Bo Bardi en 1986. *SESC* signifie “*Serviço de Comércio Social*” (service du commerce social) soit un espace ouvert à tout le monde qui réunit diverses activités comme une “grande maison de quartier”. Dans une ville à “l’apartheid social” très marqué, les *SESC* attirent massivement les Paulistes, sans distinctions géographiques ou sociales. La base programmatique est toujours similaire : gymnase, piscine, théâtre, exposition, ateliers... Cependant,

les SESC développent chacun des spécificités programmatiques qui animent ainsi un réseau complet à l'échelle du "territoire mégapolitain". Cette "citadelle de la culture" qui peut accueillir 5 000 personnes par jour est tout de même ceinturée d'un grillage par rapport à la rue comme si c'était une "norme pauliste". Un jeune du SESC me dit :

"A Rio, les gens ne sont pas autant attachés aux SESC, les gens sont dans la rue ou à la plage, ils ne sont pas intéressés par ce type d'équipements... Les SESC sont typiquement Paulistes."

A 500 mètres, je découvre le stade du club de la *Sociedade Esportiva Palmeiras* : l'"*Allianz Parque*", qui ressemble de l'extérieur à un grand *shopping center*. Construit pour la coupe du monde de football 2014, c'est une arène polyvalente de 43 600 places pouvant accueillir des *shows*, des événements d'entreprise et bien évidemment des matchs. Je dépose le vélo à la station de métro *Palmeiras - Barra Funda* pour prendre le métro sur la ligne 3 (rouge) en direction du grand club rival dans la zone Est : le "*Sport Club Corinthians Paulista*". Drôle de situation lorsque les deux grands clubs rivaux de la capitale pauliste se retrouvent aux extrémités de la même ligne de métro. "Est-ce volontaire ? Peut-être avec le derby pauliste !"

Itaquera

Lieu : São Paulo, zone "Leste 1"

Date : 23 . 07 . 2020

Situation : 06 / 11

fictive



Photo : Paul Bustany

... ça tourne !



Photo : Google Earth



Le 23 juillet 2020 se joue le grand derby pauliste à 21h dans l' "Arena Corinthians" au cœur de la "zona Leste". Je pars de mon domicile en début de matinée pour découvrir la zone Est en chemin du stade. Je prends le métro en direction du terminus Est de la ligne rouge qui en sera mon "fil rouge" de la journée. Je contacte un ami brésilien entre deux barres de réseau dans le métro pour se rejoindre dans son quartier de la *Mooca* avant d'assister ensemble au derby pauliste.

J'arrive dans ce quartier de classe moyenne basse à proximité du *Centro* où Mozart m'attend à la sortie de la station de métro *Bresser - Mooca* avec son fidèle maillot vert de *Palmeiras*. Nous marchons ensemble dans les rues de son quartier où je ressens un étrange mélange (*mistura*) entre les maisons traditionnelles et les condominiums modernes. Les condominiums fermés sont arrivés en masse vers 2016 me dit-il en réponse à l'augmentation de la criminalité générale dans le pays à la suite de nombreux scandales de corruption politique envers le parti de l'époque : le Parti des Travailleurs (*Partido dos Trabalhadores*, dit le "PT") dirigé par Lula entre 2003 et 2011 (deux mandats) et Dilma Rousseff de 2011 à 2016 (destituée). Mozart m'orchestre : "*Guardinhas, guaritas, câmeras, muros gigantes...*" (Gardes, corps de garde, caméras, murs géants...) "Attention, nous sommes filmés !" De nombreuses caméras filment la rue sans actions comme une "ville fantôme" dans un western américain. "Où sont passés les acteurs ?" Il vrai que nous sommes en pleine pandémie mondiale, ma vision est sans doute troublée par le virus de la COVID-19.

Dans l'ouvrage "Ville de murs", Teresa Pires do Rio Caldeira analyse le secteur de la *Mooca* où elle explique :

“La *Moooca* est devenu une partie importante de São Paulo au tournant du siècle (20^{ème}), lorsqu’il est devenu l’un des centres de la première vague d’industrialisation de la ville. Bien que son paysage soit encore marqué par la présence d’installations industrielles, le quartier s’est désindustrialisé à partir des années 1950, lorsque de nouvelles industries ont commencé à s’installer dans d’autres municipalités de la région métropolitaine ou de la périphérie. Les ouvriers industriels qui se sont installés à la Moooca au tournant du siècle étaient des immigrants européens, principalement des Italiens, mais aussi des Espagnols, des Portugais et des Européens de l’est. La désindustrialisation du quartier a également coïncidé avec un déplacement des habitants qui se sont élevés socialement et se sont déplacés vers d’autres parties de la ville. [...] D’une part, de nombreuses grandes maisons anciennes ont été transformées en logements. En revanche, certains quartiers ont été ré-urbanisés du fait de la construction de la ligne de métro et subissent un processus d’anoblissement (gentrification). Cela se traduit par la construction d’appartements de luxe et l’installation d’un commerce plus sophistiqué destiné à la partie la plus riche de la population qui préfère ne pas déménager ou aux nouveaux résidents qui s’y installent également en provenance d’autres quartiers. Tous ces processus génèrent une hétérogénéité sociale et des tensions sociales jusque-là inconnues dans le quartier. Cette tension s’exprime clairement dans le discours du crime (*fala do crime*).” (p. 16)

Nous arrivons au musée de l’immigration de l’État de São Paulo où se trouve une ancienne locomotive utilisée par les migrants de l’époque pour venir de Santos à São Paulo. Des photos illustrent ces premières vagues d’immigration italienne vers la capitale pauliste à la fin du 19^{ème} siècle. La première phase fut celle la plus

intense, entre 1870 et 1930, où la “question raciale” a été un facteur important pour encourager l’immigration d’Européens au Brésil. L’esclavage aboli tardivement au Brésil en 1888, une nouvelle main-d’œuvre (*mão de obra*) arriva “en remplacement”. L’élite brésilienne ne voulant pas payer de salaire aux ex-esclaves noirs, elle a donc encouragé l’arrivée des Européens. “Les élites ont toujours voulu blanchir la population brésilienne”, me dit Mozart. Le mur est fondamentalement dans notre tête, séparant les origines respectives de chacun pour définir sa “case sociale”. L’espace fragmentaire est uniquement le reflet de nos pensées, expliquant nos actes.

Teresa Pires do Rio Caldeira revient sur cette période : “De 1890 à 1940 environ, l’espace urbain et la vie sociale à São Paulo ont été caractérisés par la concentration et l’hétérogénéité. [...] Avec l’avènement de l’industrialisation, la ville jadis calme tournée vers les services financiers et les affaires associés à l’exportation de café - l’activité économique dominante dans l’état de São Paulo jusqu’aux années 1930 - a été transformée en un espace urbain chaotique. Au tournant du siècle, la construction était intense : de nouvelles usines étaient construites l’une après l’autre, et des habitations devaient être construites rapidement pour abriter les vagues de travailleurs arrivant chaque année. Les fonctions n’étaient pas séparées dans l’espace, les usines étaient construites près des maisons, et le commerce et les services se confondaient avec les résidences. [...] Les nouveaux habitants de la ville qui arrivaient pour travailler dans des usines nouvellement construites étaient principalement des immigrants européens. Ils sont venus au Brésil encouragés par une politique visant à importer des travailleurs blancs qualifiés pour remplacer les anciens esclaves noirs

et *blanchir* la population brésilienne. En 1893, les personnes nées à l'étranger représentaient 55 % de la population de la ville, selon le recensement. C'était le pic de l'immigration étrangère, qui a diminué après 1900, lorsque le taux de croissance de la population a commencé à baisser. En 1920, les étrangers représentaient 36 % de la population." (Ville de murs, p. 213)

São Paulo est une "mosaïque cosmopolite" où certaines cultures s'acceptent entre elles et d'autres non, alors séparées par un mur. Le mur est peut-être une question culturelle au final ? La *Mooca* est un parfait exemple de la situation générale de São Paulo actuellement : des maisons précaires sans barrières à l'origine qui se ferment progressivement à la rue pour cause d'insécurité et de violence. Les personnes qui ont réussi professionnellement quittent leur maison pour rejoindre les condominiums fermés en "périphérie verte", moins dangereuse, à l'écart du centre. Un vrai problème de confiance s'établit entre les différentes classes sociales brésiennes. Ces maisons à l'abandon sont de véritables "mines d'or" pour les promoteurs paulistes qui se ruent dessus à l'idée d'une nouvelle opération immobilière rentable. La ville *se verticalise* et une certaine population aisée revient vers le centre au dépend d'un *rez-de-ville* qui s'appauvrit dans les interactions humaines.

Nous reprenons la ligne rouge de métro, véritable "fil rouge" de la journée, et rejoignons un autre ami en chemin qui travaille pour une multinationale française dans la grande distribution alimentaire. Avec son équipe, il recherche actuellement un terrain afin d'implanter un nouveau magasin dans la zone. Nous descendons du métro à *Estação Tatuapé* et nous dérivons à pied dans

les rues du quartier. *Tatuapé* est similaire à la *Mooca*, c'est-à-dire un quartier résidentiel de classe moyenne qui *se verticalise* également. "Phénomène récurrent : les petites maisons traditionnelles sont remplacées brutalement par des grands condominiums modernes. Ces nouvelles résidences grillagées ou murées se détachent de la rue. Loi du marché !" Je traverse l'une d'entre elles "coupée" par la rue *Tuiuti* en direction du parc *Piqueri* au bord de la rivière *Tietê*.

Un point de repère jaune nous guide au loin. La basilique de "*Nossa Senhora da Penha*" en hauteur domine la zone Est et "éclaire cette grosse masse grise". En effet, c'est la zone la moins verte de São Paulo où les parcs manquent cruellement. Cependant, à quelques pas se trouve le parc *Tietê* qui est une grande réserve écologique au bord de la rivière *Tietê*. Nous descendons de la "*Penha de França*" pour rejoindre la station de métro *Penha*. "J'essaye de m'échapper de la ligne rouge mais j'y reviens toujours !" L'ambiance est électrique dans le métro entre les supporters de *Corinthians* et ceux de *Palmeiras*, "ça chauffe !" Nous arrivons devant le stade du derby pauliste, "ça brûle !" Nous entrons dans le stade, "ça bouscule !" La partie commence, "ça joue !" *Corinthians* marque un but, "ça explose !" *Corinthians* gagne la partie 1-0, "je n'ai plus de voix !"

Nous sortons de l'arène construite aussi à l'occasion de la coupe du monde de football 2014 qui dispose d'une capacité de 48 000 places. Comme un "ovni ultra design arrivé tout droit de l'espace", la toiture du stade semble "en apesanteur" au-dessus des nombreuses favelas de la zone Est qui représente environ 1/4 de la population pauliste. Par sa situation géographique, le stade est à mes yeux un "grand rond-point automobile"

où se joue au milieu une partie de football. Un ballon est en jeu sur le gazon arrosé du rond-point de l'arène *Corinthians*." Comme la musique, le sport permet de "franchir le mur" au Brésil. Cette arène "défait" donc ces stéréotypes entre les classes sociales brésiliennes où chacun du même club porte le même maillot, entre et sort par la même porte du stade, chante les mêmes paroles... "Le mélange opère malgré tout !"

Nous rentrons vers le centre historique en prenant le métro à la sortie du stade. Une foule immesurable se rue vers la station : "la ruée vers le métro ! J'ai vu une foule immense que nul ne pouvait dénombrer !" C'est donc le trajet que fait quasi 5 millions de Paulistes pour aller travailler dans le centre ou dans la zone Ouest. Cependant, la ligne rouge de métro est "la seule artère" qui dessert cette zone où toutes "les veines de bus" affluent vers elle. Le métro est saturé, "ça bouche !" Malgré les *bouchons*, le métro permet de relier ces deux "zones sociales" si opposées et complémentaires finalement. Le métro "fait le pont" au-dessous de tous ces murs en surface de la ville.

República

Lieu : São Paulo, zone "Centro"

Date : 28 . 09 . 2020

Situation : 07 / 11

vécue

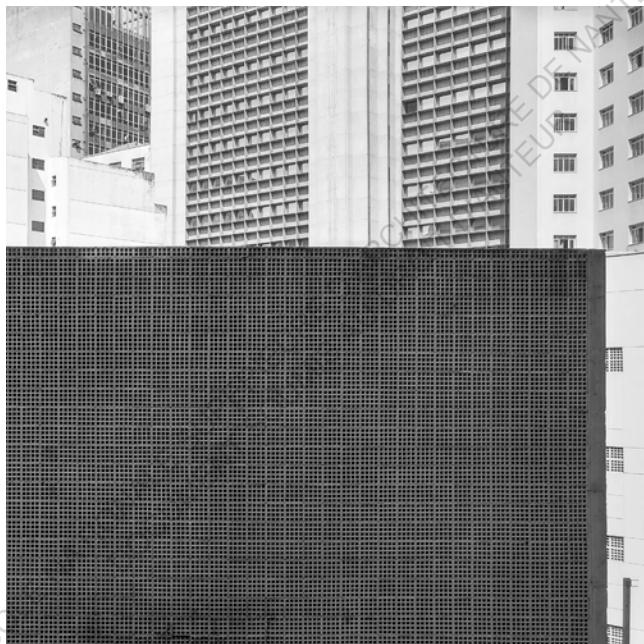


Photo : Hugo Dubois

... ça monte !

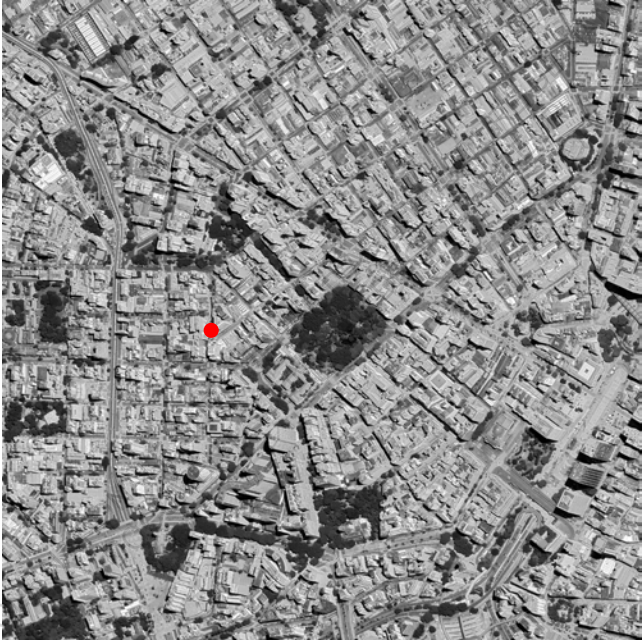


Photo : Google Earth



“Un pays de villas et de favelas ; les inégalités immenses qui existent entre les Brésiliens se reflètent dans la crise du logement. À São Paulo, la capitale économique, les loyers ont quasiment doublé entre 2008 et 2014. 11 % de ses 12 (nombre qui varie) millions d’habitants vivent dans des quartiers pauvres et 46 000 familles sont contraintes de squatter 206 bâtiments. Selon la municipalité, au moins 35 800 logements supplémentaires seraient nécessaires. [...] Une des solutions pour les plus pauvres : s’emparer des immeubles inoccupés.” (Brésil - Le vertige)

“Les classes populaires réclament le droit à la ville. Parmi elles, beaucoup d’individus travaillent dans le *Centro* (souvent des emplois de services pour les administrations et grandes entreprises) mais n’ont pas les moyens de vivre autour de ces zones d’activités économiques, espace aujourd’hui toujours réservés aux classes les plus aisées. Ainsi, ils s’installent en extrême périphérie de la ville, que ce soit dans des *favelas* ou dans les rares opérations de logements sociaux (parfois à plus de 60 km du *Centro*) et subissent plusieurs heures en transports en commun de leur domicile à leur travail. Depuis plusieurs années, ces travailleurs s’organisent et se regroupent dans des associations politiques et pacifistes qui occupent les tours abandonnés du centre. Ils font pression sur le gouvernement pour lancer la rénovation de celle-ci et pouvoir l’occuper de droit. Les *cortiços* sont des maisons subdivisées par leurs propriétaires pour en faire des logements destinés à des familles extrêmement pauvres. Les installations sanitaires sont communes, et les conditions d’hygiène souvent déplorables. Les propriétaires, eux-mêmes désœuvrés, font payer ces logements de fortune à des familles très pauvres qui voient ici le seul moyen d’habiter dans le

Centro, auprès de leur travail. Ce mode d'habitation n'est pas du tout encadré, leur nombre échappe aux autorités, ils ne sont pas répertoriés. *Favela* verticale ou marchands de sommeil, les *cortiços* sont l'image d'une ville habitée mais non entretenue.' (São Paulo : Enquêtes mégapolitaines, 2017, p. 101)

Dans les rues du *Centro*, je rencontre Émilie B. Guérette, réalisatrice Canadienne en escale quelques jours à São Paulo, qui me parle de cette "même situation alarmante" à Rio de Janeiro où elle a tourné un film documentaire lors des Jeux Olympiques 2016 : "L'autre Rio" (2017). Son synopsis est le suivant : "Rio de Janeiro, août 2016. Les Jeux Olympiques d'été battent leur plein. A quelques pas du stade Maracanã, mais bien loin de l'attention internationale, une communauté de déshérités s'invente un quotidien dans un immeuble désaffecté. Malgré la misère, la violence des gangs et la militarisation du quartier, les occupants survivent avec ingéniosité et résilience. Ignorée par les reportages sensationnalistes, leur parole digne et généreuse témoigne d'un monde de béton et de lumière, où la réalité d'aujourd'hui s'estompe derrière les aspirations pour demain."

"Concrètement, le *Centro* s'est progressivement vidé de ses habitants. Si certains immeubles sont aujourd'hui occupés par des administrations publiques, beaucoup initialement conçus pour du logement sont eux totalement vides d'usage légal. Leurs carreaux brisés ou leurs planchers nus donnent un visage désolé au *centro*. Aussi la ville est mixée par une sous-occupation du sol qui prend la forme de parking, composante omniprésente du *Centro*. Les propriétaires des immeubles vides ou parcelles sous-occupées préfèrent spéculer sur la valeur de leur bien plutôt que de leur

donner un nouvel usage, car étant donné le prix très élevé du foncier dans le *Centro*, aucune opération ne saurait être rentable. Or, jusqu'ici, il est très rare que l'état en vienne à exproprier. Cela fige toute négociation pour renouveler le champ du logement dans le *Centro*." (São Paulo : Enquêtes mégapolitaines, 2017, p. 106)

Valter Caldana, architecte et directeur de la faculté d'architecture à l'université *Mackenzie*, dit à propos du *Minhocão* (verre de terre en portugais), une autoroute surélevée de 3,5 kilomètres construite en 1970 dans le centre-ville : "C'est le rez-de-chaussée de la ville. Le problème ce n'est pas qu'est-ce qu'on fait la haut ; le problème, c'est l'existence du *Minhocão*. Le rez-de-chaussée, il est *malade* ! Il est vraiment malade ! On a perdu une parcelle très importante de la ville qui est symbolique de la richesse, etc. Si le *Minhocão* reste là, soit un très grand parc, ça ne changera rien au rez-de-chaussée de la ville ! L'*Avenida São João* que le *Minhocão* a détruit était pour la ville de São Paulo un peu près la même chose que l'Avenue des Champs-Élysées." Il conclue ainsi : "A São Paulo, il n'y a pas un centre à partir duquel tout est parti, il y a des centres qui s'étirent et se multiplient, c'est à en perdre ses repères !" (São Paulo : Enquêtes mégapolitaines, 2015)

Le *Centro* me fait penser à un paragraphe de Stefan Zweig dans "Le Brésil - terre d'avenir" (1941) : "Le muscle est peut-être un des éléments les plus nécessaires d'un organisme, mais il n'est généralement pas beau. Qu'on ne s'attende pas à trouver à São Paulo des impressions esthétiques, pittoresques ou sentimentales. Cette ville, toute tendue vers l'avenir, inquiète et impatiente, se soucie peu de son aspect présent, et encore moins de son passé."

“La mairie de São Paulo a mis en place en 2014 un plan de reprise pour le centre, le “*plano diretor estratégico do município*” (plan directeur stratégique municipal) de São Paulo. La fonction sociale de la propriété oblige les propriétaires à présenter un projet et à le livrer dans les 5 ans. Dans le cas d’un immeuble à l’abandon, le délai passe à seulement 2 ans. La fonction sociale de la propriété oblige les propriétaires à présenter un projet et à le livrer dans les 5 ans. Dans le cas d’un immeuble à l’abandon, le délai passe à seulement 2 ans. [...] Inspiré du système des ZAC en France, les PIU (Projets d’Intervention Urbaine) permettent de penser la rénovation à une grande échelle et non plus parcelle par parcelle comme on a l’habitude de voir à São Paulo. L’objectif est de proposer une certaine *mixité* et une *diversité* des usages là où auparavant la *sectorisation* était de mise.” (São Paulo : Enquêtes mégapolitaines, 2017, p. 117)

Hervé Théry me raconte “la malédiction du centre” à sa manière :

- Hervé : [...] dans les villes américaines en général du nord ou du sud, il y a toujours une espèce de malédiction du centre. Les gens riches fuient le centre donc on tendance à le laisser à des gens plus pauvres. Des fois, il y a un retour des riches au centre mais beaucoup moins qu’en Europe. En Europe, c’est toujours le centre qui est le plus valorisé. Dans les villes américaines, il est assez souvent abandonné ; les gens vont dans les banlieues vertes ou dans les *condomínios fechados*. Actuellement, les gens qui ont de l’argent, beaucoup d’argent, vont vers la *Cidade Jardim* qui est très chère et les gens de classe moyenne-supérieure vont vers le *Morumbi*.

- Moi : [...] Que pensez-vous des vides urbains à

São Paulo ? Je regardais une étude de Milton Santos (géographe brésilien) qui disait qu'il y avait plus de 45 % de vides dans les années 80 ?

- Hervé : C'est de moins en moins vrai parce que souvent ce sont des *réserves spéculatives* pour pouvoir justement les valoriser quand ça a pris de la valeur. Un des plus gros était *Barra Funda* (à proximité du *SESC Pompéia*), il y avait 400 hectares je crois et là c'est en train d'être entièrement remodelé.

- Moi : Il y a un décalage entre les politiques urbaines et les actions menées sur le terrain ?

- Hervé : Oui mais ça c'est partout ! La mairie n'a pas les moyens financiers ou humains de tout contrôler. Il y a pleins d'acteurs qui agissent en même temps : il y a les promoteurs, les industriels qui se décident un beau jour. *C'est un jeu d'acteurs assez compliqué !*

Dans ce "grand flou", le mur est moins présent que dans les quartiers en périphérie ou dans "l'anneau intermédiaire". Mis à part les immeubles de bureaux, les bâtiments "abandonnés à leur propre destin" restent ouverts à la rue. Je dérive dans ce vide, "occupé dans le noir", pour rejoindre mon bureau dans la rue *Bento Freitas* où je travaille actuellement avec ma nouvelle responsable de stage qu'on appelle "Malu". Un beau jour, Malu me demande si je veux l'accompagner afin de présenter le projet au client pour qui nous travaillons depuis ces dernières semaines. J'accepte volontiers, curieux de rencontrer cet homme si mystérieux à mes yeux qui a soit disant réussi à "gravir les échelons de la pyramide brésilienne".

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Morada dos Pássaros

Lieu : Aldeia da Serra

Date : 23 . 10 . 2020

Situation : 08 / 11

vécue



Photo : Hugo Dubois

... ça cache !



Photo : Google Earth



Le vendredi 23 octobre au matin, nous partons en voiture avec Malu pour rejoindre le lieu du projet à *Aldeia da Serra*, situé dans la montagne à 40 km au nord-ouest de la capitale pauliste. Nous empruntons la *Marginal Tietê* en passant devant les grands immeubles des condominiums d'*Alphaville* où la classe supérieure "se réfugie" qui a quitté le centre devenu trop dangereux à leurs yeux. Je regarde ces balcons qui semblent vides. "Mais qui habite donc là ? Ceux que tu ne vois jamais dans la rue !" Ceux cachés dans leur propriété avec la piscine et le jardin, dans les bars/restaurants très chics de la ville, dans les voitures teintées ou dans les hélicoptères paulistes qui survolent en continu la mégapole. São Paulo est la ville au monde avec la plus grande flotte d'hélicoptères privés et l'architecture reflète bien ce trophée où la majorité des immeubles paulistes supportent sa propre plateforme pour accueillir "les hélices de la classe supérieure" qui ne se montre jamais directement au grand public. "Elle nous survole !"

Teresa Pires do Rio Caldeira nous explique la raison de ces enclaves en périphérie pauliste : "Les enclaves fortifiées (*enclaves fortifacados*) qui sont devenues des villes contemporaines comme São Paulo illustrent l'émergence d'un nouveau standard d'organisation des différences sociales dans l'espace urbain. Les enclaves sont généralement situées dans les banlieues (*subúrbios*), où les classes moyennes s'isolent depuis longtemps dans de nombreuses parties du monde. Cependant, le nouveau modèle de ségrégation sépare les groupes sociaux d'une manière si explicite qu'il transforme la qualité de l'espace public. Les enclaves fortifiées sont des espaces privatisés, fermés et surveillés, destinés à la résidence, les loisirs, le travail et la consommation. Ils peuvent être centres commerciaux

(*shopping centers*), ensembles commerciaux et d'affaires (*conjuntos comerciais e empresariais*), ou condominiums résidentiels (*condomínios residenciais*).” (Ville de murs, p. 11)

L'absence de la classe supérieure “construit un mur” dans la société brésilienne afin d'éviter tout contact avec les classes inférieures. “Elle se confine elle-même !” *Alphaville* représente aujourd'hui ce phénomène urbain qui semble être similaire à celui des nombreuses communautés fermées (*gated communities*) éloignées du “centre” des grandes villes Nord-américaines. Paradoxalement, lorsque cette population aisée s'éloigne de celles plus précaires, ces dernières reviennent généralement vers elle par nécessité professionnelle à l'exemple des favelas qui se forment progressivement autour des “villes satellites”. Un phénomène qui fragmente le territoire et engendre un conflit socio-spatial conséquent qu'est celui que le Brésil traverse depuis quelques décennies. “Les pauvres ont besoin des riches et inversement si nous prenons le problème en surface. Ils sont donc indissociables ! Le mur est-il si nécessaire ? C'est un problème sans fin ! Véritable cercle vicieux, il me fatigue !” Je m'endors.

...

Nous quittons “le gris pauliste” pour rejoindre le vert de la *Serra* que nous pénétrons où la végétation semble si heureuse. Mais “comme inévitable”, nous nous arrêtons face à un mur : “Passeport s'il-vous-plaît ! Nous sommes les amis architectes de *Mr. le client* pour qui nous faisons un projet” répond Malu au garde de sécurité, dont voici un bel exemple de cette “informalité brésilienne” où le professionnel et le personnel se mélangent harmonieusement. On appelle cela le

“traitement familial” des relations sociales au Brésil. Le garde voit que je suis français, nous rentrons sans-soucis. “A croire que j’ai choisi les 3 bonnes couleurs (bleu, blanc, rouge) pour y entrer !” La nationalité française est “puissante” et le passeport en main me permet de franchir les murs sans problème. D’autres nationalités n’ont pas cette chance. C’est quand même incroyable comment nos origines “déterminent” notre destin. “Nous vivons dans un monde si fou !” Nous rentrons dans la résidence calme et silencieuse.

Aujourd’hui, Malu me laisse une certaine autonomie pour présenter le projet que j’ai désormais “adopté”. Le client arrive, nous échangeons avec les différents artisans sur l’exécution du mur voisin à venir qui se veut la première opération d’un projet plus complexe. Il s’agit de la réformation (*reforma*) d’une grande maison individuelle de style éclectique datant des années 90. Nous gardons la structure existante de la maison avec la piscine pour “réformer tout le reste”. Un projet de luxe, “sans limite budgétaire”, dont le client est un ami à Malu qui a fait fortune à São Paulo dans l’impression graphique de sécurité (sceaux de cire et timbres). N’appréciant guère son voisin, il souhaite “se cacher” visuellement de lui. Nous proposons alors deux options dont la suivante est retenue : des cadres en acier Corten seront le support à leur base des bacs plantés qui accueilleront la végétation grimpante le long des câbles prévus à cet effet dans ces cadres. A l’image du mur végétal de Silmara, nous essayons de “camoufler” ce mur dans la généreuse végétation du lieu. L’idée séduit le client. “C’est parti !”

En repartant, je questionne Malu sur ces lieux si “déconnectés du peuple” : “Pourquoi ces barbelés en haut du mur ? Pour se protéger des voleurs et des

bandits ! Même ici, loin de la ville ? Et oui même ici ! Mais pourquoi volent-ils ?” J’ai maintenant compris qu’il s’agit d’une “tradition” conservée depuis des siècles : “on ne se mélange pas entre les classes sociales, sauf au carnaval !” Le seul moment dans l’année où la tenue n’a aucune importance bien qu’être prête à défiler dans la rue. “L’architecture est un métier pour les élites au Brésil”, me conclue-t-elle.

...

Au retour en voiture, je longe la rivière *Tietê* et je m’arrête voir un ami qui habite dans un condominium fermé à *Osasco*, une “ville satellite” au nord-ouest pauliste à 25 km du centre historique, dans la résidence nommée “*Vida Nova Osasco*”. *Osasco* est parsemé d’enclaves résidentielles fortifiées de ce type. Mais qui vient vivre ici ?

“Ils attirent ceux qui craignent l’hétérogénéité sociale des quartiers urbains plus anciens et préfèrent les abandonner aux pauvres, aux marginaux (*marginais*), aux sans-abri (*sem-teto*).” (Teresa Pires do Rio Caldeira, *Ville de murs*, 2000)

Je me présente à l’entrée comme l’ami de *Mr. B* qui vérifie donc sa présence dans la résidence. Le garde de sécurité appelle donc mon ami pour en avoir la confirmation. “Je rentre enfin !” Il y a un sas à passer que forment 2 grilles. Après cette “cage métallique”, je suis libre pour rejoindre l’appartement de mon ami dans l’une des 18 tours de la résidence. Chaque tour ayant 12 étages, ça fait du monde de logé “derrière les barreaux”, soit environ 2 600 personnes, prenant en compte une moyenne de 3 personnes par appartement (58 m² avec deux chambres). Et bien évidemment,

dans la mégapole de la voiture, une ou deux places de parking par propriété. Au rez-de-chaussée, il y a aussi des espaces communs propres à la résidence comme une salle de fêtes, un barbecue (*churrasqueira*) et un terrain de sports.

Voisine à cette résidence, un autre condominium fermé de 10 tours est séparé par un mur sans aucune porte. Ce sont réellement des “bulles étanches” à l’extérieur comme à l’intérieur d’elle-même. Voisine également, une “mini-favela” est “coincée” entre des usines, des condominiums et une autoroute. Autant dire que la favela est prise au piège, “en sandwich”, sans possibilité d’extension. Un mini fragment de la grande mosaïque pauliste. Mon ami va quitter cette résidence et déménager ailleurs car selon lui, il y a trop de “règles stupides” à respecter comme l’interdiction de promener son chien ou d’accueillir un technicien téléphonique le dimanche.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Brasilândia

Lieu : São Paulo, zone "Noroeste"

Date : 18 . 11 . 2020

Situation : 09 / 11

fictive



Photo : « Boa Mistura » (Bon Mélange)

... ça bouge !



Photo : Google Earth



“Jeu de jambe” pour être au pied du *pico* (pic) où un ami brésilien m’attend. Je lutte contre le temps et l’espace désespérément comme chacun de nous. Le pic est devant nous. La plus haute montagne de São Paulo, à 1 135 mètres d’altitude, située sur la Serra da Cantareira. Jaraguá signifie “Seigneur de la vallée” en Tupi (groupe ethnique amérindien du Brésil et du Paraguay).

Nous commençons tout juste à marcher et remarquons un groupe amérindien derrière un grillage. Il s’agit d’une “réserve indienne” comme le nomment les Brésiliens. L’indien, originaire d’ici, se retrouve enfermé derrière un grillage. “Il est parqué comme un animal dans un zoo ! Est-ce bien réel ou moi qui hallucine avec la chaleur étourdissante ?” Jean Cocteau disait : “Puisque ces mystères me dépassent, feignons d’en être l’organisateur.” Je suis révolté face à ce dispositif et je demande des explications à mon ami sans aucune que j’accepte. “Le système est ainsi et nous devons l’accepter ?” Nous le fuyons rapidement pour démarrer l’ascension du “Seigneur de la vallée” et *flash-back* lorsque la marche me fait imaginer la situation des siècles en arrière, à l’heure des premiers colons, quand ce lieu devait être si verdoyant : “un plateau subtropical où coulaient deux belles rivières, l’eau de la Serra do Mar, comme une véritable roda entre deux rivières encerclées par les collines.” Je pense à “Rouge Brésil” (2001), un roman de Jean-Christophe Rufin que j’ai lu récemment.

“Ça monte dur, sous un soleil de plomb ! On va y arriver, gravir ce pic !” Il faut boire de l’eau et se couvrir du soleil malgré la chaleur. Les montagnes sont belles à l’horizon. J’oublie la ville dans mon dos, elle n’existe plus. “Je suis ailleurs !” Nous arrivons quasiment à

l'antenne-relais radiophonique, le "trophée final", mais avant ça, nous achetons chacun une noix de coco pour en boire son eau. "Le sommet est là, nous y sommes !" Une vue panoramique sensationnelle. Avec le recul nécessaire, j'analyse maintenant la mégapole dans son ensemble à 375 mètres au-dessus du plateau central. Je perçois enfin cette mosaïque fragmentaire sans son nuage gris qui la couronne si souvent. La montagne fait ici "le mur à la ville" qui définit ses propres limites. Elle pourrait continuer à s'étendre dans le paysage sans la *Serra do Mar*.

Paulo Mendes da Rocha conclue la marche : "On ne devrait plus construire à São Paulo, la ville est déjà trop grande."

...

Situé à l'extrême nord de la ville de São Paulo, *Brasilândia* est le 7^{ème} arrondissement le plus peuplé parmi les 96 de la capitale. Il comptait 264 918 habitants en 2020. Je me perds dans les rues de la *favela Brasilândia* où la pente est raide au pied de la *Serra do Mar* et les rues sont étroites et sinueuses. Un vrai "labyrinthe" comme le décrit Paola Berenstein Jacques à propos d'une *favela carioca* dans "*Estética da Ginga: A Arquitetura das Favelas através da Obra de Hélio Oiticica*" (2001). Hélio Oiticica, né à Rio de Janeiro en 1937 et mort en 1980, est un artiste plasticien et théoricien brésilien, à la fois sculpteur, peintre, performeur, cinéaste et écrivain. Son livre parle des *favelas* comme des rhizomes et des labyrinthes où l'on danse la "*ginga*" qui est le mouvement de base de la capoeira.

Paola Berenstein Jacques décrit son expérience

vécue au sein d'une *favela carioca* (de Rio de Janeiro) où elle nous raconte : "Le véritable point de départ coïncide précisément avec le début de mes études en architecture et urbanisme à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (FAU-UFRJ). Pour m'y rendre, je passais tous les jours dans une partie de la *favela de Maré* [...] L'expérience de traverser cette petite *favela* pour aller et venir du bâtiment moderne de la FAU, [...] a été fondamentale pour moi. [...] l'enseignement de l'école reposait encore sur les préceptes modernes d'une architecture et principalement d'un urbanisme extrêmement rationnels. La *favela* d'à côté était exactement le contraire de tout ce que nous apprenions à l'école, [...] une confrontation quotidienne entre la rationalité rigide de la haute architecture (savante) apprise à la faculté et la spontanéité originelle de l'auto-construction populaire. [...] Dans mon cas, cet autre type d'espace, cet espace "autre" (*espaço "outro"*), construit et habité par l'autre (le non-architecte), me fascinait bien plus que l'espace sans surprise que mes professeurs présentaient avec admiration. Évidemment, c'était une fascination qui, comme toujours, combinait attirance et peur par rapport à l'inconnu, le différent, l'autre. Je me sentais complètement étranger dans cet espace même en étant juste à côté ; les *favelas* étaient pour moi si loin et en même temps si proches." (*Estética da Ginga*, p. 10)

"Le fil conducteur du texte est l'approche esthétique, la structure qui relie les *favelas* à l'œuvre de l'artiste Hélio Oiticica. Notre hypothèse principale est que les *favelas* ont une esthétique qui leur est propre. Pour le démontrer, nous utiliserons des figures conceptuelles - le Fragment (*Fragmento*), le Labyrinthe (*Labirinto*) et le Rhizome (*Rizoma*) - et nous nous baserons sur le travail d'Oiticica et sur les rapports et écrits sur ses

expériences dans la colline de *Mangueira*. C'est cette esthétique des *favelas* - cette esthétique à travers Oiticica - que nous appelons l'esthétique de la *ginga*." (p. 11)

"Dans les discours sur les *favelas*, la figure du labyrinthe apparaît constamment, surtout lorsqu'il s'agit de faire l'expérience d'en pénétrer une et d'en parcourir les subtilités. On n'est plus à l'échelle de l'abri, mais à l'échelle de l'ensemble des abris, sur l'espace laissé entre les baraques (*barracos*), qui forme les ruelles (*ruelas ou vielas*) et les allées (*becos*) des *favelas*. C'est un espace effectivement labyrinthique, tel est l'enchevêtrement des chemins internes, et, même s'il n'y a pas de signes, de plaques signalétiques ou de chiffres, tout étranger s'y perd facilement. Mais, vu de loin ou de l'extérieur, le labyrinthe n'est pas perçu comme tel ; la personne y entre. Peut-être peut-on dire que ceux qui ne se sont jamais perdus dans le labyrinthe des bidonvilles ne savent pas ce que cela signifie d'être là. Pour ne pas se perdre, il faut soit un guide soit une carte." (p. 65)

"C'est la différence entre la *favela* et le labyrinthe mythique de Knossos (site archéologique en Crète de l'âge du bronze) : la *favela* n'a pas de plan, elle n'est pas construite à partir d'un projet. [...] Le labyrinthe de la favela est beaucoup plus complexe ; contrairement à Dédale (architecte de la mythologie Grecque) ce n'est pas fixé, fini : c'est toujours en train de se faire. Et le labyrinthe devient un tissu malléable, qui suit le mouvement des corps. [...] il n'y a pas de signature d'architecte et aucun plan définitif ne peut être établi. Il n'y a que des cartes instantanées. Pour travailler sur les *favelas*, il faut utiliser des photographies aériennes, qui doivent toujours être renouvelées. C'est d'en haut

que l'on peut voir la situation générale à un moment donné." (p. 65)

"Le labyrinthe-*favela* (*labyrinth-favela*) ne peut pas être capturé d'un seul coup d'œil et lorsque vous êtes à l'intérieur, lorsque vous êtes perdu. Chaque ruelle qui apparaît peut être une impasse, mais lorsqu'il s'agit d'un bidonville de colline, d'un bidonville pyramidal, il est plus facile d'en sortir que d'entrer, une fois que, pour sortir, il faut toujours descendre et, en descendant, les sorties sont plus évidentes. Il faut donc suivre les limites avec la ville formelle ; c'est en entrant dans la ville projetée que l'on sort de la *favela*. Monter est beaucoup plus difficile." (p. 66)

"L'expérience de monter ou de descendre une *favela* prend une perception spatiale unique. En traversant les premières *quebradas* (cassures), vous découvrez un rythme de marche différent, imposé par le propre chemin des ruelles. C'est ce qu'ils appellent *ginga*." (p. 66)

Les murs dessinent ce labyrinthe de fragments où l'on se perd en chemin. Les gens me regardent étonnamment joyeux, je les regarde avec un sourire en retour. "Il y a une folie de vivre !" Enfin un endroit où je vois la rue vivre et habiter par des hommes et non par des voitures. Perdu au milieu de ces ruelles, sans issues parfois, mon cœur "tremble et se réchauffe". En descendant ces ruelles pour rejoindre la ville formelle en bas, je croise des jeunes *favelados* peindre un mur en bleu avec quelques fragments blancs. "Que faites-vous ?" Ils me disent de me placer exactement à un point précis, indiqué au sol, pour comprendre l'œuvre murale qui est une anamorphose. Je lis "BELEZA" (BEAUTÉ) sur les murs de *Brasilândia*. Une œuvre

artistique remarquable qui révèle la beauté de cette communauté.

“Mais qui gère ça ?” Un jeune garçon me répond “*Boa Mistura*” (bon mélange). Un collectif d’art urbain participatif né à Madrid en 2001, composé de quatre Espagnols qui utilisent le mur comme support artistique. Il s’agit d’une œuvre murale qui bouge en fonction de notre parcours, parmi d’autres fragments créatifs et colorés déjà présents dans la favela, dont “*AMOR*” (AMOUR) en jaune, “*FIRMEZA*” (FERMETÉ) en turquoise, “*DOÇURA*” (DOUCEUR) en rose fuchsia. Le mot, toujours en blanc, provoque une réelle émotion spontanée. Le mur devient alors une animation visuelle qui nous enchante dans la dérive. “On l’oublie presque !”

Je sors enfin du labyrinthe de *Brasilândia* pour rejoindre à pied le quartier de *Santana*, “direction Sud-Est !”

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCES

Santana

Lieu : São Paulo, zone "Nordeste"

Date : 21 . 11 . 2020

Situation : 10 / 11

vécue



Photo : Google Earth

... ça dérive !



Photo : Google Earth



A pied, je traverse le quartier d'affaires de Santana, de grandes tours empiriques en verre, symbole de richesse et de puissance, à l'image de l'"*Edifício K1*" au bout de l'avenue principale *Cruzeiro do Sul* où passe la ligne 1 de métro. Une partie de la ligne est aérienne pour "dégager" le rez-de-ville comme le *Minhocão* pour les voitures. Le métro passe au-dessus de ma tête, les vélos et voitures sur mes côtés, je suis encerclé par les transports. Face à moi : un graffiti sur un pilier qui soutient le tablier du pont. C'est un des 33 piliers qui composent le "*Museu Aberto de Arte Urbana*" (MAAU). Le musée ouvert d'art urbain est composé d'œuvres de graffitis d'artistes de la scène en particulier sur les pilastres du tronçon surélevé de la 1^{ère} ligne bleue. L'entrée est gratuite, sans barreaux ni portes ou quoi que ce soit. Ces piliers mesurent environ 4 mètres de haut chacune. Le mur peut donc dériver de fonction et devenir un support à quelque chose d'autre. Artistique comme l'art urbain par exemple. Je longe à pied ces graffitis, un joli "slalom de couleurs" dans le gris pauliste. Il est vrai que j'insiste sur cette couleur grise en l'associant à São Paulo car elle est significative. Le gris au sens propre du terme à travers ses routes et ses immeubles ainsi que son nuage de pollution et au sens figuré à travers l'argent qui y circule.

Le dernier soir, je m'aventure en voiture dans le quartier pour rejoindre des amis brésiliens dans un bar. A l'arrière du chauffeur, j'observe la ville qui défile sans fin sous mes yeux à travers la fenêtre que je ne peux pas baisser pour cause de vol à main armé (*assalto armado*). De nuit, São Paulo est un "univers de mille lumières étoilées". Santana est un quartier de classe moyenne-basse où la rue vit comme une place publique, "au-delà du mur". La musique passe au-delà des murs, au travers des barreaux. Je danse alors dans

la rue qui se transforme en fête publique générale au rythme du funk brésilien (*baile funk*).

La *Funk* est le dernier courant musical au Brésil qui fait ravage chez les jeunes en soirée dans les rues. Le *funk carioca* naît dans les *favelas* de Rio à la fin des années 70 de la volonté de ses habitants d'exister musicalement et politiquement, loin des courants musicaux traditionnels. Tout commence par des soirées en plein air (*bailes*), organisées dans les *favelas* de Rio, où le plus important consiste à danser frénétiquement, assourdis par des *sound systems* poussés au maximum. Les DJ y mixent alors du *funk* américain, et les MC y déversent les vérités des conditions de vie d'un ghetto pauvre à majorité noire. Loin de la *Bossa Nova* et de la MPB (*Música Popular Brasileira*), représentatives des classes plus aisées, le *funk carioca*, véritable appellation brésilienne, donne à entendre, parfois violemment, les revendications d'une population privée d'expression et de reconnaissance sociale. Apologie de la violence et des cartels de la drogue, machisme et vulgarité sont les ingrédients du *funk Proibidão* qui s'impose peu à peu dans les années 90, après un *funk* plus romantique. Cette musique, hyper-sexualisée, circule essentiellement lors des *bailes funk* du weekend, comme un dialogue entre gangs adverses. Aujourd'hui, il existe différents types de *funk* au sein même du Brésil en fonction des régions où l'on se trouve.

Le mur commence à s'ouvrir et à tomber entre les classes sociales brésiliennes par l'art (urbain), la musique ou le sport. A la fin de mon parcours, j'ai comme l'impression que le mur peut changer de nature. Il s'ouvre à d'autres fonctions et devient même un "pont" entre certaines personnes prêtes à l'accepter.

Jabaquara

Lieu : São Paulo, zone "Centro Sul"

Date : 25 . 11 . 2020

Situation : 11 / 11

fictive



Photo : Google Earth

... ça s'ouvre quand ?

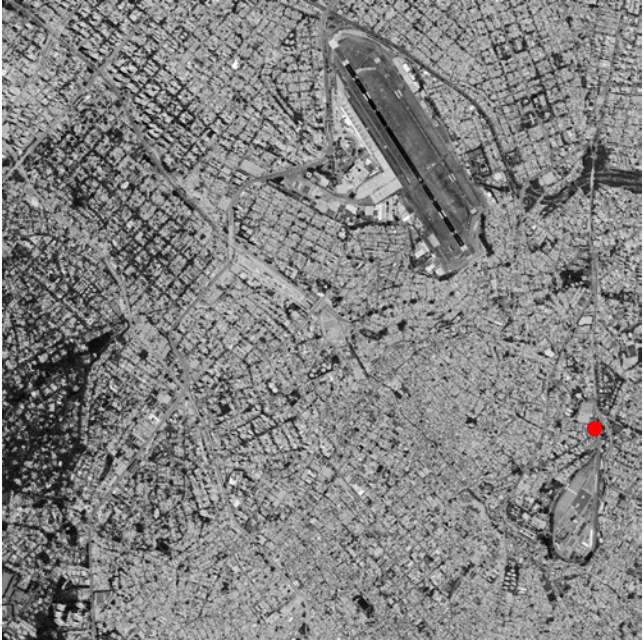


Photo : Google Earth



Le lendemain matin, je prends une dernière fois le métro pour rejoindre l'aéroport dans la "zona Sul", l'aéroport international de Congonhas. Je me dirige vers la station Santana sur la ligne 1. Je "descends plein Sud" dans la mégapole jusqu'au terminus *Jabaquara*. Terminus qui se prolonge par la gare routière d'où partent et arrivent les bus en direction du littoral pauliste, à 1h30 de route, Santos étant le grand port historique du café.

Je sors de la station de métro, une grande fourmilière, batterie faible sur mon téléphone, il faut que fasse vite pour être à l'heure prévue du vol. Je m'aventure alors à pied. Je commence à marcher minutes dans ces rues inconnues à mes yeux. Batterie à 0, comment faire pour se diriger dans une mégapole sans être connecté ? Une vraie question aujourd'hui à l'ère du numérique tant nous sommes hyper dépendants du téléphone quand se déplacer est devenu aussi banal que dormir la nuit. Nous sommes très souvent en déplacement et nous pouvons remercier les satellites. Je me dirige alors sans eux à l'instinct en direction des avions qui décollent ou atterrissent à l'aéroport de *Congonhas*.

Je rentre dans un "couloir sombre". Il bloque mon horizon et je ne vois plus les avions dans le ciel. Je me perds dans cet endroit étrange lorsque je croise une des rares personnes à pied, il s'agit d'un garde de sécurité sorti de sa cabine. "Où sommes-nous ? *Vila Mascote*. A combien de temps de l'aéroport à pied ? 50 minutes/1 heure en fonction de votre rythme. Merci." L'avion décolle dans 2 heures, je fonce au travers les grands condominiums qui me font "barrière" et me ralentissent dans la course "contre la montre". Les aiguilles tournent, les turbines aussi et des avions décollent. Je vise le Nord en me mémorisant le chemin pris auparavant. L'avantage de ce quartier est qu'il est

basé sur un plan rectiligne, plus facile à « dompter ». Je me rappelle d'une expression d'Hervé Théry : « Il faut dompter la bête ! » La bête en parlant de la capitale pauliste. J'essaye de la dompter mais ce n'est « pas si simple », même après 8 mois en immersion. Je réalise alors que je ne connais qu'une infime partie de cette « bête monstrueuse ».

« Certains points de repère sont des objets éloignés, dont la nature est d'être vus sous de nombreux angles et à des distances variées, dépassant le sommet des éléments plus petits, et servant de points de référence radiale. Ils peuvent être situés à l'intérieur de la ville ou à une distance telle que, dans la pratique, ils symbolisent une direction constante. C'est le cas des tours isolées, des dômes dorés, des grandes collines. Même un point mobile, comme le soleil, dont le mouvement est suffisamment lent et régulier, peut servir de point de repère. » (L'image de la Cité, p. 56) Malheureusement, lorsque nous sommes dans un « point de repère », une masse qui s'élève au-dessus des autres, nous perdons tout repère. Ces tours isolées mais « groupées » nous empêchent de voir au loin et donc de se repérer à l'aide du soleil qui peut aussi être caché derrière le nuage gris pauliste (de pollution). J'avance, j'avance sans repère, je m'arrête en plein élan. Je regarde ma montre.

...

J'arrive devant un mur vert. Où suis-je ? L'aéroport ? Ni tour de contrôle, ni avion en vue. Le mur est interminable. Comment le franchir ? En le contournant ? Mais contourner quoi ? Je vois une canopée dépasser au-dessus du mur. Où est donc l'entrée de ce parc ? Où est-elle cachée ? Je suis perdu et je perds sûrement mon avion. Je décide de m'arrêter dans un petit restaurant, nommé familièrement « PF » au Brésil qui veut dire «

Prato Feito » (plat fait), où l'on peut choisir entre deux ou trois plats du jour. Je charge mon téléphone pour « réserver » une voiture sur Uber (application très utile à São Paulo) et rejoindre au plus vite l'aéroport. Je longe donc ce mur vert en voiture.

Ce mur est donc l'enceinte d'une zone résidentielle fermée et réservé qu'à une riche minorité. Chácara Flora est un « noble condominium » situé dans le quartier Jardim dos Estados de la zone Sud. Une réelle « bulle étanche » où se rassemblent les villas de luxe paulistes. « Le grand luxe pauliste ! » Le chauffeur m'explique : « Chácara Flora est un quartier de riches, il a donc besoin de murs pour se protéger. » Certains architectes travaillent au sujet de « l'esthétique du mur » pour le rendre moins « vulgaire » et plus agréable dans la ville en le végétalisant, à l'image de celui au MIS. C'est une « mode » comme si le mur, normalisé aujourd'hui, devait être beau afin de plaire aux passants dans la rue. De la rue « Visconde de Porto Seguro », je longe en voiture ce long mur vert surmonté d'un fil de fer barbelé et de fils électriques. En général, les quartiers dont le nom comporte « Jardim » sont des quartiers riches très fermés et bien végétalisés. J'aperçois quelques beaux arbres dépassés du rempart. A n'en croire que la végétation à un prix : « elle est un luxe à São Paulo ! » Depuis la rue, aucune vue n'est possible pour voir cette résidence où le mur forme une boucle. « La boucle est bouclée ! »

Arrivé à Vila Congonhas, je cours au travers des multiples portes de l'aéroport. J'arrive devant la porte, fermée, je suis face au mur une nouvelle fois. Trop tard, il va partir. Un avion perdu, mais la vie continue. J'appelle Silmara en lui expliquant ma situation délicate. Elle quitte tout juste sa « demeure seigneuriale » à Morumbi pour rejoindre São Vicente, à 75 km en voiture, où elle a un appartement. Elle me propose de

la rejoindre en attendant le prochain vol pour la France. J'accepte volontiers, ça sera l'occasion de voir le littoral pauliste et ses plages environnantes. Rendez-vous à la station terminus de métro *Jabaquara*.

...

Je perce la “*zona Sul*” dans son entière épaisseur où la ville s'éloigne loin de son centre pour but d'atteindre la mer un jour mais heureusement, la *Serra do Mar* “stoppe son élan”. La route tranche la périphérie comme à mon arrivée en bus dans la zone Est. Elle délimite et divise brutalement le territoire, parsemé arbitrairement de passerelles piétonnes si précieuses pour les riverains. Mais, les habitants étaient-ils là avant la route ou l'inverse ? Car la population pauvre s'installe généralement en bord de route pour faciliter l'accès au travail et rejoindre les zones plus riches vers le centre. Certains commerces voient le jour, à l'image des ateliers pour la réparation de pneus (*borracharia*), garagistes (*mecânico*), ferrailleurs (*ferro-velho*) soudeurs (*soldador*), etc. Tout ce qui touche à l'automobile est rentable dans la mégapole de la voiture. “Quand est-ce que la ville termine ? Interminable, elle me fascine toujours !”

Le gris de São Paulo s'oublie dans le vert de la *Serra do Mar*. Dans mes souvenirs, aucun panneau n'indique “la fin” de São Paulo ; le panneau est vert. Un vert intense et pur de la forêt Atlantique. Nous dépassons le panneau. Un contraste saisissant dont seul le Brésil en a le secret. L'“autoroute des immigrants” démarre. Nous traversons les grands lacs, réservoirs en eau potable de São Paulo, entre les collines de la *Serra*, véritable “zone tampon” qui sépare les deux entités : la capitale et le littoral pauliste. J'aperçois la mer au loin.

Le vert de la forêt Atlantique se joint au bleu de l'océan Atlantique. Mais nous rejoignons déjà le gris de la ville, São Vicente.

Dans les années 70, São Vicente est une ville très fréquentée par la haute société pauliste. Le condominium "*Edifício Itaguade*" date des années 70 et se situe à côté de la plage des millionnaires (*praia dos milionários*). Une plage où quelques embarcations vedettes flottent sur la mer calme et plate, peu profonde, dans la baie de São Vicente. A ses débuts, le condominium était ouvert sur la rue avec un jardinet devant l'entrée, sans murs, et est apparue une clôture à barreaudage. Les condominiums se ferment à la rue dans les années 80 et 90 lorsque le Brésil sort de la dictature militaire en 1985 où une grande crise de confiance frappe le peuple brésilien : fort chômage, insécurité croissante, les écarts se creusent entre les riches et les pauvres.

"Quand l'inégalité s'accroît, les gens sont moins bienveillants avec leurs semblables, il y a moins de réciprocité dans leurs relations ; ils doivent se débrouiller seuls pour obtenir ce qu'ils peuvent et, inévitablement, la confiance est en berne. [...] l'attitude des Américains concernant la criminalité et la violence, leur admiration pour l'individualisme acharné et l'importance qu'ils attachent à la possibilité de se couper de tout contact avec les autres - c'est-à-dire une certaine défiance." (Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous, p. 103 et 106)

Cette perte de confiance se traduit par les murs au Brésil et chacune de ses villes est concernée par ce phénomène socio-spatial. Depuis 2016, un "mur transparent" (*muro transparente*) en verre a remplacé

les barreaux de l'époque. La "dernière mode" au Brésil pour donner un style luxueux et élégant à la résidence. Le verre, matériau noble très cher, symbolise la richesse du propriétaire immobilier (*proprietário ou dono do imóvel*). Les résidents du condominium "payent chaque centime" (*pagar cada centavo*) de cette dernière folie murale. Cependant, le verre permet de garder la transparence visuelle et de laisser passer la lumière naturelle. "Un mal pour un bien" lorsque la majorité des rues se retrouve dans l'ombre des murs. Après le mur végétal, "éco-durable" pour se faire bonne conscience, on assiste à l'émergence du verre. Le mur s'oublie à petits pas au service du bien-être de la rue.

En début d'après-midi, je pars à la plage "piquer une tête" pour me rafraîchir les idées et me rappeler une dernière fois les plages brésiliennes si accueillantes et chaleureuses. A 2 minutes à pied, j'arrive à la "*praia do Itararé*", une grande plage dans la baie de Santos qui vit comme une véritable "place publique" où chacun y trouve son compte : courir, jouer au ballon, se baigner, boire et manger, faire une sieste, écouter et jouer de la musique, chanter... Tout est permis ici, même de jouer la capoeira. Après ma baignade, je rejoins une *roda* de capoeira où nous discutons à la fin de la pratique sur les quelques transats encore disponibles des commerces ambulants. Aucun mur à l'horizon sur le sable dur de la plage sinon un grand oiseau rouge (œuvre artistique) que je perçois sur un "nid de grosses pierres" que représente la digue à la frontière entre São Vicente et Santos. Il s'agit de l'"*emissário submarino*" (évacuation sous-marine) qui n'est qu'autre que la grosse bouche d'égout des canalisations de la ville. Cette bouche invisible envoie "toute notre merde" dans l'océan qui revient à nous avec les vagues et les marées. "Top !"

En début de soirée, je quitte mes nouveaux amis de la plage en direction du condominium mais en chemin, je m'aperçois que j'ai oublié les clés et arrivé au pied du mur d'enceinte, Silmara ne répond ni à l'interphone ni au téléphone. "Comment faire pour entrer dans la résidence sans les clés et l'accord de Silmara ?" A l'entrée, c'est un garde différent d'hier que j'essaie de convaincre mais rien à faire : "Bonjour, je suis un ami français (en défendant mon accent étranger) architecte (en rassurant ma situation) de Silmara Grivol (en certifiant mon identité). Nous sommes arrivés hier et j'ai oublié les clés" (en expliquant la raison de mon dérangement). D'un regard suspect, il me refuse l'entrée : "Désolé, je dois attendre la confirmation de Silmara pour vous laisser passer sinon je prends des risques." Les règles sont les règles et je les respecte (pour le moment). Silmara absente des lieux, il m'est donc impossible d'entrer dans la résidence et un rêve se réalise enfin à la tombée de la nuit : "faire le mur" au sens figuré du terme : l'enjamber. Les panneaux en verre à hauteur d'homme me facilitent "la tâche". Je fais attention aux rares caméras visant la rue : "RAS, j'y vais !" En quelques secondes, je suis derrière ce mur où je rejoins rapidement l'ascenseur. "Quelle adrénaline sans réelle raison d'être !" Le mur au Brésil apparaît si solide, si confiant et sûr de lui, qu'il intimide plus d'un à vouloir le franchir illégalement. Mais le mur est si souvent "obsolète" dans la ville.

...

Nous quittons São Vicente en voiture pour rejoindre Guarujá. Nous longeons la plage de Santos sur notre droite et les différents condominiums "à la chaîne", disposés en série, sur notre gauche. Cet alignement remarquable construit un mur à mes yeux. Un mur entre

la montagne de la *Serra do Mar* et l'océan Atlantique. São Vicente et Santos me font penser à Rio de Janeiro dans leur morphologie urbaine où elles se faufilent entre les collines de la mer. La ville se fragmente dans ses interstices et une "longue brochette" de condominiums résidentiels forme un voile blanc de béton face à la mer. Les condominiums forment ce voile opaque devant la montagne au pied de la mer. Un voile fissuré par endroit où certaines rues donnent accès à la plage et des fentes étroites apparaissent. Nous défilons devant ce voile en faïence (*azulejos*), matériau populaire du littoral qui facilite l'entretien des façades de bâtiments, et l'image de Copacabana me vient en nostalgie de la baie de Guanabara. Nous arrivons au port maritime.

Si São Vicente fut la première ville fondée par les Portugais aux Amériques en 1532, Santos est le premier port maritime du Brésil et d'Amérique Latine. Une ville portuaire avec une population de 433 670 habitants aujourd'hui qui voit actuellement transiter 25 % du commerce extérieur du Brésil et écoule la plus grande partie de la production des États céréaliers comme ceux de São Paulo, du Minas Gerais (sud-est), de Goiás et du Mato Grosso do Sul (centre-ouest). Santos doit tout ou presque au café car elle s'est construit grâce à lui. Un arbuste tropical, le Caféier d'Arabie, produisant des grains qui, après un secret bien gardé depuis quelques siècles, devient une des boissons les plus consommées dans le monde (avec le thé et le maté). D'ailleurs, l'ancien siège de la Bourse du café accueille aujourd'hui le musée du café en son "héritage".

Nous embarquons en voiture, au bout du port, sur un bac pour traverser l'estuaire de Santos qui délimite les deux villes. Au point de vue de "*Morro das Galhetas*",

situation unique, une forteresse imprenable qui intimide et fait peur à tout curieux qui essaye de la “pénétrer”. Je laisse donc ma curiosité de côté et je me contente de la vue au bout de la route qui mène à la pointe, sur la baie et ses îlets. Un littoral aussi fragmenté, réservé en partie à la classe supérieure. Tout comme la végétation à São Paulo, le littoral est “un luxe” et le mur en est son “garde rapproché”. Il est présent ici comme ailleurs.

La hauteur des murs de la résidence *Las Palmas* est digne de celle des remparts de la Cité Médiévale à Carcassonne ou de la Cité Corsaire à Saint-Malo. La comparaison avec la Cité Corsaire est naturelle car elle se rapproche fortement de sa situation géographique : “en pointe dans la mer comme une presqu’île inaccessible.” Cette inaccessibilité en est le luxe de la situation. Nous sommes filmés par de petites caméras, nombreuses et discrètes, dans la rue. Malgré ce dispositif de sécurité, je regarde en hauteur les balcons filants face à l’océan : “vide, personne ! Où sont les gens ? A la plage ou c’est la semaine sans doute ?” En effet, il s’agit principalement de résidences secondaires et ce qui signifie que les appartements sont habités ou loués en période de vacances ou les week-ends. Une forteresse vide, “vide de sens.” En voiture, nous sommes bloqués entre le mur et la mer, c’est un cul-de-sac au bout de la route, “demi-tour !”

...

J’arrive à la gare routière de Santos pour prendre le bus et rentrer à São Paulo. Même chemin qu’à l’aller, dans le sens inverse. La nature est belle, plus juste que la nature humaine, je ne perçois pas de mur dans la forêt ou si peut être un, indirectement : le lac. L’eau peut faire obstacle si nous ne sommes pas en mesure de la

traverser à la nage, en bateau, ou bien même à pied si un pont le permet. Le mur est une simple invention de l'être humain finalement. Une invention dès l'origine des premiers hommes comme le soutient l'architecte critique Richard Scoffier dans une conférence à son sujet avec deux questions : "Où commence l'architecture et pourquoi le mur ?"

D'une façon rationnelle, l'architecture est la protection et la couverture d'un lieu dans l'espace sur Terre, ce qui permet de protéger le corps. Le mur est un objet architectural élémentaire qui permet plusieurs fonctions : limiter (la délimitation entre l'être humain et l'animal dans le monde ou la délimitation d'un territoire comme une extension du corps). Limiter, c'est aussi séparer et opposer. Le mur permet d'isoler des concepts, des notions, lorsqu'on pense dans l'opposition, dans l'exclusion. Penser c'est exclure. Il permet aussi de donner sens au paysage en opposant le dedans du dehors et de déterminer un territoire, un pays, une ville avec des limites purement symboliques (l'émergence d'un sentiment national). Au final, le mur protège le corps humain de l'environnement physique dans un lieu donné. Je comprends enfin mieux le mur dans un pays-continent qu'est le Brésil où l'environnement, lorsque les colons portugais sont arrivés au début du 16^{ème} siècle était "hostile". Il fallait se protéger de la jungle méconnue.

Malgré le trafic routier, j'arrive à temps pour l'embarcation du "Vol 715 pour Rio" où je fais escale avant de m'envoler pour Paris. Je décolle au-dessus des maisons de *Vila Congonhas* et de celles des quartiers voisins. "Je m'éloigne du nuage gris de la ville en m'enfonçant dans le blanc des nuages. São Paulo disparaît sous mes yeux : la nostalgie m'envahit déjà."

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

OUVERTURE

... des murs paulistes et d'ailleurs

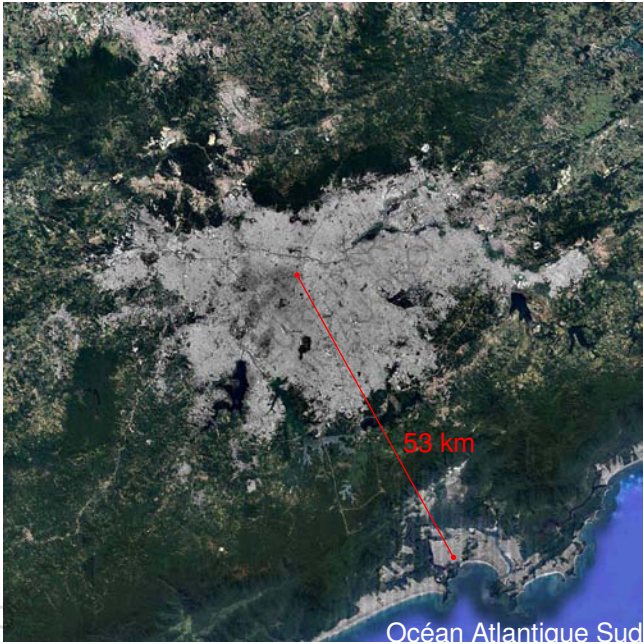


Photo : Google Earth

... ça s'échappe !

Vue du ciel, je réalise que je me suis attaqué à un “gros morceau” qu’est la capitale pauliste. Mais ce travail n’est qu’un “échantillon” d’un monde en déroute où la terre saigne du mur si ancré dans l’épiderme de sa peau. “Pourquoi donc ces cicatrices ?” J’ai uniquement fait le diagnostic d’une “ville malade” (comme le dit Valter Caldana), première mégapole américaine, à travers une expérience vécue le long des murs.

De mon point de vue, le mur est comme le “modulor” de la fragmentation pauliste. Un modulor “inverse” à celui de Le Corbusier, fait pour diviser l’espace et séparer les hommes. Comme la Maison Radieuse de Rezé, achevée en 1955, le “rez-de-ville” est totalement libre où chacun peut y dériver librement (entre les pilotis du bâtiment). Est-ce possible de transposer ces idées au Brésil ? Certains architectes brésiliens ont essayé d’y répondre dans leur propre pays dans la 2^{de} moitié du 20^{ème} siècle, à l’image des modernistes que sont les grands maîtres : Oscar Niemeyer (1907-2012), Lina Bo Bardi (1914-1992), Marcos Konder Netto (1927), Paulo Mendes da Rocha (1928-2021), Ruy Ohtake (1938-2021), Vilanova Artigas (1915-1985), etc. Quelques œuvres se sont échappées dans le temps, semant des graines un peu partout dans le pays, manifestes d’une simple idée : faire tomber les murs inutiles entre nous, les êtres humains.

Lorsque je présente mon travail en cours à mon entourage, de nombreuses réactions m’interpellent et m’interrogent sur la présence de ces murs. Certes, ils sont justifiés par certains et injustifiés par d’autres. Chacun en fera son avis en fonction de ses raisons. Pour nous Français, ce mur qui rassemble tous les murs, paraît “choquant” pour ne pas tout dire : “absurde, désagréable, insensé, provocateur, inutile, inexplicable,

inhumain”. Il paraît difficile d’imaginer le mur dans sa nature brésilienne au sein de nos métropoles françaises où celui-ci existe plus discrètement.

Un jour, en regardant des photos de São Paulo, mon grand-père me dit : “C’est un camp de concentration ?” en parlant d’un condominium fermé où le mur barbelé symbolise cette image regrettable. Je lui réponds que : “Les riches paulistes se concentrent derrière les murs par peur de l’insécurité.” En fait, le contexte urbain au Brésil est si différent du nôtre en France que les réactions sont “extrêmes” à son sujet. Aujourd’hui avec le recul nécessaire, je relativise sur l’omniprésence du mur dans les villes brésiliennes.

Une amie brésilienne à Rennes, entre autres venue chercher la sécurité et la tranquillité en France, me dit à propos de São Paulo que : “La réponse des murs réside dans la défense de la propriété privée. Ville dont la richesse s’est construite grâce à la culture du café, l’industrie textile... Une main-d’œuvre réputée venue principalement du Nord-Est (brésilien). Il fallait protéger le riche brésilien du pauvre brésilien.” Le mur en est simplement l’instrument.

Un autre ami pauliste, Mozart Lacerda, compare un condominium fermé à un “château médiéval” (*castelo medieval*) avec ses remparts que sont les murs, ses corps de garde que sont les gardes de sécurité, ses douves que sont la “bande de 5 mètres” entre la rue et le bâtiment créé par les grilles. Une image forte représentative de quelques résidences paulistes impénétrables. Une autre amie brésilienne, Duda Duarte, me fait part de sa lassitude envers le système de sécurité de son condominium dans le quartier *Vila Clementino*, à proximité du parc Ibirapuera, lorsqu’il

faut badger une 1^{ère} fois la première grille de la rue, une 2^{ème} fois la deuxième grille de la rue, puis une 3^{ème} fois la porte en verre du bâtiment qui mène aux ascenseurs. 3 badges électroniques avant d'arriver chez soi. « Ils exagèrent quoi », me dit-elle. Ce dispositif de 2 grilles crée un sas ou une “cage métallique” entre la rue et l'immeuble.

Avec Silmara Grivol, ma première responsable de stage à São Paulo, nous évoquons une “guerre urbaine” en référence à ces barbelés déployés le long des murs de la rue. La rue comme une “tranchée”, tranchée elle-même par la route. Un “territoire en conflit” comme le titre un ouvrage de référence : “Territoires en conflit. São Paulo : espace, histoire et politique” de Raquel Rolnik en 2017. Architecte et urbaniste brésilienne, née à São Paulo en 1956, elle a écrit quelques autres ouvrages sur la capitale pauliste comme également “*O que é cidade*” (Qu'est-ce que la ville, 1988), “*São Paulo: crise e mudança*” (São Paulo : crise et changement, 1991), “La ville et le droit : législation, politique urbaine et territoires dans la ville de São Paulo” (1997) ou “Villes rebelles : De New York à São Paulo, comment la rue affronte le nouvel ordre capitaliste mondial” (2014).

Lors de mes voyages au Brésil - en quittant la capitale pauliste pour rejoindre d'autres villes en bus ou en avion - je ressens toujours ce mur qui divise l'espace urbain à différents degrés. A Rio de Janeiro comme à Belo Horizonte ou à Curitiba, je ressens fortement la présence du mur dans la ville. Ce sont des villes considérées comme “riches” au Brésil et les migrants du Nord brésilien viennent y vivre travailler. Cette “cohabitation informelle” provoque de grandes disparités où le mur instrumente l'espace et “creuse un fossé” entre les communautés. A Manaus ou à Belém dans le Nord du

Brésil, “plus pauvre” que le Sud, je ressens moins ce mur où la moyenne est plus équilibrée entre les classes sociales, bien qu’existent des exceptions. De même à Salvador de Bahia, première capitale du Brésil de 1549 à 1763 où arrivaient les premiers esclaves africains, les écarts de richesse me paraissent moins conséquents que ceux dans le Sud.

“Le développement économique du Brésil s’accompagne d’un creusement des inégalités sociales, en cas particulier dans les grandes villes où les quartiers aisés côtoient les favelas.” (Histoire-géographie 4^{ème}, 2011, p. 327)

A Brasília au “milieu du pays”, capitale moderne depuis 1960 (après Rio de Janeiro) dessinée sous le “plan pilote” d’Oscar Niemeyer et Lúcio Costa, le mur est moins présent car la ville est dès l’origine mise à distance des grandes villes surpeuplées du littoral pour accueillir l’élite politique qui doit s’y rendre en avion. Cette distance, où l’avion coûte trop cher pour les classes inférieures et le voyage en bus est trop long dans ce pays-continent, crée déjà un mur. A l’exemple de Le Corbusier, Niemeyer conçoit le “rez-de-ville” comme un espace ouvert et flexible sans murs. Les bâtiments, résidentiels en majorité, reposent sur des pilotis et semblent “en lévitation” dans le ciel sans nuages du “Far-West brésilien”. Mais à l’époque, les ouvriers venus de loin construire cette nouvelle capitale sont finalement restés vivre en périphérie de la ville où naissent les premières “villes satellites” (même phénomène qu’à São Paulo). Les *favelas* sont “en gravitation” autour de l’avion “Brasília”. Ce mélange social et culturel préoccupe certains qui se renferment derrière les nouvelles grilles de la ville.

Malgré mes ressentis, j'ai bien conscience que chaque ville a ses propres problèmes à régler aujourd'hui et ses propres défis à mener demain. Cependant, en ne restant que quelques jours dans chacune de ces grandes villes, je n'ai jamais vécu la même sensation "face aux murs" d'une mégapole fragmenté comme à São Paulo, "unique en son genre !" A chaque retour dans la capitale pauliste, je repars de 0 dans ma dérive urbaine car elle a changé plus de 1 000 fois entre temps : "1 000 nouveaux murs sont nés."

Stefan Zweig le confirme : "São Paulo n'a pas un visage déterminé, étant trop soumise aux continuel et rapides changements. Il faudrait la montrer dans un film, qui se déroule et se transforme d'heure en heure. [...] Après cinq ans d'absence, le visiteur a du mal à se retrouver, comme dans une ville toute nouvelle." (Le Brésil - terre d'avenir, 1941)

Le mur, dans tous ses états : en béton, en bois, en briques, en parpaings, en métal, en verre, en végétation, de fil électrique, de fil de fer barbelé, de barreaux, de flèches, de piques..., semble "essentiel" à São Paulo. Lorsque je pose la question à certains Paulistes d'une "ville sans murs", la réponse est généralement paradoxale : "Oui, nous le voulons mais ce n'est pas possible ici !" Comme si le destin de São Paulo était "scellé" dans ses murs qui la maçonneront aujourd'hui.

a) Quel est l'héritage du mur pauliste ?

Sachant maintenant que le mur peut "dérivée sur autre chose" avec l'art urbain par exemple, je souhaite continuer ce travail vers cet "art de rue" qui me touche sensiblement. Je me rappelle d'une situation face au mur à São Paulo quand j'arrive devant lui, émerveillé,

“j'en tombe amoureux !” C'est une œuvre murale d'Eduardo Kobra qui se nomme “MONALISA”. En 2019, il a “repeint” le mur d'enceinte du Musée de l'Image et du Son (MIS) à *Água Branca* dans la zone Ouest.

Avec des couleurs vives, il fragmente le mur en oubliant même sa fonction initiale : délimiter le musée de la rue. Il le décompose et l'efface dans l'espace pour en devenir une toile colorée d'un simple message : “le mur n'est qu'une simple invention humaine. Il est fragile comme toutes les constructions de l'Homme. Il peut tomber ou devenir autre chose à tout moment.”

Mon seul regret est l'absence d'échange avec cet artiste que j'ai contacté mais, aujourd'hui mondialement connu, trop sollicité et occupé à divulguer son art. J'en ai contacté d'autres sans réponse. Je vais continuer la dérive vers ces murs si fascinants au final. Ce mémoire n'est qu'un point de départ, une amorce, au travers les murs de la ville. “La 1^{ère} mi-temps d'une *roda* infernale.”

b) A Nantes, quelle est sa place ?

Le mur revient à moi en septembre dernier comme un “signe” peut-être de notre attachement. Cette fois-ci à Nantes. Il s'agit d'un projet court, intitulé “Faire le mur”. “Quelle coïncidence !” Un projet que nous menons par groupe de 3 ou 4 avec le “collectif VOUS” où nous questionnons la place du mur dans la ville. Depuis 2010, un site particulier fait débat : une ancienne caserne militaire de 13,5 hectares.

En groupe, nous nous rendons sur place afin d'analyser le contexte urbain dedans et dehors ce mur d'enceinte. Nous choisissons une impasse : celle du Lieutenant Chapus. Un collègue du groupe nous dit que 29 %

des rues Nantaises en 2019 sont des impasses privées, soit 1/3 de la ville. En premier temps, nous voulons ouvrir une partie de ce mur, créer une porte ou de petites ouvertures visuelles, mais cela ne plaît pas à tout le monde. Une certaine partie des riverains concernés, particulièrement ceux déjà-là avant le projet urbain lancé en avril 2016, ne sont pas d'accord à l'idée d'ouvrir ce mur. Ils veulent garder "leur tranquillité" et la convivialité entre eux que l'impasse permet et non la rue.

En effet le quartier Saint Donatien-Malakoff représente une population aisée aux alentours de l'ancienne caserne. Cette population habite de jolies maisons en pierres dans les impasses privées, avec une barrière automatique à l'entrée, directement voisines de la ZAC Mellinet. "D'ici 2030, 1 700 logements s'installeront sur le site de l'ancienne caserne Mellinet, à l'Est du centre-ville de Nantes, à deux pas de la gare et du jardin des plantes. Le quartier accueillera également des espaces d'activités et de nouveaux équipements publics."

Une nouvelle impasse symétrique au mur d'enceinte se dessine alignée à celle du Lieutenant Chapus. Deux impasses face à face, séparées par un mur, se tournent le dos. "Drôle de situation !" Comment résoudre ce problème si on peut l'appeler un "problème en vue des bienfaits du mur selon les riverains ? Que faire de ce mur ? Faut-il absolument faire un projet ?

Nous proposons alors une chose simple : si le mur est bien là, nous allons le garder tel quel et "jouer avec" en l'habillant d'une simple couverture métallique qui servira de support commun aux deux impasses. À sa guise, le riverain pourra accrocher une trompette et/ou une plate-forme en l'air avec une corde suspendue pour

les enfants et/ou un barbecue pour les adultes lors de repas entre voisins. L'idée séduit le jury, "il ne manque plus qu'à séduire les riverains !"

Nous retenons une leçon de cette expérience : prendre en compte l'avis des habitants, des riverains, les locaux sur le terrain avant de commencer un projet où qu'il soit et quel qu'il soit en ville. Peu importe son échelle et son contexte urbain, la concertation est essentielle dans la conception architecturale ou urbaine. Ici, il semble être un "simple mur anodin" qui peut finalement changer les habitudes quotidiennes des riverains si l'on intervient brusquement dessus. Nous sommes architectes pour les autres et non pour nous-même.

Au plus profond de moi, je n'ai qu'une envie soudaine qui m'anime : "détruire ces murs à coups de..., peu importe la manière !" Mais aujourd'hui, je comprends qu'il s'agit simplement d'une envie personnelle qui enchante quelques-uns en accord avec elle. Le mur est finalement une question subjective dès lors qu'il est pour certains le souhait ou le besoin de se protéger des autres, de délimiter son territoire, d'être en sécurité chez-soi, d'être rassuré... Comme ce projet à Nantes, il faut savoir écouter les discours et observer les comportements de chacun à son égard. Je dois accepter sa présence.

A la capoeira, il est nécessaire de dialoguer avec notre adversaire qui se présente face à nous pour mener à bien le combat sinon il "s'écroule" rapidement. C'est la même chose avec le mur : nous devons dialoguer avec lui avant qu'il chute et qu'un nouveau arrive puis chute de nouveau jusqu'à épuisement. Notre combat est inévitablement de "faire avec le mur" et ainsi de le "bonifier" avec le temps comme un bon vin. Je crois

en la force de "l'art", sous toutes ses formes, pour réunir les hommes de milieux différents à l'image du collectif "*Boa Mistura*" et son intervention dans la favela *Brasilândia* à São Paulo. La construction ou l'entretien d'un mur sont aussi un moyen de nous réunir car il est forcément constitué d'une matière physique qui s'altère dans le temps. A nous d'entretenir ce lien avant qu'il chute avec nous un jour ou l'autre.

"La beauté de São Paulo n'est pas une chose actuelle, mais future, elle n'est pas optique, mais réside dans son énergie et son dynamisme", nous dit Stefan Zweig dans "Le Brésil - terre d'avenir" (1941). "Espérons que cette énergie sera au service du mur !"

c) Que penser de ce mémoire ?

Il est facile et difficile d'écrire à la première personne du singulier dans un récit. Je m'explique : "Je" signifie "moi", ma personne, donc je raconte ma vie et mon expérience vécue à São Paulo (face aux murs bien évidemment). Il est facile d'écrire ce que j'ai vécu et ressenti sur place, "ça vient naturellement" à vrai dire. Les mots viennent vite car ils sont vécus.

Au bout de quelques lignes, je me demande si mon expérience est représentative d'une réalité certes existante mais sans doute personnalisée et arrangée "à ma sauce" dans le récit. Ça reste une pensée unique, la mienne, que je mets à l'écrit afin de vous la partager. Est-ce objectif ? Chacun en fera son humble avis.

Les recherches et les entretiens réalisés lors ce travail me réconfortent dans cet exercice littéraire qui peut s'avérer un "piège si l'on tombe sous son charme". Et la tentation est grande tant il est passionnant. Malgré

moi, je résiste à ce charme, “parsemant mon récit d’objectivité”. Celle-ci me rassure car je confronte ma vision des choses à celles des autres comme un “dialogue interne” qui me pousse à continuer dans la dérive.

Lewis Trondheim (1964-), dessinateur, scénariste et éditeur français de bande dessinée, photocopie une image rudimentaire et la répète *ad lib* (à volonté). C’est le strict minimum visuel nécessaire pour donner naissance à une histoire. Il dit dans l’ouvrage “Le minimalisme” (Christian Rosset et Jochen Gerner, 2016) : “On en fait toujours trop. Ce qui compte, c’est que l’idée parvienne à toucher le lecteur. Moins de variations graphiques conduit à plus de variations narratives.” (p. 64) Le cinéaste français Jacques Tati (1907-1982) affirme aussi : “Trop de couleurs distrait le spectateur.” (p. 65)

En effet, mon travail repose uniquement sur le récit et la photographie - aucun plan, aucune coupe, aucune façade de bâtiment - car j’ai volontairement décidé de me concentrer sur ces deux outils qui me semblaient intéressants à développer, oubliant les autres. La recherche est passionnante car tout d’un coup, les choses me semblent évidentes et São Paulo s’éclaircit dans mon esprit. Mais ce temps demande du temps, beaucoup de temps, qui me paraît “défiler à grande vitesse”. C’est court 1 an pour analyser, digérer, échanger, valider et enfin écrire.

Malgré tout, j’ai pris un grand plaisir à rédiger ce mémoire que je vois désormais comme un “carnet de voyage” au travers des murs paulistes. Je me suis réellement “amusé” dans cet exercice littéraire.

Je tiens fortement à remercier Laurent Devisme, mon moniteur de mémoire, pour son accompagnement et sa confiance dans ma dérive pauliste.

Question photographique, je choisis le “noir et blanc” pour représenter “la ville grise” (*a cidade cinza*) comme la nomment si familièrement ses habitants à cause du nuage de pollution qui la couronne. Aujourd’hui, ce nuage s’évapore avec la pandémie mondiale dont le télétravail favorisé diminue le trafic automobile. Malgré cet éclaircit, les nuances de gris restent les plus fidèles à la capitale pauliste. Mais à chaque graffiti rencontré sur un mur, je garde le noir et blanc “en fond” pour mettre uniquement l’œuvre mural en couleurs qui “ressort” ainsi du gris comme un “signe d’espoir” à mes yeux. Et pourquoi le carré ? Chaque photo est un “fragment carré de la mosaïque pauliste” qui la compose.

Je “mitraille” la ville de ses murs. Rentré en France, le 1^{er} décembre 2020, je ne peux plus mitrailler São Paulo qui m’est trop loin. Je missionne alors des amis sur place, acceptant volontiers de dériver à ma place dans les rues de la mégapole. Un outil numérique m’aide considérablement : *Google Earth*. Je dérive virtuellement dans les rues paulistes avec une résolution très satisfaisante où j’exporte et j’enregistre des images qui “parlent du mur” pour alimenter le récit.

Ce mur m’a transformé, a transformé ma vision de la ville et des choses qui l’entourent car tout a un contexte précis et singulier. “Chaque détail compte !” Il est urgent d’arrêter de généraliser les choses afin de les “ranger” dans une catégorie ou une autre. Malgré moi, je suis également “coupable” de certaines généralisations à travers ce récit et je m’en excuse.

Une question me vient souvent par mon entourage : “comment c’était le Brésil ?” Je leur réponds simplement qu’“il existe plusieurs Brésil dans le Brésil”, je ne peux pas résumer le Brésil en une phrase sinon celle-ci. En supplément, je dirai simplement qu’“il faut le vivre !” São Paulo de même. Avec le recul, mon travail traduit simplement cette vision “situationniste” en prenant 11 fragments de la ville, reliés entre eux par un mur quel qu’il soit, pour aboutir à un “livre étrange”. Les livres sont magiques pour s’imaginer les villes et le monde, mais sont en rien la réalité, bien plus complexe sur le terrain.

A l’avenir, je souhaite partir au “pays du soleil levant”, le Japon où à l’inverse du Brésil, le mur léger et transparent dérive dans un espace fluide pour s’oublier comme un “trait qui s’efface dans le temps”.

Je regarde le mur, la ville et le monde différemment aujourd’hui.

Le mot “MUR(s)” apparaît 271 fois dans ce mémoire comme les 271 briques de ce mur :

“*Another Brick In The Wall*” (Pink Floyd, 1979)

Merci (*obrigado*),

Abrços (câlins)



*MONALISA, Eduardo Kobra (MIS, Água Branca)
Photo : ?*



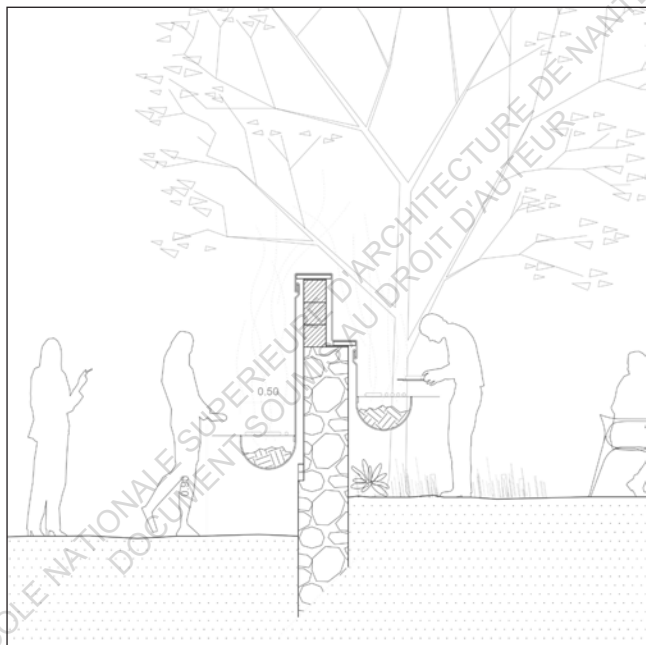
*Jardin vertical, Silmara Grivol (MIS, Água Branca)
Photo : Hugo Dubois*



*Impasse du Lieutenant Chapus à Nantes
Photo : Hugo Dubois*



*Projet "Faire le mur" à Nantes
Photo : Axel Perraud*



Coupe-projet



Maquette-projet

GLOSSAIRE

- Aire urbaine : pouvoir d'attraction d'une grande ville sur sa périphérie (définition L'Internaute). La définition évolue en fonction du pays où elle se trouve.
- Casarão : grande maison, souvent de style colonial.
- Central Business District (CBD) : quartier d'affaires, généralement situé dans le centre-ville historique en Amérique.
- Condominium : logement en copropriété (définition L'Internaute).
- Condomínio fechado : condominium ou résidence fermé.e derrière un mur de barreaux, de béton, de bois, de briques, de piques métalliques, de végétation, de verre... C'est une enclave fortifiée à l'image des *gated communities* en Amérique du Nord.
- Cortiço : au Brésil, les *cortiços* sont des logements collectifs, locatifs, multifamiliaux (Kowarick, 1982) qui se sont développés dans d'anciennes bâtisses, datant parfois de l'époque coloniale, situées dans le centre-ville (définition Géoconfluences).
- Dérive : 2. fait de s'écarter de la voie normale, d'aller à l'aventure, de dériver : la dérive de l'économie (définition Larousse). Dès 1952, les jeunes lettristes se lancent dans de longues virées urbaines qui peuvent durer plusieurs jours et les conduisent à se déplacer sans but ni projet, à dériver, comme un bateau ivre, c'est-à-dire à quitter les rives des parcours normaux et à se laisser porter par le courant insouciant des influences passagères et captivantes du milieu urbain

(Dériville - Les situationnistes et la question urbaine, Bruce Bégout, 2017). Une excursion aux racines des rapports entre le parcours et l'architecture, et donc entre l'errance et le menhir (Walkscapes, Francesco Careri, 2002).

- Errance : action d'errer, de marcher longtemps sans but précis. Synonymes : nomadisme, vagabondage (définition Larousse). C'est peut-être là la vraie définition de l'errance, de sa quête, avec sa solitude et sa peur. C'est le désir que je cherchais, la pureté, la remise en cause, pour aller plus loin, au centre des choses, pour faire le vide autour de moi (Errance, Raymond Depardon, 2004).

- Fala do crime : parler du crime, de la violence et de l'insécurité dans la société Brésilienne.

- Favela : "bidonville", désigne en sociologie comme en urbanisme, le bidonville brésilien, son ensemble d'habitations de fortune, construites en marge des grandes agglomérations.

- Favelado : un.e habitant.e de la *favela*.

- Fragmentation (urbaine) : 1. Action de fragmenter, fait de se fragmenter, d'être fragmenté : La fragmentation des roches sous l'effet du gel (définition Larousse). La notion de fragmentation, apparue dans le champ des recherches urbaines au début des années 1980, reste très débattue en géographie. Elle peut se définir brièvement comme "une coupure [partielle ou absolue] entre des parties de la ville, sur les plans social, économique et politique." (Gervais-Lambony, 2001, cité dans Dupont et Houssay-Holzschuch) - (définition Géoconfluences).

- Frontière : 1. Limite du territoire d'un État et de l'exercice de la compétence territoriale. 2. Limite séparant deux zones, deux régions caractérisées par des phénomènes physiques ou humains différents : Frontière entre le quartier pavillonnaire et les grands ensembles. 3. Délimitation, limite entre deux choses différentes : Quelle est la frontière entre l'autorité et l'autoritarisme ? 4. S'emploie en apposition pour indiquer que quelque chose est situé à la frontière : Les villes frontières (définition Larousse).

- Gentrification : de l'anglais *gentrification* venant de *gentry*, petite noblesse, désigne le processus de transformation du profil économique et social d'un quartier urbain ancien au profit d'une classe sociale supérieure (définition La Toupie).

- Guarda : garde de rue ou de résidence fermée, généralement située dans les "quartiers riches", qui habitent eux dans les "quartiers pauvres".

- Limite : éléments linéaires que l'observateur n'emploie pas ou ne considère pas comme des voies. Ce sont les frontières entre deux phases, les solutions de continuité linéaires : rivages, tranchées de voies ferrées, limites d'extension, murs. Elles servent de références latérales plutôt que d'axes de coordonnées. De telles limites peuvent être des barrières, plus ou moins franchissables, qui isolent une région d'une autre ; ou bien elles peuvent être des coutures, lignes le long desquelles deux régions se relient et se joignent l'une à l'autre (L'image de la Cité, Kevin Lynch, 1960).

- Marche : 1. mouvement acquis, en général, au cours de la deuxième année de la vie, permettant le déplacement du corps sur les deux pieds dans

une direction déterminée (définition Larousse). Les “marches” étaient traditionnellement le nom donné aux régions situées aux confins d’un territoire, aux bords de ses frontières. De même, la marche désigne une limite en mouvement, qui n’est autre chose en fait que ce l’on appelle une frontière. Celle-ci va toujours de pair avec les franges, les espaces intermédiaires, aux contours indécidables et qu’on ne peut vraiment voir qu’en les parcourant. C’est aussi la marche qui manifeste les limites intérieures de la ville, qui révèle la zone en l’identifiant (Walkscapes, Francesco Careri, 2002).

- Mégapole : du grec ancien *mégas*, grand, et *polis*, cité, une très grande agglomération urbaine peuplée de plusieurs millions d’habitants. Le seuil de population a été fixé par l’ONU à 10 millions d’habitants. Il en existe une quarantaine dans le monde. Une mégapole est le plus souvent constituée d’une très grande ville et d’une vaste zone de banlieues (définition La Toupie).

- Menhir : en égyptien, *benben*, “le rocher qui émergea le premier du chaos” ou le premier objet situé dans le paysage à partir duquel l’architecture s’est développée (Walkscapes, Francesco Careri, 2002).

- Mur : 1. **Ouvrage en maçonnerie, en terre, en pan de bois ou de fer, en panneaux divers, qui, dans un plan généralement vertical, sert à enclore un espace, à soutenir des terres, à constituer les côtés ou les divisions d’un bâtiment et à en supporter les étages. (Outre les murs de clôture et ceux de soutènement, les bahuts et les murs d’appui, on distingue les gros murs, ou murs porteurs, et les murs de refend, les murs gouttereaux et les pignons.)** 2. **Tout ce qui fait office de cloison, de barrière, de séparation : Nos deux bureaux sont**

séparés par un mur de livres. 3. Paroi naturelle, pente abrupte : Les murs d'un précipice. 4. Ce qui est analogue à un mur par son aspect opaque : Un mur de pluie. 6. Obstacle à la communication, à la compréhension entre les personnes : Un mur de haine sépare les deux communautés. 7. Ce qui isole, sépare, sert de limite : Le mur de la vie privée (définition Larousse).

- Núcleo : "noyau", bidonvilles qui disposent déjà d'infrastructures d'approvisionnement en eau, d'égouts, d'éclairage public, de drainage et de collecte des ordures. Les périmètres des noyaux et leurs attributs respectifs proviennent du géoréférencement de ces zones incluses dans le registre des noyaux de la municipalité de São Paulo (définition Cidade de São Paulo, traduite du portugais).

- Parcours : par le terme "parcours", on désigne en même temps l'acte de traverser (le parcours comme action de marcher), la ligne qui traverse l'espace (le parcours comme objet architectural) et le récit de l'espace traversé (le parcours comme structure narrative) - (Walkscapes, Francesco Careri, 2002).

- Pauliste : de São Paulo (Brésil) - (définition Larousse).

- Système pyramidal (social) : 5. Représentation graphique ou conceptuelle d'un ensemble hiérarchisé comportant des éléments nombreux à la base et de plus en plus rares vers le sommet : Pyramide des salaires. Pyramide des âges (définition Larousse). Il y a 5 classes dans la société Brésilienne : A (classe supérieure, la bourgeoisie", hauts revenus), B (classe moyenne haute), C (classe moyenne basse), D ("les pauvres", petits revenus), E ("les misérables", sans revenu).

- Pont : 1. ouvrage par lequel une voie de circulation, un aqueduc, une conduite franchit un cours d'eau, un bras de mer, une dépression ou une voie de circulation. 2. Symbole d'une relation, d'un lien, d'une négociation possibles entre deux personnes, deux groupes, etc. : Couper les ponts (définition Larousse).

- Porteiro : garde, concierge, du condominium fermé.

- Rez-de-ville : rez-de-chaussée de la ville.

- Rodoanel : route de contournement, en périphérie de la mégapole, comme sa "rocade".

- Ségrégation (socio-spatiale) : du latin *segregatio*, de *se*, à part, et *gregis*, troupeau, est l'action de séparer des éléments d'un tout, d'un ensemble, de les mettre à part. Appliquée à un humain, la ségrégation désigne la situation vécue par une personne qui est volontairement mise à l'écart par les autres et isolée de son réseau social habituel (définition La Toupie).

- Serra do Mar : formation montagneuse du sud du Brésil. Elle s'étend sur 1500 km le long du littoral Atlantique, de l'État de l'Espírito Santo au sud de Santa Catarina, passant par les États de Rio de Janeiro, de São Paulo et du Paraná (définition Encyclopedie). Aujourd'hui, elle constitue les réelles limites de la mégapole Pauliste.

- Shopping center : centre commercial ou galerie marchande qui abrite un nombre important de magasins de différentes enseignes et souvent un hypermarché, dont l'attractivité alimente en consommateurs ces magasins (définition JDN).

- Spéculation (foncière) : opération financière ou commerciale qui a pour objectif de réaliser un gain d'argent en pariant sur la fluctuation des cours du marché (définition L'Internaute).

- Situationnisme : de *situation*, du latin *situs*, lieu, emplacement, désigne un mouvement contestataire philosophique, esthétique et politique incarné par l'Internationale situationniste, "plate-forme collective", fondée par huit artistes en 1957, lors de la conférence de Cosio d'Arroscia. Dans son document fondateur, "Rapport sur la construction de situations...", Guy Debord (1931-1994) exprime l'exigence de "changer le monde" et envisage le dépassement de toutes les formes artistiques par "un emploi unitaire de tous les moyens de bouleversement de la vie quotidienne" (définition La Toupie).

- Situation construite : "moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'événements" (Internationale Situationniste) - (définition La Toupie).

- Verticalisation (urbaine) : processus d'évolution d'une silhouette urbaine par l'élévation de la hauteur des bâtiments. La recherche de la domination verticale par la hauteur des lieux de pouvoir n'a rien de récent, comme en témoignent les flèches des cathédrales, les beffrois des hôtels de ville, et les tours des demeures nobiliaires urbaines, mais la mise au point de l'ascenseur et de nouveaux matériaux de construction à la fin du XIXe siècle ont accéléré la verticalisation. La multiplication des gratte-ciel a modifié les paysages urbains (définition Géoconfluences).

- Vide (urbain) : 1. Espace assez vaste qui ne contient rien, et en particulier espace libre que l'on considère d'en haut : Penché au-dessus du vide. 2. Espace qui n'est pas occupé par quelque chose : Il y a des vides dans la bibliothèque. 3. Espace de temps pendant lequel une personne est inoccupée : Les vides d'une journée. 4. Situation, place vacante : Comblent les vides dans les cadres d'une administration. 5. Solution de continuité où il manque quelque chose : Entre ces deux arguments, il y a un vide (définition Larousse). "Entre ces deux bâtiments, il y a un vide (pourrait-on dire aussi). "Dent creuse" ou parcelle non bâtie dans une zone construite en ville.

- Ville-satellite : ville ou village géographiquement séparé d'un centre plus important, mais qui a des relations étroites avec lui, bien qu'administrativement autonome (définition Larousse).

- Voie : chenaux le long desquels l'observateur se déplace habituellement, occasionnellement, ou potentiellement. Ce peut-être des rues, des allées piétonnières, des voies de métropolitain, des canaux, des voies de chemin de fer. Pour beaucoup de gens, ce sont des éléments prédominants de leur image. Les gens observent la ville quand ils y circulent, et les autres éléments de l'environnement sont disposés et mis en relations le long de ces voies (L'image de la Cité, Kevin Lynch, 1960).

- Walkscapes : "la marche comme pratique esthétique".

- Zona : zone géographique, région définie par une continuité de territoires (définition L'Internaute). Elles sont au nombre de 9 à São Paulo.

BIBLIOGRAPHIE

- Le Brésil - terre d'avenir, Stefan Zweig, 1941
- Le Brésil - des hommes sont venus, Cendrars, 1952
- Tristes Tropiques, Claude Lévi-Strauss, 1955
- L'image de la Cité, Kevin Lynch, 1960
- Collage City, Colin Rowe & Fred Koetter, 1978
- Corporativa Fragmentada o Caso de São Paulo, Milton Santos, 1990
- X-Urbanism - Architecture and the American City, Mario Gandelsonas, 1999
- Cidade de muros. Crime, segregação e cidadania em São Paulo, Teresa Pires do Rio Caldeira, 2000
- Estética da Ginga: A Arquitetura das Favelas através da Obra de Hélio Oiticica, Berenstein-Jacques, 2001
- Walkscapes, Francesco Careri, 2002
- Pasear, detenerse, Francesco Careri, 2016
- Dériville - Les situationnistes et la question urbaine, Bruce Bégout, 2017
- Brésil - Les colères d'un géant, Patrice Montagu-Williams, 2019
- Atlas Fotográfico da Cidade de São Paulo e Arredores, Tuca Vieira, 2020

ARTICLES

- “Favelas” et pouvoir municipal à São Paulo : de la répression à la tolérance, Monique Roussel, 1988
- Ségrégation et fragmentation dans les métropoles
- La fragmentation : un nouveau regard sur la ville brésilienne ?, Michaël Chétry, 2013
- (In)visibilité des classes pauvres en ville par le prisme des cortiços paulistes au Brésil, Octavie Paris, 2013
- Péri-: ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif, Laurent Devisme, 2014
- Le Brésil, pays émergé ? (extrait du livre), Hervé Théry, 2015
- Portrait de São Paulo (1) : une capitale du Brésil, Hervé Théry, 2016
- Portrait de São Paulo (2) : contrastes, problèmes, défis, Hervé Théry, 2016
- São Paulo : des enquêtes mégapolitaines aux projets, sous la direction de David Mangin et Rémi Ferrand (Master Métropoles, ENSA de Marne-la-Vallée), 2017
- Artefacts urbanistiques en périphérie de Rio de Janeiro : la technologie du lotissement, Thomas Cortado, 2017
- Brésil, le vertige - Éleveurs conquérants, Indiens résistants, Exclus rebelles, 2020

ENTRETIENS

- Hervé Théry, géographe français, le 27 mai 2021
- Tuca Vieira, photographe brésilien, le 5 juin 2021
- Émilie B. Guérette, réalisatrice canadienne, le 11 juin 2021
- Silmara Grivol, architecte brésilienne, le 6 novembre 2021
- Bruno Santana, administrateur brésilien, le 13 novembre 2021
- Edvania Santana, domestique brésilienne, le 15 novembre 2021
- Rossini Holtz, étudiant brésilien, le 15 novembre 2021
- Mozart Lacerda, étudiant brésilien, le 30 novembre 2021
- Duda Duarte, étudiante brésilienne, le 14 décembre 2021

SITES WEB

- http://geosampa.prefeitura.sp.gov.br/PaginasPublicas/_SBC.aspx
- (<https://roda-capoeira.com/tout-savoir-capoeira/comment-composee-roda-capoeira/>)
- <https://www.tucavieira.com.br/paraisopolis>
- <https://youtu.be/Jy0fzhKeH6g>
- https://issuu.com/marineferreira11/docs/publication_20brazil_202016_20-_20e
- <https://www.youtube.com/watch?v=iRiNKGm14WY&list=PLnXbg-XhiveXTAe-E-Aehz9KHL06K8INp&index=1>
- <https://www.youtube.com/watch?v=zKkh3Y8i7C4&list=PLnXbg-XhiveXTAe-E-Aehz9KHL06K8INp&index=3>
- <https://d-marches.org/tag/walkscapes/>
- <https://raquelrolnik.wordpress.com/>
- <https://youtu.be/HrxX9TBj2zY>
- <https://eduardokobra.com/projetos>
- <https://www.boamistura.com/en/proyecto/luz-nas-vielas-en/>
- <https://museuabertodearteurbana.wordpress.com/galeria/>

“[...] ce travail d’atlas est la **continuation** de mon travail. Le grand thème de mon travail est São Paulo. J’ai travaillé comme photographe (journaliste) de longue date alors l’**atlas photographique** est un travail plus **conceptuel**. Il n’est pas exactement un inventaire, il est significatif de ce qu’on appelle un **échantillonnage** [...] Le parti est le suivant : il est impossible de faire un inventaire de São Paulo. Elle est trop grande, tu ne peux pas tout photographier ! Peut-être que *Google* l’a fait car il fait un inventaire. *Google* photographie toutes les rues. [...] Je me suis demandé : comment photographier São Paulo tout entier ? Comment puis-je gérer ce **territoire gigantesque** ?

Alors, j’ai établi ce **mètre de division** avec un **guide de rue**. [...] je fais une photo dans chacun des **carrés**, mais les carrés sont aussi très grands (3 000 mètres par 3 000 mètres). Je les ai choisis **instinctivement**. Il n’y avait pas de critère précis. [...] Ce que j’avais comme critère était de chercher ce que j’appelle une **vision intermédiaire**. J’évitais de photographier un endroit très spectaculaire ou très pittoresque. Alors, j’aimais ces **lieux communs** : la boulangerie, la banque, le coin de la rue, etc. [...] J’avais seulement **203 photos**. L’ensemble de 203 photos est un travail qui *a du sens*. J’ai donc *monté* ma ville à travers ces **fragments**.”
(*Tuca Vieira, entretien mené le 5 juin 2021*)

ATLAS PHOTO

Avec “tout le reste” de mes photos prises sur le terrain, je décide à la manière de Tuca Vieira sous un protocole plus souple (dériver dans les rues pour “attraper” des fragments) d’établir “mon atlas photographique” des murs à São Paulo. Le mur dans tous ses états :



Photo : Théo Simon

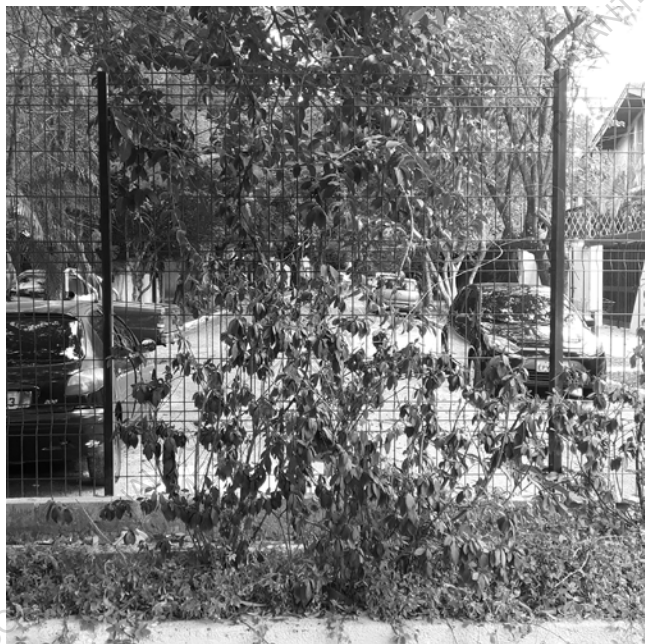
Le “menhir architectural” qu’est le condominium résidentiel, l’immeuble de bureaux, le *shopping center*..., la distance (par l’éloignement en périphérie), la route (par la voiture), le vide (par la spéculation foncière), la peur (par l’insécurité)... La ville se transforme en des labyrinthes et le mur me murmure un mot à l’oreille :
“ginga!”



Butantã, ginga à pied*



Butantă, ginga à pied*



Butantă, ginga à pied*



Butantă, ginga à pied*



Morumbi, ginga en voiture*



Morumbi, ginga en voiture*



Morumbi, ginga à pied*



Morumbi, ginga à pied*



Pont "Octávio Frias de Oliveira", ginga en voiture*



Pont "Octávio Frias de Oliveira", ginga en voiture*



Vila Mariana, ginga à pied*



Vila Mariana, ginga à pied*



Vila Mariana, ginga à pied*



Vila Mariana, ginga à pied*



Av. Paulista, ginga à pied*



Av. Paulista, ginga à pied*



Pacaembu, ginga à pied*



Paraisópolis, ginga à pied*



Pinheiros, ginga à pied*



Pinheiros, ginga à pied*



Alto de Pinheiros, ginga à pied*



Alto de Pinheiros, ginga à pied*



Pinheiros, ginga à pied*



Pinheiros, ginga à pied*



Pinheiros, ginga à pied*



Pinheiros, ginga à pied*



Jardim das Bandeiras, ginga à pied*



Jardim das Bandeiras, ginga à pied*



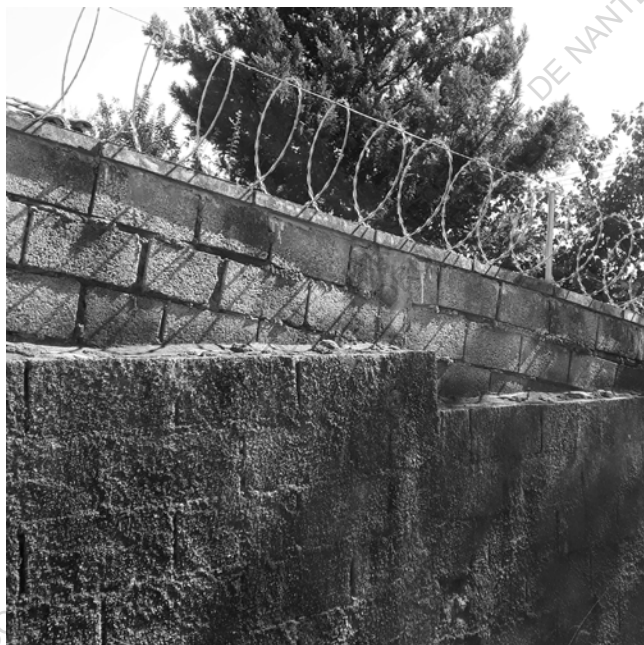
Centro Histórico, ginga à pied*



Centro Histórico, ginga à pied*



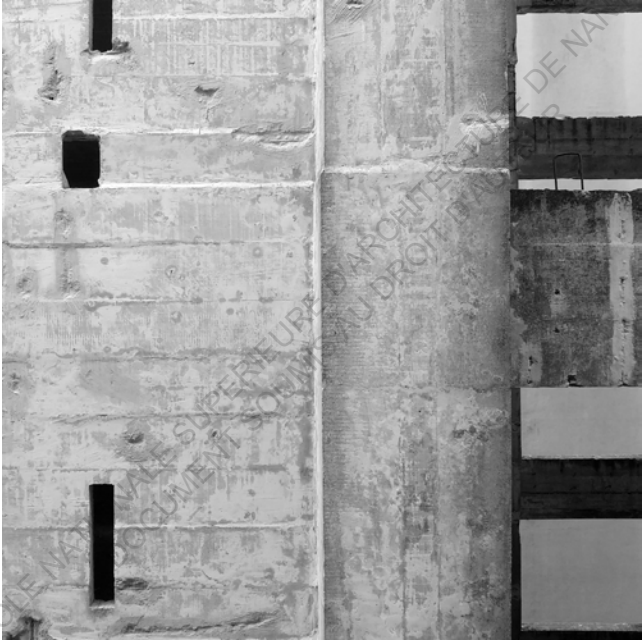
Barueri, Morada dos Pássaros, ginga en pause*



Cotia, ginga en pause*



São Vicente, ginga en pause*



São Vicente, ginga en pause*



Santos, ginga en voiture*



Santos, ginga en voiture*

“Je marche dans les rues de la *zone Ouest* de São Paulo au Brésil... Je m'arrête soudainement. Je suis bloqué par un mur. Aucune porte. *Impénétrable !* Je le longe. Rien, sinon cette masse qui s'élève dans le ciel gris. Je continue à longer ce mur sans faille... *Aïe, ça pique !* Impossible de le grimper. Un fil barbelé le recouvre. Je reviens sur mes pas. Je tourne autour d'une chose invisible, mais de quoi ? Je me souviens alors d'une phrase que ma tante m'a dite la veille de mon départ au Brésil : *Les hommes construisent trop de murs et pas assez de ponts.*” (Isaac Newton, génie anglais, 1642-1727)



Photo : Hugo Dubois

Le 17 février 2020, j'arrive à São Paulo. 23 mois s'écoulent jusqu'ici.
Que définit cette mégapole indéfinissable ?

Une chose la définit à mes yeux : ses murs. **São Paulo** est mon support d'étude, la **fragmentation urbaine** en est mon sujet et la **dérive situationniste** en est mon protocole à suivre.

11 situations face aux murs paulistes.